LA

MEDECINE

RAISONNE'E

DE

M. FR. HOFFMANN,

Premier Médecin du Roi de Prusse, &c.

Traduite par Mr JACQUES-JEAN BRUHIER, *Docteur en Médecine.*

TOME VI.



32109

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science.

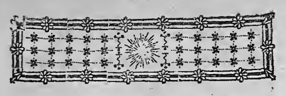
M. DCC. XLIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LA

THERAPEUTIQUE

Où l'on en trouve les vrais fondemens, on enseigne la méthode qu'on doit suivre dans la cure des maladies, & les Loix de la nature, & de l'art ausquelles il faut s'assujettir; des remedes choisis; on donne l'explication physique, & méchanique de leurs opérations, & la maniere de les appliquer à propos; le tout établi sur des raisonnemens solides, & éclairci par beaucoup d'Observations pratiques; Ouvrage très-utile, ou même nécessaire, non pas tant pour diriger un Praticien du commun, que celui qui s'attache à une pratique raisonnée, sure, & abrégée.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.



LEs quatre Volumes que j'offre aujourd'hui au Public, rendent complet le ſyſtême de Médecine de M. Frederic Hoffmann, ou, ſi l'on aime mieux, ſa *Médecine Raiſonnée*. Car les deux premiers comprennent la Phyſiologie, & l'Hygienne, les trois ſuivans la Pathologie, & ceux-ci la Thérapeutique. Ceux qui ont lû les précédens ſe ſouviennent ſans doute que l'Au-

teur n'a point voulu donner à part un Traité de Séméïotique, parce qu'il n'auroit pû le composer que de parties traitées séparément dans les autres Traités ; ce qui auroit fait un double emploi, dont les Lecteurs auroient été les duppes.

J'avois originairement dessein de partager la Thérapeutique en trois Volumes ; & , en combinant ce que mon Manuscrit pouvoit rendre à l'impression, je croiois que les trois Volumes seroient à peu près égaux aux précédens. Mais je m'étois grandement trompé, comme je le vis dès le milieu du premier de la Théra-

peutique. Ils auroient été beaucoup plus forts que les précédens, quand même je n'aurois point fait de Table des matieres. Qu'eut-ce donc été si j'y avois fait entrer la Table générale des neuf Volumes que j'y joins aujourd'hui!

Le Lecteur sent assez, sans qu'il soit besoin de le lui faire remarquer, que je ne puis avoir eu d'autre objet que ses intérêts, & son avantage, en composant cette Table générale. Il n'y en a point de judicieux, & d'instruit, qui ne sache que c'est le travail le plus ennuieux, & le plus infructueux, auquel on puisse s'appliquer. Car la lecture réfléchie qu'on est obli-

gé de faire d'un Ouvrage sert moins à rafraîchir les idées des lectures précédentes, qu'elle n'est nécessaire pour prendre une idée juste de l'objet qui fixe l'imagination de l'Auteur, & pour le réduire sous un point de vûe simple qui l'indique en entier à celui qui parcourt la Table. Je crois y avoir assez bien réussi pour compter sur l'approbation des Lecteurs. Car il n'y a rien d'interressant dans l'Ouvrage qui ne soit indiqué dans la Table; & même, pour épargner aux Lecteurs l'embarras de la recherche, j'ai mieux aimé mettre certaines choses essentielles dans plusieurs articles ausquels

elles avoient un rapport direct. J'ai cependant évité de tomber dans le ridicule de l'édition des Ouvrages de Sydenham faite in-8° à Leyde en 1726, où la Table des matieres fait au moins le tiers du Volume.

On me dira peut-être que je pouvois m'épargner l'embarras de faire une Table générale, & me contenter d'en faire une pour les nouveaux Volumes.

J'aurois sans doute pris ce parti si l'intérêt des Lecteurs n'avoit prévalu sur le mien. Mais il est beaucoup plus commode de trouver dans le même Volume tout ce qui peut être l'objet de ses recher-

ches, que d'être obligé, quand il n'y a point de nécessité indispensable, de le faire dans trois volumes différens. D'ailleurs je me suis attaché dans cette Table à un arrangement des articles plus méthodique que dans les précédentes. Les idées se perfectionnent à mesure qu'on travaille. Au reste je fais encore tous les frais de ce surcroit de travail, qui ne me produit d'autre avantage que le plaisir de donner à mon Ouvrage toute la perfection dont je le crois susceptible. Je ne préviendrai point les Lecteurs sur la différence qu'ils trouveront dans la disposition de chaque article. Les con-

noiſſeurs s'en appercevront aiſément, & c'eſt leur approbation ſeule qui puiſſe raiſonnablement flatter un Auteur.

J'ai dit plus haut que dans le deſſein de terminer le neuviéme Volume par une Table générale, j'avois été obligé de partager la Thérapeutique de maniere qu'il en reſtât une partie pour le compoſer. Mais les diviſions auſquelles je me ſuis trouvé aſſujetti, parce qu'il n'étoit point naturel de couper par le milieu un Chapitre, quelque long qu'il pût être, pour obſerver une juſte égalité entre les Volumes, m'ont obligé d'ajouter quelques morceaux pour rendre le

quatriéme de la Thérapeutique égal aux précédens. J'avois dessein de donner la préférence à deux Dissertations sur la Saignée, qui sont dans les Opuscules de M. Hoffmann. Mais, comme elles auroient tenu trop de place, j'ai eu recours à deux autres Dissertations du même Auteur qui ont un rapport direct au dernier Chapitre de sa Thérapeutique. L'Auteur prouve dans la premiere que *l'exercice, l'abstinence, & la boisson de l'eau, sont les remedes les plus simples, & les meilleurs;* & dans la seconde que *l'usage du bain d'eau douce est excellent dans les maladies internes.* Et, comme je trouvai cette

derniere ſuivie d'une autre fort courte, dont le ſujet m'a paru très-intereſſant, je n'ai pû réſiſter à la tentation de la joindre aux deux précédentes. Elle renferme des *obſervations ſur la maniere de préparer des eaux minérales artificielles, aigrelettes, thermales, ou de quelque autre nature, à l'imitation des naturelles.*

Je finirai ce que j'ai à dire ſur la Thérapeutique de M. Hoffmann par une obſervation, peut-être rare; ce que je laiſſe à décider à ceux qui ſont plus répandus dans la pratique que je ne le ſuis; obſervation qui eſt contraire à un point de la doctrine de M.

Hoffmann, au ſujet du mouvement du pouls.

Il prétend, conformément à celle de pluſieurs Médecins célebres, qu'il n'y a point de différence entre le pouls vîte, & le pouls fréquent, parce qu'on ne peut connoître la vîteſſe de chaque pulſation qu'à la fréquence, ou à la répétition des pulſations de l'artere. Auſſi, ajoute-t'il, on ne trouve dans aucune obſervation Médicinale la combinaiſon du pouls lent, & fréquent, ou celle du pouls vîte, & rare; & entend-il par pouls vîte une telle diſpoſition du mouvement artériel que ſes dilatations ne laiſſent entre

elles qu'un eſpace de tems plus court qu'il ne l'eſt dans l'état naturel.

Le Profeſſeur ſous lequel j'ai fait mon cours de Médecine, M. Vergne, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, attachoit à la vîteſſe du pouls une idée fort différente. La vîteſſe du pouls, ſelon lui, eſt l'effet d'une contraction du cœur qui s'exécute dans un tems plus court que le naturel, & la fréquence l'effet des contractions de ce muſcle réitérées plus ſouvent que dans l'état naturel. Or il eſt poſſible que la contraction du cœur s'exécute en moins de tems que dans l'état naturel,

& que ces contractions ne se réiterent pas plus souvent, dans un tems déterminé, qu'elles ne le font dans l'état naturel. La rareté du pouls peut donc se trouver combinée avec sa vîtesse, bien que la lenteur ne puisse pas l'être, puisque la lenteur, ainsi que la vîtesse, sont deux manieres d'être du mobile, qui sont absolument incompatibles.

M. Vergne rendoit cette explication plus sensible par l'exemple du vol des oiseaux. Il y a des oiseaux qui ont l'aile si forte qu'un seul coup, donné fortement, suffit non seulement pour les soutenir en l'air, mais pour leur faire parcourir

un long eſpace. Il y en a d'autres qui ne peuvent parcourir le même eſpace qu'au moien de pluſieurs coups d'aile. Il y a de même des hommes qui ont les principes moteurs du cœur tellement diſpoſés, qu'à l'inſtant de leur réunion dans la proportion requiſe, il ſe fait une contraction vive, & véhémente, qui fait parcourir au ſang un eſpace plus conſidérable que dans l'ordinaire des hommes, & où cependant les contractions de ce muſcle ne ſont pas fréquentes. Et c'eſt ce que j'ai vû étant appellé il y a déja long-tems pour un Malade de la Campagne où j'étois alors, dont

le pouls étoit rare, c'est-à-dire, qui avoit les contractions du cœur plus éloignées des unes des autres que dans l'état naturel, mais on sentoit, lorsque le cœur se contractoit, que l'artere frappoit le doigt avec une force sensible même à l'œil, parce que la vélocité du sang fesoit saillir visiblement en dehors la partie de l'artere qui est sensible au poignet. Cette disposition du pouls, que je n'avois jamais observée en suivant les Hôpitaux, attira mon attention, & me fit tâter celui de l'autre bras, que je trouvai dans la même disposition.

Je reconnus alors la vérité

de ce que mon Professeur m'avoit dicté, & que je n'avois regardé que comme une différence de pouls plus Métaphysique que Physique. Je ne me souviens ni de l'âge du Malade, ni du genre de sa maladie. J'ai pourtant quelque idée qu'elle étoit inflammatoire, & que le Malade n'étoit plus jeune; mais content d'avoir reconnu la réalité de la différence que mon Professeur avoit établie, & ne prévoiant pas que je dusse faire jamais usage de cette observation, je ne jettai rien sur le papier. Je me rappelle seulement que la saignée qui fut administrée par mon conseil

rendit le pouls moins vîte, & plus fréquent.

J'ajouterai, avant que de finir ſur cette obſervation, une idée qui peut ſervir à rendre ſenſible la vîteſſe du pouls, & ſon effet ſur l'Obſervateur. Il ſembloit que le ſang au ſortir du cœur, étant pouſſé violemment contre un obſtacle difficile à vaincre qu'il trouvoit de la part de celui qui n'étoit point paſſé dans la veine, écartoit violemment, & rapidement, les paroits de l'artere. Or pareille choſe peut arriver toutes les fois que le ſang par ſa viſcoſité aura de la peine à paſſer des capillaires artériels dans les veineux. Auſ-

ſi la quantité du ſang étant diminuée par la ſaignée, le mouvement du cœur devint-il, & moins vîte, & plus fréquent. Or voici comme je crois que ces phénomenes peuvent s'expliquer.

Le cœur n'entre en contraction que quand il s'y eſt amaſſé une quantité de ſang ſuffiſante, & dans ſes nerfs une quantité ſuffiſante d'eſprits. Or dans la ſuppoſition que le ſang aura de la peine à paſſer des arteres dans les veines, il s'enſuit qu'il faudra au cœur plus de tems pour recevoir le ſang néceſſaire à ſa contraction. Je ne doute même pas qu'il ne faille plus de

tems pour que les esprits y abordent en suffisante quantité pour y concourir de leur part ; or la rareté des contractions du cœur, & par conséquent des pulsations de l'artere, est une suite nécessaire de cette disposition du sang.

Maintenant si le sang par sa disposition est plus élastique, comme il est aisé de se l'imaginer, il est indubitable que la contraction du cœur sera plus violente ; que le sang qu'il pousse heurtera plus fortement contre celui qu'il rencontre dans l'artere ; & par conséquent que l'artere saillira plus fortement, & plus brusquement en dehors.

Il ne s'en est fallu de rien qu'au mot *élastique* que j'ai emploié plus haut, je n'aie substitué celui d'*explosif*, qui étoit en regne il y a une quarantaine d'années, qui répond mieux à mon idée que celui dont je me suis servi, & peut-être qui n'a pas un fondement moins réel dans la nature. Car la disposition du sang change d'année en année, & ses changemens sont suivis de celui du mouvement du cœur. Or il me paroît certain que le changement de disposition des fibres n'est point la seule cause de celui du mouvement du cœur. Mais je n'ai point voulu ressusciter une expression pros-

crite depuis ſi long-tems. Je reviens à l'explication de mon obſervation.

En conſéquence des principes que j'ai établis, il eſt aiſé de voir comment la ſaignée diminua la vîteſſé du pouls, & en augmenta la fréquence. Aiant diminué la quantité du ſang, elle a rendu la circulation plus aiſée. Par conſéquent le ſang, & les eſprits ont abordé au cœur avec plus de facilité, & le cœur a dû ſe contracter plus fréquemment. Le ſang par la même opération s'eſt trouvé plus délaié, ſon reſſort a été moins bandé, parce qu'il a été plus étendu, & par conſéquent la contrac-

tion

tion du cœur a dû ſe faire moins vîte.

Telle eſt l'explication méchanique que je crois pouvoir donner de mon obſervation ; toujours prêt à me corriger ſi l'on veut prendre la peine de m'inſtruire de ce en quoi je puis m'être trompé, & à en marquer ma reconnoiſſance à ceux qui me feront ce plaiſir. Car je ſuis fort éloigné, quelques attentions que j'apporte, de croire que je ne me trompe jamais. Je dirai même plus. Ces attentions n'ont quelquefois ſervi qu'à me jetter dans l'erreur. En voici un exemple qui n'eſt point du tout étranger à mon ſujet.

J'ai dit aux pages XLV. & XLVII. des Mémoires pour servir à la vie de M. Hoffmann que dans la premiere Dissertation qu'il a donnée au Public, il s'agissoit *de l'avantage de travailler par soi-même.* C'est ainsi que je rens ces mots de M. Schulze *de Autochiria*; en quoi je me suis lourdement trompé. Je dirois grossiérement, si c'étoit sans réfléxion; mais c'est la réfléxion qui m'a fait prendre à gauche. Il n'est parlé dans ces endroits que de l'application de M. Hoffmann à la Chimie; le sens naturel du mot *autocheir* est *qui travaille de sa propre main*, & le métaphori-

que, peut-être le plus usité, signifie *qui se donne lui-même la mort*; & c'est le délire mélancholique, dont le dénouement est si tragique, qui fait le sujet de la Dissertation. Ce seroit aussi le sens que j'aurois suivi, si l'esprit de combinaison ne m'avoit égaré. Quelque peu importante que soit cette observation, j'ai crû devoir profiter de la remarque que M. Hoffmann a faite à ce sujet pour désabuser le lecteur. Aussi ai-je fait faire deux cartons qui seront distribués à ceux qui acheteront ces Volumes-ci.

J'ai dit que M. Hoffmann a fait cette observation. J'ajoute

que c'eſt dans la réponſe qu'il fit dans le tems à la premiere lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire long tems avant de donner au Public la Traduction de la Pathologie; réponſe qui ne m'eſt pas parvenue par je ne ſais quelle fatalité, & dont je n'ai connoiſſance que par une copie qu'il m'en a envoiée depuis. Il ajoute qu'il n'a point fait imprimer ſa Diſſertation *de Autochiria* dans la nouvelle édition de ſes Oeuvres faite à Genêve, parce qu'elle étoit fondée pour la plus grande partie ſur les principes de Vanhelmont, qui étoient alors dominans dans les Ecoles.

Quand aux autres ouvrages dont il eſt fait mention dans ſa vie, les uns ne ſont pas de lui, comme les Theſes qu'il ſoutint dans ſes Claſſes; d'autres, qu'il avoit réellement compoſés, ne lui ont pas paru mériter une réimpreſſion, étant établis ſur des principes que des connoiſſances plus étendues lui ont fait reprouver; d'autres enfin, tels qu'une Diſſertation ſur le préjudice que cauſe la fumée du charbon de bois, & une autre ſur les vertus ſalutaires des eaux minérales d'Hornburg, qui furent compoſées, & imprimées en Allemand, ſont refondues dans ſes ouvrages,

du moins quant à l'essentiel. Il avertit encore qu'un ouvrage publié in-8°. à Leide en 1738. sous ce titre, *Medicus politicus, sive regulæ prudentiæ secundum quas Medicus juvenis studia sua, & vitæ rationem, dirigere debet*, est un précis assez informe qu'un de ses Anciens Disciples fit de quelques-unes de ses leçons; & qu'il n'adopte pas davantage un autre ouvrage publié sous son nom, & cependant à son insçû, & contre son gré, extrait d'une Conférence qu'il fit à ses Ecoliers sur l'hypothese de Stahl.

Il releve encore une faute de traduction que j'ai faite a la page LXXVIII. des Mé-

moires de ſa vie, où je dis qu'*on fit un fond pour l'établiſſement d'une Chaire d'éloquence dans l'Univerſité de Hall.* Il remarque avec juſteſſe que le ſens naturel de cette propoſition eſt que la Chaire d'éloquence fut fondée dans ce tems. Cependant, ajoute-t'il, il y en avoit une établie dès la fondation de l'Univerſité, & M. Cellarius, qui la rempliſſoit depuis ce tems, avoit des appointemens. Ils furent ſeulement augmentés de cent écus accordés au Profeſſeur, pour un travail de ſurerogation dont on le chargea, qui étoit de faire tous les jours une leçon d'une heure ſur des

matieres appartenantes aux Belles-Lettres. Il me feroit aiſé de juſtifier mon expreſſion par nos uſages ; car c'eſt à ce ſurcroit de travail dont M. Cellarius fut chargé, que nous attachons dans ce païs-ci l'idée d'une Chaire d'éloquence.

Le dernier reproche que M. Hoffmann fait à ma Traduction n'a encore de fondement réel que dans la différence des idées qui ſont attachées en Allemagne, & en France, à la qualification de *Doien*. Nous entendons ici par ce terme celui qui eſt Doien d'âge, & préſide en cette qualité aux aſſemblées de ſa Faculté. Le Decanat en Alle-

magne, ou du moins dans l'Univerſité de Hall, eſt une dignité paſſagere, qui ne dure que ſix mois, & qui circule ſuivant certaines regles. C'eſt ce qu'il m'étoit permis d'ignorer. M. Hoffmann m'a mandé qu'en conſéquence de ce qu'il étoit le plus ancien des Profeſſeurs de l'Univerſité, & le plus au fait de ſes droits, & de ſes uſages, le Roi de Pruſſe a deffendu qu'on prit aucune réſolution ſur des affaires tant ſoit peu importantes, ſans avoir pris ſes avis; & que ce qui donna lieu à ce réglement, eſt qu'on voulut empêcher de jeunes Profeſſeurs, qui ſont quelquefois revêtus

de la qualité de Doien, sans être suffisamment au fait de ce qui est à l'avantage de l'Université, de détruire, ou de changer, des réglemens dont ils ne sentiroient pas toute l'utilité.

J'aurois pû me dispenser de justifier cette derniere expression, sans qu'on put me reprocher de négliger, contre la parole que j'en ai donnée solemnellement, les avis qu'on voudroit bien me donner sur le fond, ou la forme, de mes Ouvrages; mais je ne voulois point supprimer une anecdote aussi honorable à mon Auteur. Je viens maintenant à deux articles de sa lettre qui

intereſſent davantage les Lecteurs.

1°. M. Hoffmann m'aſſure poſitivement qu'il ne parle d'aucun remede de ſon invention dont la compoſition ne ſoit en quelque endroit de ſes Ouvrages ; mais comme il ne s'aſſervit point à une ſeule, & même formule, & qu'il a coutume d'approprier ſes remedes au tempérament de chaque Malade, il ajoute que c'eſt à ſes Conſultations, qui ſont compoſées dans ce goût, qu'il faut avoir recours.

2°. Il me marque qu'il eſt fort ſurpris que ceux qui ſont curieux de la compoſition de ſa liqueur anodine minérale

ne l'aient point trouvée dans ſes Obſervations Phyſico-Chimiques. Puis relevant quelques fautes qui ſont dans la préparation que j'en ai donnée, il obſerve qu'il n'eſt pas beſoin de faire uſage de la terre ſolaire de Heſſe, ni de cendres gravellées, & que tout le ſuccès de l'opération dépend de la lenteur de la diſtillation. On trouvera à la fin de cette Préface la préparation de cette liqueur anodine, tirée de l'endroit que M. Hoffmann m'a indiqué.

La ſanté vigoureuſe dont jouiſſoit ce grand homme dans le tems qu'il me fit l'honneur de m'écrire la derniere

lettre que j'ai reçûe de lui, c'est-à-dire, le 4 Août 1742. & l'exactitude du régime qu'il suivoit, sembloit rassurer contre la crainte qu'inspiroit son grand âge. Mais le terme de sa vie étoit arrivé, & deux mois après il n'étoit plus. Aiant appris cette nouvelle, j'écrivis à M. Schulze, Professeur de Médecine, d'Eloquence, & d'Histoire, dans l'Université de Hall, pour lui demander la suite de la vie de M. Hoffmann, & la relation des honneurs qu'on lui avoit rendus à ses obseques; honneurs ausquels dans les païs du Nord ont droit de s'attendre tous ceux qui ont exercé avec distinc-

tion une profeſſion utile. Mais les occupations que lui donnent ſes fonctions de Profeſſeur, des Mémoires qu'il eſt obligé de faire pour les Académies des Curieux de la Nature, des Sciences de Peterſbourg ; & de Berlin, auſquelles il eſt Aſſocié, un Ouvrage nouveau qu'il vient de donner au Public ſous le titre d'*Abrégé de l'Hiſtoire de la Médecine depuis ſon origine juſqu'après la mort de l'Empereur Adrien*, une nouvelle édition, conſidérablement augmentée, de quatre Diſſertations, dont les premieres avoient été publiées en 1717, & les ſecondes en 1722, lui ont à peine laiſſé le

tems de faire un programme abregé pour inviter aux obſeques de l'illuſtre mort ceux qui doivent y aſſiſter conformément aux uſages des Univerſités d'Allemagne.

Cependant comme ce programme contiendra toujours quelques actions de la vie de M. Hoffmann, & de ces actions éclatantes qui mettent le ſceau à la gloire des grands hommes, j'ai prié M. Schulze de me l'envoier, & je l'inſererai dans un de ces volumes, s'il me parvient avant que l'ouvrage ſoit mis en vente. Si je reçois en même-tems le catalogue raiſonné des ouvrages de notre Auteur, que M.

Schulze m'a promis auſſi de m'envoyer, & qu'il ſoit poſſible de le joindre au programme, je me ferai un plaiſir & un devoir de rendre cet honneur à la mémoire d'une perſonne qui a auſſi bien mérité de la Societé, & des Médecins en particulier, que feu M. Hoffmann. Ce catalogue contiendra le titre des ouvrages poſthumes de ce célébre Médecin, qui doivent actuellement être ſortis de deſſous la preſſe, de la maniere que M. Schulze m'en a parlé.

Je manquerois à ce que je dois au Public, & à moi, ſi je terminois cette Préface ſans le remercier de l'accueil qu'il

fait à ma Traduction. Je sens assez que le fond l'a beaucoup plûtôt déterminé que le stile ; mais comme la forme emporte souvent le fond, aussi-bien dans la République des Lettres qu'au Palais, je ne puis ne pas croire, indépendamment des complimens que j'ai reçus, & où l'on pourroit dire que la politesse a eu plus de part que la sincerité; je ne puis, dis-je, ne pas croire que mon travail n'ait pas été du goût des gens du mêtier. Il est bon pourtant de les prévenir que des six volumes qui composent le recueil entier des Oeuvres de M. Hoffmann, il n'y a que

le premier de traduit, & que mes occupations, & mieux encore des projets dont l'exécution, si elle répond à mes voeux, & aux soins que j'y donne, me sera plus honorable, & plus utile à la Societé en général, ne me laissent point esperer de continuer ce travail immense. Il n'y a que les Observations Chimiques de notre Auteur que j'aie dessein de traduire, au premier moment de liberté. Mais je verrai sans chagrin ce travail entrepris, & exécuté, par un autre. Il seroit seulement désagréable pour lui & pour moi que nous nous trouvassions en concurrence. C'est pourquoi

je prie ceux qui auroient ce dessein de me le communiquer avant l'exécution. J'avertis en attendant que je ne suis point en état de commencer ce travail dans le cours de l'année prochaine.

Préparation de la liqueur anodine minérale de M. Hoffmann, tirée de ses Observations Physico-Chimiques ; Liv. II. Observation XIII.

Prenés une livre d'huile de vitriol parfaitement dephlegmée au moien de la rectification, & six livres de l'esprit de vin le mieux rectifié. Versés l'huile de vitriol dans l'ef-

prit de vin. Il s'échauffera, fera le même bruit que fait l'eau quand on y éteint un fer rouge, & le mêlange prendra une couleur de rubis, & répandra une odeur agréable. Après une digeſtion de quelques jours, diſtillés la liqueur au bain de ſable dans une cucurbite ſuffiſamment haute. Il ſortira d'abord un eſprit de vin d'une odeur agréable, qui ſera ſuivi d'un eſprit qui le ſera encore plus. Lorſqu'on s'appercevra que la liqueur qui reſte au fond de la cucurbite commence à noircir, il faut changer le récipient, & faire un feu très-doux. Car ſi le feu eſt trop fort, toute la

masse noire s'éleve tout-à-coup, & sans qu'on y pense, jusqu'au chapiteau, & passant dans le récipient, rend tout le travail inutile. Mais si l'on pousse la distillation à feu très-doux, il s'élevera un phlegme d'une odeur sulphureuse, avec une huile qui se précipite au fond du récipient, & s'y ramasse à la quantité de cinq ou six gros. On décante l'eau sulphureuse, & l'on a par ce moien une huile étherée d'une odeur, & d'un goût aromatiques, très-agréables, & très-pénétrans, qu'il faut garder dans une bouteille exactement bouchée.

La preuve que cette huile

de vitriol dulcifiée contient réellement un acide, eſt que ſi l'on en met dans une cuiller d'argent au-deſſus de la flamme d'une bougie, cette huile rougit, devient acide, & fait une tache noire à la cuiller.

2°. Si l'on tient pendant quelques mois cette huile aromatique dans un vaiſſeau de verre, couvert d'une veſſie de porc, elle la corrode peu à peu & ſucceſſivement, & ce qui reſte dans le vaiſſeau rougit, & devient d'un goût acide.

3°. Si l'on la met avec du vif argent dans un matras, & qu'on mette le matras ſur le feu, elle attaque le vif argent.

4°. Cette huile aromatique nouvelle faite se dissout parfaitement dans un esprit de vin très-rectifié, & lui communique une odeur, un goût, & une vertu anodine, & sédative, très-utile dans toutes les douleurs, & tous les spasmes.

5°. Cet esprit empreint d'huile de vitriol dulcifiée mêlé en petite quantité à une solution d'or, produit une teinture jaune, qui donne une couleur d'or au fer sur lequel on la fait tomber goutte à goutte.

6°. Quand on a fait le mêlange de cet esprit avec une solution d'or, au bout de

douze heures, il ſe précipite une poudre noire au fond du vaiſſeau ; preuve que l'huile de vitriol s'unit avec la poudre de l'or, & que tous deux ſe précipitent au fond.

On a vû juſqu'à préſent la préparation de l'huile de vitriol dulcifiée, ſes vertus, & des expériences chimiques qui prouvent que l'huile aromatique eſt réellement compoſée du ſouffre volatil du vin, & de l'huile de vitriol. Mais M. Hoffmann ne dit point dans quelles proportions il fait le mêlange de l'eſprit de vin, & de l'huile de vitriol dulcifiée, pour en compoſer ſa liqueur anodine. Il n'eſt

pourtant

pourtant pas impossible de les deviner en combinant plusieurs endroits de ses écrits.

On lit au commencement de l'Observation, dont la préparation de l'huile de vitriol est tirée, qu'on peut donner cette huile dans du vin modérement mêlangé d'eau, à la dose d'une, ou deux gouttes, ou trois tout au plus; & dans un autre endroit que sa liqueur anodine calme toutes les douleurs, & tous les spasmes, à la dose de trente à quarante gouttes; d'où je conclud que trente ou quarante gouttes de liqueur anodine contiennent d'une à trois gouttes d'huile

de vitriol dulcifiée. M. Hoffmann ne dit point auſſi de quel eſprit de vin il faut ſe ſervir dans ces opérations. Il recommande ſeulement de l'emploïer très-rectifié. Pour moi je préfererois celui qui eſt rectifié ſur le ſel de tartre à tout autre, tant parce que je le crois plus dephlegmé, que parce qu'il a moins d'empyreume, ou d'âcreté, que l'eſprit de vin diſtillé & rectifié par le meilleur ſerpentin.

Comme l'Auteur, en parlant des calmans, au chapitre VII. de la ſeconde Section du traité que je donne aujourd'hui au Public, parle des ca-

racteres aufquels on connoît que la liqueur anodine minérale eft bien préparée, nous y renvoyons les Lecteurs.





PRÉFACE
DE L'AUTEUR.



UOIQUE l'ornement, & la perfection du Médecin demandent qu'il ſoit inſtruit de beaucoup de ſciences très-relevées, & très-utiles, il n'y en a point qui le conduiſe plus directement au but qu'il ſe propoſe, qu'une pratique Clinique *(a)* raiſonnée ; & c'eſt à celle-ci que toutes les autres doivent être ſubordonnées. Cette vé-

(a) Les Médecins Cliniques ſont ceux qui viſitent les Malades dans leurs lits. Eſculape fut le premier qui introduiſit cet uſage. Avant lui les Médecins ſe tenoient toute la journée au coin des rues en attendant qu'on les vint conſulter. Telle étoit cependant la coutume chez les Babiloniens, & les Aſſyriens dans l'enfance de la Médecine. Voyez *l'Etat de la Medec. ancien. & mod. de M. Clifton.*

rité eſt avouée de tout le monde. Perſonne ne diſconvient que cette étude ne ſoit la principale, la plus utile, & la plus néceſſaire, de celles que demande la Profeſſion. N'eſt-il pas étonnant que depuis la naiſſance de la Médecine juſqu'aujourd'hui, on l'ait cultivée avec tant de négligence, & qu'on ait fait ſi peu d'efforts pour la conduire au point de perfection dont elle eſt ſuſceptible! Nous avons une infinité d'ouvrages choiſis, & remplis d'expériences, & de découvertes, les plus utiles, en Anatomie, Phyſique, Méchanique, Chimie, & Phyſiologie; mais, s'il eſt permis de dire la vérité, à peine s'en trouve-t'il qui donnent les principes ſolides d'une pratique raiſonnée, appliquable à chaque individu de notre eſpece, en un mot d'une pratique vraiment Clinique. Mon deſſein n'eſt point d'ôter aux Praticiens

Anciens, & Modernes, l'honneur qui leur est dû. Je ferai le premier à publier les obligations que la Médecine, & le genre humain, ont aux heureux travaux des Sennert, des Sylvius, des Riviere, des Willis, des Sydenham, des Platerus, des Morton, des Craanen, des Bontékoé, des Ettmuller, des Walschmid, des Dolæus, des Wedelius; mais ceux qui sont dans la Pratique, ou ceux qui y cherchent la résolution des Théoremes concernant l'histoire des maladies, & qui veulent les consulter dans des circonstances embarrassantes, sentent parfaitement combien ils laissent à desirer au sujet des causes complettes des maladies, de leur génération, & de celle de leurs symptômes, enfin de la vertu des remedes, & de leur application convenable dans les différentes circonstances.

Il ne faut auſſi qu'une médiocre étude des Auteurs qui ont écrit ſur la Médecine, pour s'appercevoir de l'extrême diverſité d'opinions qui diviſent, je dis même les Médecins du premier ordre, ſur les cauſes des maladies, & les fondemens de la Pathologie, qui ſont cependant ceux de la vraie Thérapeutique. Combien n'a-t'on pas vû, combien ne voit-on point encore, de Médecins célébres, qui ont regardé l'acide & le viſqueux, l'acide, la bile, & la pituite, comme les cauſes primordiales des maladies? N'en a-t'on pas vû d'autres en grand nombre établir les ſels de divers genres, âcres, acides, corroſifs, & les diverſes intempéries des humeurs, comme les cauſes matérielles de preſque toutes les maladies, & conduire ſur ces principes, & leur cure, & l'application des remedes? D'autres, ſortis de

l'Ecole de Descartes, & pénétrés de la Philosophie corpusculaire, ont appellé à leur secours, dans l'explication des causes, un éther étranger; des fermens spécifiques pour produire chaque espece de maladie; des dérangemens dans la température, le mêlange, & le tissu du sang, & des liqueurs; différentes qualités étrangeres, & hétérogenes de la matiere peccante, soit à raison de la figure, ou de la grandeur. D'autres au contraire ont fait main basse sur tous ces fermens, & ces puissances de nature saline trop exaltées, & ont prétendu déduire la cause de toutes les maladies du seul excès d'abondance du sang, & des humeurs, de l'épaisseur des liqueurs, & du deffaut des excrétions. Je ne dis rien des diverses opinions qui partagent les Médecins quand il s'agit de remonter à la cause, & au principe,

des mouvemens, & des changemens qui arrivent quelquefois dans le corps humain, pour parler de l'application des remedes, ſur leſquels ils ne ſont pas plus d'accord.

Il eſt vrai qu'ils conviennent tous en ce point que le moien le plus efficace qu'ils puiſſent emploier, tant pour prévenir, que pour guérir, les maladies, eſt l'application convenable des remedes appropriés ; mais s'agit-il des vertus des médicamens, ou de leur uſage dans telle ou telle maladie ; on ne voit que contrariétés dans leurs ſentimens. D'où je concluds, &, ce me ſemble, avec évidence, qu'une grande partie d'entre eux a totalement ignoré les véritables propriétés, & la vraie application des ſecours de la ſanté, ſurtout de ceux qui ont le plus de force, & d'énergie. Quelques exemples vont faire voir que ce reproche

ne porte point en l'air.

Combien n'y a-t'il point eu, combien même n'y a-t'il point encore de Médecins qui condamnent ſans balancer l'uſage de la ſaignée, tout incomparable qu'eſt ce remede ? Combien de ſentimens différens à ſon ſujet, les uns la regardant comme pernicieuſe, d'autres la jugeant néceſſaire dans les fievres continues, & intermittentes ; ou exanthématiques, comme pourpre, petite vérole, rougeole, & fievres pétéchiales ; ou éryſipélateuſes, gouteuſes, ou catarrheuſes ; ou enfin dans les maladies des femmes en couche ?

L'opium, & les remedes dont il eſt la baſe, n'ont pas cauſé moins de diſſention parmi les Médecins. On en trouve dans l'antiquité la plus reculée. On voit auſſi de nos jours des Chimiſtes du premier ordre, qui les regar-

dent comme des panacées, des remedes incomparables dans beaucoup de maladies, & comme aiant une merveilleuse énergie lorsqu'il est question de calmer les mouvemens désordonnés ; pendant que d'autres les rejettent entierement à cause d'une qualité véneneuse qu'ils renferment, & qui attaque le principe d'où dérivent les forces du corps.

Le quinquina a été regardé non seulement en Allemagne, mais même dans les païs étrangers, comme un spécifique auquel ne peuvent résister les fievres intermittentes les plus opiniâtres, dans le tems que d'autres le rejettent presque entierement, non seulement comme un remede infidele, mais comme un remede dangereux, & nuisible.

Quercetan, Hartmann, Michael, Ludovic, Willis, Sydenham, & Wedelius, ont élevé jus-

qu'au Ciel les préparations de mars dans les maladies causées par le dérangement du flux menstruel, & la cure de la cachéxie, & des maladies hypochondriaques ; & cependant il y a beaucoup de Médecins qui ne font aucune difficulté d'assurer que ces remedes sont plus nuisibles que profitables dans ces maladies.

Il y a quelques années qu'en Allemagne, & en Flandre, on regardoit les sels volatils tirés du regne animal, & les esprits volatils huileux, dont ils étoient la base, comme des remedes éprouvés, surtout contre les passions chroniques ; aujourd'hui ils sont presques décrédités à cause du mouvement excessif, & nuisible, qu'ils causent dans le sang.

On fesoit autrefois beaucoup de cas dans un grand nombre de maladies aigues, & chroniques, du remede appellé par Paracelse

Mixtura ſimplex, & d'autres composé dans le même goût par les Chimiſtes, & ſurtout par Michael; il y a cependant beaucoup de Médecins de nos jours, qui les mépriſent, & leur préferent, je ne ſais pourquoi, ſi ce n'eſt à cauſe du camphre, ou des acides qui leur déplaiſent, des teintures beaucoup moins précieuſes.

Toute l'antiquité, & même les Médecins modernes, ont fait uſage des purgatifs violens, & de ceux où entre l'aloës, qui eſt la baſe de preſque toutes les pilules; ces remedes ſont cependant ſuſpects à juſte titre à cauſe de leur nature véneneuſe, que la raiſon, & l'expérience, fait connoître.

Les Praticiens ne s'accordent pas mieux ſur le mérite, les prinpes, les qualités, & l'uſage, des eaux minérales chaudes, ou froides, & autres ſources médicinales; & pendant que les uns à raiſon

du principe acide, & vitriolique qu'elles contiennent, les regardent comme ennemies des fluides, & des solides, d'autres en vantent l'innocence, & les bons effets, dans presque toutes les maladies.

Je ne parlerai pas de la diversité d'opinions sur l'usage des mercuriels, des émétiques, des antimoniaux, des cauteres, des vésicatoires, des setons, des sangsues. J'ajouterai seulement, ce qui doit paroître étonnant, que chacun appuie son sentiment sur l'expérience, & en appelle hardiment à elle. A qui donc s'en rapporter? C'est ce que je laisse à décider aux personnes prudentes, & éclairées. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il n'y a pas de science qui ait pour objet la recherche des causes des effets naturels, où l'on soit plus sujet à se tromper, que dans la Médecine, en supposant

qu'un tel effet eſt produit par une telle cauſe.

Les Ouvrages des Botaniſtes, des Chimiſtes, des Pharmaciens, fourmillent de menſonges ſur les vertus des Médicamens, & ils ont tellement multiplié le nombre des remedes ſimples, & composés, originaires du païs, ou étrangers, galeniques, & chimiques, qu'il eſt impoſſible que les Médecins les plus laborieux puiſſent parvenir à en acquerir une connoiſſance exacte, & que les commençans ne ſe trouvent dans un embarras extrême ſur le choix. Il ne fait encore qu'augmenter par la prodigieuſe quantité de formules, qu'ils donnent de vive voix, ou par écrit, dans chaque maladie, comme infaillibles pour en opérer la guériſon; formules ſouvent ſi mal composées, que quand une perſonne au fait de la matiere médicinale prend la peine

de les examiner avec attention, il voit du premier coup d'œil que ce n'eſt autre choſe qu'un amas de drogues mal aſſorties, & de différent caractere, qui ne peuvent donner aucun ſoulagement, ou du moins très-peu, & même ſont plus propres à prolonger les maladies qu'à les guérir.

Mais on eſt dans le goût des préparations faſtueuſes; & la plus grande partie des Médecins, ou ne connoît pas, ou mépriſe, les remedes les plus ſimples, & les plus ſûrs, & ceux dont on doit eſpérer le plus de ſecours, ſoit pour prévenir, ſoit pour déraciner les maladies, comme la bonne eau commune, ou froide, ou chaude, & chargée de quelque teinture, les bains d'eau douce, le lait, & ſurtout celui d'âneſſe, le petit lait bien préparé, les eaux minérales naturelles, ou artificielles, les préparations où

entrent le nitre, & les sels neutres.

Un autre abus, non moins considerable, est la mauvaise application des meilleurs remedes. Il est constant qu'il n'en faut rien attendre de bon, si on ne les emploie dans l'ordre, le tems, la proportion, la mesure, convenables à la nature du mal. On voit cependant beaucoup de Médecins qui, sans ordre, & sans point de vûe déterminé, changent sur le champ un remede qui ne répond pas dans le moment à leur attente, & souvent même en donnent de tout opposés.

La maniere même d'administrer un remede déterminé est si peu fixe, qu'on voit rarement deux, ou trois Médecins appellés en Consultation s'accorder sur cet article; rien au contraire n'est plus commun que de les voir se tromper, & prendre à gauche, sur le

fait des maladies, & de leur diagnostic ; dans les jugemens qu'ils portent sur l'événement des maladies, & l'effet des remedes ; enfin sur les signes prognostics qui se tirent des urines, du pouls, du sang, du rapport des jours critiques, & autres qu'il est inutile de détailler.

D'où il suit évidemment que la pratique Clinique loin de porter sur des fondemens aussi fermes, & inébranlables, qu'on le croit communement, est encore hérissée de beaucoup de difficultés, & remplie de deffauts, & d'erreurs, qui, comme autant de maladies, demandent les soins d'un Médecin éclairé, & l'application de remedes appropriés.

Or c'est un service qu'il ne faut point attendre d'une grande partie de ceux qui font profession de la Médecine. On n'est point propre à laver ses taches, & à la

porter à la perfection qui fait l'objet de nos desirs, quand on se rend esclave des principes, des sentimens, & de la pratique de ses Maîtres, jusqu'à se faire un scrupule de s'en écarter; quand on rejette tout ce qui est nouveau pour soi; quand on est à l'affut de secrets pompeux, & de spécifiques pour chaque maladie; quand on préfere les drogues étrangeres, & d'un grand prix, des remedes tirés de l'or, ou les différentes compositions des Chimistes, à ceux qui naissent sous la main, qui sont simples, aisés à préparer, & aux secours qu'on peut tirer du régime.

On n'est point propre à perfectioner la pratique Clinique, quand on admet dans les remedes des propriétés, des vertus absolues, ou spécifiques dans certaines maladies, indépendament de la disposition des sujets, & de celle

des fluides, & des ſolides, de leurs corps; quand on ne s'eſt pas formé par la lecture exacte, & complette des hiſtoires des maladies, & qu'elles n'ont pas appris à appliquer la théorie à la pratique; quand elles n'ont point enſeigné les effets, la force, & la maniere d'agir des remedes, & même quel doit être l'événement de la maladie; & quand on ſe perſuade que la même méthode convient toujours pour traiter la même maladie.

On n'eſt point encore propre à perfectioner la pratique Clinique, & à atteindre au faîte de la ſcience Médicinale, quand on n'eſt point en état d'expliquer clairement, diſtinctement, & avec ordre, les obſervations, les vérités de fait, & les différens phénomenes qui qui ſe préſentent, & quand on n'eſt point en état d'en tirer des conſéquences pour la pratique.

Tels ſont ſurtout ceux qui n'ont point acquis les connoiſſances néceſſaires au Médecin, comme celles de la Philoſophie naturelle, & expérimentale; qui ne ſavent point l'art de faire des démonſtrations ſolides; qui ne ſont pas en état de bien définir, de bien diſtinguer les choſes, & de leur donner une connexion convenable; & qui ne ſavent point faire de différence des productions de l'imagination avec les idées claires, des noms ſpécieux avec les cauſes, & les choſes; des choſes morales, & métaphyſiques; avec les phyſiques, & ce qui arrive par une néceſſité méchanique; enfin des opinions, & de ce qui n'a que l'apparence de la vérité, de la vérité même.

En effet, j'aſſure avec confiance que c'eſt l'ignorance où nos peres ont été, & où bien des Médecins ſont encore, au ſujet de la

ſtructure du corps, & des principes méchaniques, & ſurtout de cette ſcience qui a pour objet les mouvemens, leurs cauſes, leurs effets, & leurs loix, & le deffaut d'obſervations ſuffiſantes de pratique, qui a empêché les progrès de la Médecine, & qui a été la ſource, & la cauſe, de toutes les diſputes, de toutes les opinions, & de toutes les erreurs, qu'on y a vûes juſqu'à préſent. Auſſi ne puis-je, & ne pourrai-je jamais, me ranger du parti de ceux qui, pour expliquer les phénomenes Médicinaux, donnent naiſſance à de nouveaux ſyſtêmes, bâtis ſur quelques principes mal aſſortis, ou inconnus, ou même ſur des mots vuides de ſens, comme le ſentiment, l'inſtinct, les efforts, les mouvemens de la nature raiſonnable, qu'ils veulent établir comme les cauſes vraies, & formelles, des maladies; de ceux qui pré-

tendent que tous les mouvemens maladifs, & contre nature, sont en eux-mêmes, de leur nature, & dans leur institution, bons, & salutaires; de ceux qui mettent pour cause efficiente, & directrice de tous les mouvemens, & de tous les changemens qui se font dans le corps, non quelque être physique, agissant par une nécessité méchanique, mais quelque être moral, doué de raison, & de volonté, & qui regle tout suivant des vûes qui lui sont propres; parce que si l'on admet une fois ce principe moral, ou métaphysique, qui agit quelquefois avec prudence, & se trompe quelquefois, mais a toujours un but fixe, on sappe, & on renverse tout d'un coup de fond en comble tout ce qu'il y a de certain, & de démonstrativement vrai en Médecine, & surtout dans la pratique Médicinale. En effet, en ôtant

aux causes corporelles physiques, & méchaniques, qui agissent nécessairement, & ne changent point à leur fantaisie, leur maniere d'agir, classe qui renferme principalement les élémens, les alimens, les médicamens, & même les parties solides, & fluides du corps, en leur ôtant, dis-je, la puissance, & la faculté de donner du mouvement, & de causer des changemens dans les mouvemens vitaux, & naturels, & substituant à leurs droits des causes morales, & arbitraires, qui échapent à l'intelligence humaine, & sont hors de la puissance du Médecin, il lui devient impossible de rien avancer de démonstratif sur les causes qui contribuent à la vie, & qui produisent les maladies, ni de rien déterminer avec certitude, rien même de solide sur l'effet, & l'opération des remedes. Je ne releve pas un autre inconvénient de ces théories métaphysiques,

taphyſiques, c'eſt qu'elles favoriſent, & entretiennent merveilleuſement la pareſſe, & l'ignorance, des jeunes gens, qui négligent de s'inſtruire de la Phyſique, de la Méchanique, & de l'Anatomie, qu'ils regardent avec raiſon comme inutiles, ſi les principes corporels ſont purement paſſifs, & tirent toute leur action de celui qui leur donne le mouvement.

Je ſuis bien éloigné de penſer que l'ame ſpirituelle eſt deſtituée de toute puiſſance, de tout influx, de tout gouvernement du corps; mais je ſoutiens que ſon pouvoir eſt très-borné, & ſe renferme à donner du mouvement à quelques-unes des parties ſolides, ſurtout externes, & à diriger en quelque maniere le fluide très ſubtil qui donne immédiatement le mouvement aux parties organiques. Et bien que je ſache

que la force de l'imagination, & du principe des ſenſations, puiſſe cauſer de grands troubles dans les mouvemens naturels, je n'en ſuis pas moins éloigné d'en conclurre du particulier au général, & de croire que tous les mouvemens vitaux, comme la ſyſtole, & la diaſtole des ſolides, le mouvement progreſſif des fluides, & les mouvemens ſécrétoires, & excrétoires, ne ſuivent que les impreſſions de ces mêmes cauſes. Au contraire il ſera toujours également vrai que les cauſes matérielles dont l'action ſe tranſmet du dehors au dedans du corps ſont ſoumiſes aux regles, & aux loix, des mouvemens, & produiſent néceſſairement leurs effets, relativement à la diſpoſition des cauſes qui agiſſent dans l'intérieur du corps, comme il arrive dans le reſte de l'Univers; de maniere que dans une diſpoſition certaine, &

déterminée, des cauſes intérieures, les externes produiſent des effets correſpondans, & inévitables, par une néceſſité, non abſolue, mais hypothetique.

Car il ne ſe fait rien dans le corps humain ſans cauſes déterminées, complettes, & ſuffiſantes. Il eſt vrai qu'il n'eſt rien moins qu'aiſé de remonter juſqu'à elles, & que c'eſt un avantage qui n'eſt donné qu'à peu de perſonnes; mais il ne faut pas douter qu'on ne puiſſe y parvenir, ou déſeſpérer de le faire, pourvû que chacun emploie toutes ſes forces, toute la pénétration de ſon eſprit, pour ſe perfectioner dans la pratique de notre Art, qu'il ne ſe laſſe pas d'obſerver, & qu'il apprenne à faire une juſte application au corps humain des principes phyſiques, & méchaniques, un peu relevés, & des différentes loix du mouvement, & qu'il ap-

prenne à lui appliquer les loix aufquelles eft foumife tout la nature.

Mais comme l'hiftoire des maladies eft la bafe, & le fondement de toute la Pathologie, de l'art des Prognoftics, de la Thérapeutique, & de la connoiffance exacte des facultés des médicamens, rien n'eft plus utile, ou plus néceffaire, pour perfectionner la pratique Clinique, que de faire avec foin d'exactes obfervations de pratique, & des hiftoires complettes des maladies; & plus elles le feront, c'eft-à-dire, plus foigneufement toutes les circonftances feront raffemblées, plus elles feront utiles, & avantageufes.

Auffi eft-ce une des meilleures marques de l'impéritie d'un Médecin, que de le voir toujours prêt à donner des ordonnances, auffi-tôt qu'on lui a ébauché l'hiftoire d'une maladie, ou qu'il en

a découvert quelques ſymptômes, ſans qu'il ſe ſoit donné le tems d'étudier la nature, & le tempérament du Malade, le caractere de la maladie, ſes cauſes, ſon état, ſes progrès, & qu'il ait acquis une connoiſſance exacte, & parfaite, des autres phénomenes qui ſervent à le diriger dans la cure.

Quelque avantage qu'on retire d'un amas conſidérable d'obſervations de pratique, il faut au Médecin quelque choſe de plus, je veux dire la ſcience, ou la vraie théorie Médicinale, de l'Anatomie, de la Phyſique, de la Méchanique, & de la Chimie. Car c'eſt la clef des hiſtoires des maladies, & de l'intelligence des différens phénomenes qui les accompagnent. Cette théorie étant jointe aux obſervations, on verra naturellement ſe former de plu-

ſieurs regles, & obſervations, particulieres, des regles générales, ou des axiomes, qui rendront le Médecin d'autant plus propre à réſoudre, & expliquer démonſtrativement les cas les plus difficiles qui ſe rencontrent en Médecine, & à donner des avis d'autant plus appropriés, & plus convenables, qu'on en connoîtra une plus grande quantité.

Un autre moien des plus efficaces pour perfectionner la pratique Clinique, eſt de n'emploier que peu de remedes choiſis, & connus par une longue expérience. Car vouloir faire uſage de la multitude infinie de remedes dont les Auteurs ſont remplis, c'eſt le moien de n'en connoître aucun parfaitement, de ne parvenir à aucune connoiſſance ſolide dans la pratique, & de cauſer dans ſon eſprit autant de confuſion que

cette multitude de remedes en cause à la nature. Quant à moi j'ai composé avec beaucoup de soin, il y a déja nombre d'années, une douzaine de Médicamens d'un usage habituel, dont je connois parfaitement les propriétés, & la maniere d'agir, dans les différentes maladies, & les différentes combinaisons de circonstances; aussi les emploie-je avec succès, pendant que je suis moins sur des autres que je fais prendre intérieurement.

Dans l'état des choses, je me suis fait un principe invariable d'appuier sur ces fondemens solides tout ce que j'enseigne de vive voix, ou par écrit; & c'est à quoi je me suis astreint en travaillant à ce Traité de Médecine démontrée. Je laisse aux Lecteurs amis de la vérité, & de la candeur, à juger si je me suis éloi-

gné de mon point de vûe dans le premier, & le second Volume. J'entreprens dans le troisiéme de jetter de mon mieux les fondemens de la véritable Thérapeutique, c'est-à-dire, d'une Thérapeutique sure, & raisonnée; & qui se réduit à trois points essentiels, le premier que le Médecin apprenne à faire des observations solides, & à écrire solidement, & avec exactitude, les histoires des maladies; le second qu'il forme tellement sa théorie par la connoissance des loix méchaniques qui font connoître la nature, & les effets, de la matiere, & des mouvemens, qu'il puisse expliquer raisonnablement, & méthodiquement, tous les phénomenes qui se présentent, tout ce qui arrive, & se passe, dans le corps humain, en déveloper les causes, & la maniere d'agir; le troisié-

me, qu'il acquere une connoiſſance exacte des propriétés des médicamens, & de la maniere dont ils agiſſent, qu'il ne faſſe uſage que d'un petit nombre de remedes choiſis, & qu'il ſache diſtinguer les remedes infideles, ou de peu de vertu, de ceux qui produiſent de bons effets.

Pour exécuter ce deſſein je me ſuis fait un plan de rejetter entierement toutes les opinions, & les hypotheſes répandues dans les Auteurs; j'ai mis à part tout préjugé fondé ſur l'autorité, & je n'ai fait uſage de rien qui ne ſoit d'une utilité manifeſte pour la conſervation de la vie, & de la ſanté, & la guériſon des maladies, de rien en un mot qui n'ait une application naturelle à ces ſujets; & je me flatte qu'aucun ami de la candeur, & de la vérité, ne me ſaura mauvais gré de m'écarter

des sentimens de quelques Auteurs célebres de notre tems, qui ont rendu de grands services à la Médecine.

Il y a long-tems que de savans personnages me pressent de donner ce Volume au Public. Ce qui m'a empêché de me rendre plûtôt à leurs sollicitations, c'est la persuasion intime où je suis que quand on entreprend de donner des Ouvrages remplis de vérités pratiques, qu'on veut mettre en état de soutenir l'épreuve du tems, on ne peut trop différer à le faire. La veillesse même est le vrai tems pour les composer, parce que la multiplication des expériences confirme ce qu'on a déja découvert, & empêche de répandre des erreurs, ou des opinions incertaines; comme il arrive à ceux qui donnent trop jeunes des Traités de pratique, & sans avoir ac-

quis une expérience ſuffiſante ; ou qui ne font que compiler ce que les autres ont écrit.

Je n'ai point compoſé cet Ouvrage pour le vulgaire des Médecins, c'eſt-à-dire, pour ceux qui n'ont point les connoiſſances néceſſaires pour parvenir à la vraie ſcience, & théorie, Médicinale; pour ceux qui s'embarraſſent peu des hiſtoires des maladies, & ne ſavent point remonter juſqu'à leurs cauſes, loin de connoître les loix, & les regles, des mouvemens en général, & en particulier celles de l'œconomie des mouvemens vitaux; pour ceux qui ne ſavent pas emploier une petite quantité de remedes éprouvés, & qui ne font pas leur principal de détourner les maladies, & leurs cauſes, mais s'occupent à la recherche de quelques ſecrets à qui l'on a prodigué des éloges faſ-

tueux, & ſont à l'affut de formules pour guérir les maladies les plus difficiles, qu'ils augmentent par la mauvaiſe méthode qu'ils ſuivent, plûtôt qu'ils ne procurent du ſoulagement.

Mon deſſein n'a pas été non plus de travailler pour ceux qui ont renoncé à la faculté de juger, de raiſonner, & de philoſopher, pour s'aſſujettir en eſclaves aux ſentimens de leurs maîtres; qui ne connoiſſent d'autres regles de leurs jugemens, & de leur conduite; & qui s'imaginent que la Médecine à atteint le point de perfection dont elle eſt ſuſceptible.

Je n'offre mon travail qu'aux Médecins ſavans, & curieux d'enſeigner, & d'apprendre quelque choſe de ſolide; qu'à ceux qui établiſſent la certitude de la Profeſſion ſur des principes invaria-

bles tirés de la Physique, de la Méchanique, sciences qui enseignent clairement ce que c'est que la matiere, ses affections, sa disposition au mouvement, les causes, les loix, & les effets, de ce dernier, & qui savent appliquer à la pratique ces connoissances, pour en déduire les causes des maladies, & les remedes propres à les combattre; ceux enfin qui s'attachent à conserver la santé, & à guérir les maladies d'une maniere sure, & abrégée, par l'usage de peu de remedes choisis; & je me flatte que des Médecins tels que je viens de les dépeindre, n'auront point de regret au tems qu'ils auront emploié à lire, & même méditer avec attention, l'ouvrage que je leur présente.

Car quoique je n'aie pas assez de vanité pour croire que la doctrine que j'établis est tellement

parfaite, qu'on n'y puiſſe rien ajouter, ou qu'on n'en puiſſe rien ôter, je ne puis me refuſer la ſatisfaction de croire au moins que j'ai applani un chemin droit, & court, pour faire des progrès plus conſidérables dans la perfection de notre Art. D'ailleurs le vrai moien de tirer tout l'avantage qu'on peut eſpérer du Volume ſuivant, où j'entrerai dans un plus grand détail ſur chaque maladie en particulier, c'eſt de ſe rendre bien familiers les préceptes qui ſont répandus dans celui-ci. Au reſte s'il renferme quelque choſe de bon, il ne me conviendroit pas d'en tirer vanité. Je reconnois que j'en ai l'obligation au ſouverain Auteur de toutes graces, & je le prie de tout mon cœur de bénir tellement mes travaux, que les vérités Phyſiques, & Médicinales, paroiſſent de plus

en plus dans tout leur jour, & prennent la place des opinions fauſſes, & pernicieuſes, qui n'ont encore que trop de crédit ; quoi feſant il m'accordera le plus doux de mes vœux.



ERRATA.

PAge 2. ligne 1. pricipalement, *lisez* principalement.

p. 15. *l.* 20. flexiles, *l.* fléxibles.

p. 133. *l.* 22. ne peut ſubſiſter, *l.* ſubſiſte.

p. 135. *l.* 18. puiſque, *l.* puis que.

p. 210. *l.* 18. ardeur, *l.* odeur.

p. 212. *l.* 19. eſt, *l.* ſont.

p. 228. *l.* 6. que, *l.* &.

p. 236. *l.* 14. avec, *l.* une.

p. 250. *l.* 12. en, *l.* &.

p. 255. *l.* 11. enſuive, *l.* enſuivit.

p. 297. *l.* 2. qu'il, *l.* qu'elle.

p. 324. *l.* 18. le dos, *l.* les lombes.

p. 331. *l.* 18. anaſarque, *l.* aſcite.

ibid. *l.* 21. premieres, *l.* premiers.

p. 377. *l.* 7. haut, *l.* bas.

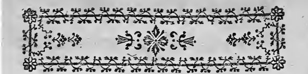


TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce sixiéme Volume.

SECTION I.

Des fondemens d'une Thérapeutique raisonnée, c'est-à-dire, de l'histoire complette des maladies, de la connoissance du méchanisme du corps sain, & malade, de l'accord réciproque des mouvemens, & de la maniere de former de justes prédictions en conséquence du

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

Fin de la Table des Chapitres.



LA THERAPEUTIQUE DE M. FR. HOFFMANN.

SECTION I.

Des fondemens d'une Thérapeutique raisonnée, c'est-à-dire, de l'histoire complette des maladies, de la connoissance du méchanisme du corps sain, & malade, de l'accord réciproque des mouvemens, & de la maniere de former de justes prédictions en conséquence du caractere des mouvemens maladifs.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature, & des fondemens en général d'une véritable Thérapeutique.

AVANT que de donner, comme c'est mon dessein, les principes, ou les fondemens, d'une Thérapeutique solide, & démontrée, principes

d'où dépend pricipalement la certitude, & la sûreté de la méthode de traiter les maladies, j'ai cru qu'il étoit à propos de faire connoître en peu de mots l'étroite liaison qui se trouve entre la Physiologie, la Pathologie, & la Thérapeutique, afin de faire mieux connoître la dépendance intime, & réciproque des différentes parties de la Médecine.

L'objet de la Physiologie est la considération des mouvemens vitaux qui garantissent notre machine corruptible d'une destruction qui la menace sans cesse, & qui consistent dans les mouvemens tant progressif qu'intestin, sécrétoires, & excrétoires des liqueurs, mouvemens qui forment, & reglent, toutes les fonctions de toutes les parties du corps, dans leur état naturel; & de donner l'explication claire, & distincte de la nature des causes, & des effets de ces mouvemens.

Celui de la Pathologie est la considération des dérangemens contre nature qui arrivent à ces mouvemens, des lésions des fonctions qui en sont les suites, & la recherche exacte, & solide de leur caractere, & des différentes

causes dont elles dépendent.

La Therapeutique enfin est une science qui apprend à remettre dans l'ordre, par les remedes convenables appliqués dans les circonstances favorables, & comme il convient de le faire, les mouvemens vitaux dérangés, & renversés, à rétablir les fonctions du corps lésées de differentes manieres, & à réparer le dommage que la santé a souffert.

D'où il suit évidemment, qu'il est absolument impossible d'enseigner, ou d'apprendre une vraie, & solide Therapeutique, sans commencer par connoître clairement, & se rendre familiers les préceptes d'une Physiologie, & d'une Pathologie solides, & démontrées. Car il est palpable que personne ne pourra jamais démontrer solidement les causes des maladies, & de la mort, s'il ne connoît exactement la nature, & les sources, de la santé, & de la vie; & personne ne fera connoître clairement, & raisonnablemeut, les secours, & la méthode, propres à surmonter les mouvemens maladifs contre nature, qui détruisent la santé, & menacent notre corps de sa destruc-

tion, s'il ne connoît à fond les causes, & les effets, de la maladie, & de la mort.

Après avoir donc expliqué dans le premier volume de ce traité de Medecine raisonnée, & démontrée, la Philosophie du corps dans l'état de santé, & d'integrité, & dans le second la Philosophie du corps malade, ou la Pathologie, il nous reste à donner dans celui-ci des préceptes, & des fondemens solides de la Medecine Therapeutique, qui feront connoître clairement à tout le monde, que ce n'est point à la legere, superficiellement, & par hazard, mais avec raison certaine, & pleine conviction, & même avec une esperance indubitable du succès, qu'on peut entreprendre, & continuer la cure des maladies.

J'ai dit plus haut que la Therapeutique est une science qui enseigne à rétablir la santé, c'est-à-dire, une habitude qui agit avec une raison certaine, ou habitude pratique; or je suis tellement persuadé que la méthode convenable pour traiter les malades, dépend de la judiciaire, & de la pénetration du Medecin, que je ne fais

aucun doute, que plus il a de conception, & de jugement, plus il doit compter sur d'heureux succès. Car celui qui entreprend de donner aux hommes les secours que fournit la Medecine, doit bien se garder de rien précipiter, de rien donner au hazard, d'agir inconsiderément.

C'est après de longues réflexions, des recherches exactes, de mûres déliberations, qu'il doit juger, par des principes clairs, & qu'il s'est rendu familiers, & expliquer, pourquoi dans telle, ou telle maladie, tels remedes Chirurgiques, Pharmaceutiques, ou même Diététiques, procurent du soulagement, & doivent être employés, & pourquoi d'autres nuisent, & doivent être rejettés.

Il ne suffit pas même, pour guérir les maladies, de connoître les remedes dont on doit esperer de bons effets, & ceux qui peuvent nuire; il faut également un jugement sûr pour déterminer le tems, l'ordre, le lieu, le régime, la mesure, ou la dose des remedes qu'on emploie, eu égard aux dispositions du corps du malade, de la maladie, & des accidens, & pour-

sçavoir par quelle raiſon, & à quelle fin, tels, ou tels remedes meritent la préference.

Enfin on demande encore au Medecin, & rien ne contribue plus à lui faire un nom, & à lui acquerir la confiance, & l'eſtime du public, qu'un jugement certain, & un prognoſtic vrai, de ce qui doit arriver pendant la maladie, de ſon évenement, & de l'effet des remedes.

Mais comme pour former un jugement ſur en matiere de Therapeutique, il faut ſçavoir préalablement pluſieurs choſes, parce que ce jugement eſt un acte de la volonté, & qu'il ſuppoſe une connoiſſance exacte de ce ſur quoi l'on doit dire ſon ſentiment, l'ordre des matieres dont nous avons à parler dans ce volume, demande que nous commencions par traiter de ce qu'il eſt indiſpenſablement néceſſaire de ſçavoir, & de connoître, pour former exactement un jugement Therapeutique, avant que de paſſer à la conſideration particuliere des maladies, & à leur traitement.

Or le premier, & le principal fondement de la verité Therapeutique,

& du jugement Medicinal, eſt une hiſtoire exacte, & complette de tous points, tant du malade, que de la maladie, c'eſt-à-dire, l'énumeration fidele, & faite avec ordre, de tout ce qui eſt paſſé, & preſent, & de de tout ce qui attaque le corps; parce que c'eſt ce qui doit conduire à la connoiſſance certaine de ce qui doit arriver.

Le ſecond eſt la connoiſſance exacte du méchaniſme du corps dans l'état de ſanté, & de maladie, ou la connoiſſance des effets, des loix, & du caractere des mouvemens en general, c'eſt-à-dire, non-ſeulement de ceux qui entretiennent la vie, mais de ceux qui guériſſent les maladies; parce que leur operation eſt toujours conſtamment la même.

Il eſt auſſi très-intereſſant de connoître la communication des mouvemens contre nature, qui ſe font dans notre corps; je veux dire, quelles ſont les parties qui ont une correſpondance entr'elles, & juſqu'à quel degré de force elle s'étend. Autrement le Medecin ne peut donner des raiſons claires, & évidentes, des ſymptomes que produiſent les mouvemens appellés

communément ſympathiques.

On ne peut auſſi ſe diſpenſer de ſçavoir l'ordre, & la ſuite des cauſes, qui font ſortir les fonctions de l'ordre naturel, autrement appellées cauſes morbifiques, & dont il y a beaucoup d'eſpeces. Il faut même aller plus loin; car il faut pénetrer juſqu'à leur façon d'opérer. C'eſt ce que nous avons expliqué au long, &, ſi je ne me trompe, aſſez clairement, dans notre ſecond volume.

Une des meilleures preuves de la juſteſſe de jugement d'un Medecin ſe tire de la verité, & de la certitude, des prognoſtics qu'il fait ſur l'évenement des maladies, ſoit quant à la guériſon, ou à la mort, à la briéveté, ou à la longueur, à la maniere dont elles ſe termineront; ce qui prouve qu'il eſt néceſſaire au Medecin de connoître les mouvemens maladifs ordinaires à certaines maladies, & de ſçavoir diſtinguer ceux qui tendent à la conſervation, de ceux qui tendent à la mort, ou à la deſtruction du corps.

Il eſt encore néceſſaire au Medecin, de connoître les raiſons méchaniques

de l'operation des remedes, c'est-à-dire, comment ils corrigent, ou évacuent, la matiere morbifique, ou comment ils rétablissent les mouvemens dérangés; & il ne faut pas se borner à connoître ces chôses *à priori*, c'est-à-dire, en analysant les principes dont ils sont composés, il les faut encore connoître *à posteriori*, c'est-à-dire, par les effets connus en consequence d'experiences repetées.

Il n'est aussi rien moins qu'inutile à ceux qui entreprennent la cure des maladies, d'avoir des idées claires, & fixes, de la méthode qu'il faut suivre pour matter les mouvemens maladifs, & les réduire à l'ordre qu'il doivent suivre naturellement, & de se charger la mémoire des loix de la Therapeutique, que la raison établit, & que l'experience confirme.

Enfin si l'on veut travailler avec honneur, & avec succès dans l'art qui préside à la santé des hommes, il faut connoître parfaitement les précautions que demande l'usage de tous les remedes, & faire une juste application de cette connoissance.

Voilà les fondemens solides, & iné-

branlables, sur lesquels doit porter tout jugement en matiere de Therapeutique. Il est tems de traiter en particulier de tous ces points, & de le faire avec plus d'étendue.

CHAPITRE II.

De la maniere de bien écrire l'histoire des maladies, premier fondement d'une Therapeutique Medicinale.

LES histoires des maladies sont donc le premier principe d'un jugement Therapeutique. Mais pour en tirer tout le fruit qu'on a droit d'en espe-rer, tant pour la cure, que pour le prognostic, il les faut composer, de maniere qu'elles ne soient point estropiées, mutilées, ou dénuées d'une partie des circonstances nécessaires; en un mot, il les faut, autant qu'il est possible, complettes, entieres, & parfaites de tous points. Car il en est de la Medecine, comme du Droit. On ne peut donner un jugement équitable, & décider une question, sui-

vant les regles de la justice, sans connoître l'espece, & toutes les circonstances. Comment en effet un Medecin pourroit-il dire quelque chose de solide sur le caractere d'une maladie, & donner un conseil salutaire, lorsqu'il ne connoît pas parfaitement tous les accidens qui meritent son attention? Cette attention à tout observer est d'autant plus nécessaire, que la même maladie n'a pas toujours les mêmes causes, ni les mêmes symptomes, & que les sujets sont differens, quant à l'âge, au sexe, au temperamment, au genre de vie, aux habitudes, & à beaucoup d'autres choses, qui concourent à produire, & à entretenir les maladies; de maniere qu'il arrive quelquefois que l'une de ces choses dérange la nature certaine, & constante de la maladie, & de ses accidens, & qu'il est très-difficile de percer jusqu'à la verité, si l'on ne fait une attention exacte aux differentes combinaisons de ces circonstances, & si une raison éclairée n'en fait sentir toutes les consequences. Un seul phénomene dans une maladie est, même très-souvent, d'une si grande impor-

tance, qu'il faut la traiter de toute autre maniere qu'on ne l'eût fait, s'il n'eût pas paru. La circonstance qui paroît aux gens peu experimentés meriter le moins d'attention, en merite quelquefois une très-serieuse; aussi ne faut-il rien négliger. C'est ce qu'a très-judicieusement remarqué Baglivi, au 3[e] chap. du 3[e] liv. de sa Prat. Medicin. *La nature*, dit-il, *ne fait rien en vain. Les plus petits commencemens sont souvent ceux des évenemens les plus considerables, & les plus petites choses nous menent à la connoissance des plus grandes.* (1) Il confirme tout de suite cette verité par un exemple, que j'extrais en propres termes de son Ouvrage. *Y a-t'il un mouvement plus vil, & qui paroisse moins digne d'attention, eu égard à la cure, que la sortie des vents par le bas? Cependant j'ai observé plusieurs fois, que lorsque dans la dysenterie il commence à sortir des vents par l'anus, je suppose qu'il n'en étoit pas ainsi dans le tems précedent, le rétablissement approche à grands pas.* (2) Lors donc qu'on entreprend

(1) *Natura nihil frustra molitur, minimaque sunt sapius magnarum rerum initia, & minima quoque ad notitiam grandium nos ducunt.* Baglivi. *Prax. Med. lib.* 3. *c.* 3.

(2) *Flatus pedendo emissi judicantur motus*

de traiter les maladies, on doit donner tous ses soins pour composer, & amasser de toutes parts des observations complettes, entieres, & dégagées de toutes circonstances imaginaires. Et comme elles sont en très-petit nombre dans les écrits des Anciens, & des Modernes, il seroit très-fort à souhaiter, que chaque Medecin, jaloux de la perfection de son Art, & de contribuer au bien du genre humain, voulût mettre par écrit avec exactitude les cas qui se presentent dans sa pratique, & surtout les plus remarquables, & s'appliquât à ce travail, sans se rebuter de ce surcroît d'occupation.

Il ne suffit pas, pour composer une histoire exacte des maladies, de rassembler toutes les circonstances qui peuvent faire connoître à fond la nature, & la constitution du corps du malade, & le génie, & le caractere, de la maladie; elle doit aussi conte-

viles, & nullius ad curationem momenti, & tamen si in dysenteria flatus, qui prius non aderant, per inferiora exire excipiunt, brevi sanitatem promittunt, ut nos aliquoties observavimus. Ibid.

nir les phenomenes qui mettent au jour les proprietés, & les effets des remedes.

Je ne m'arrêterai point à prouver qu'une exacte connoiſſance du ſujet affecté eſt d'une extrême importance pour découvrir la nature des ſymptomes, qui different très-ſouvent d'une maniere étonnante dans la même maladie, & pour trouver la méthode qu'on doit ſuivre en la traitant. C'eſt une verité qui frappe par ſon évidence. Car il eſt certain que, ſuivant les differentes diſpoſitions des corps, la même maladie, produite par la même cauſe, s'accompagne de ſymptomes entierement differens. En effet, pourquoi la differente conſtitution des ſujets ne détermineroit-elle point de differentes manieres l'action des cauſes morbifiques de même nature, & ne leur feroit-elle point produire des maladies d'une eſpece differente, tant à raiſon des accidens, que du danger, pendant que cette même conſtitution fait produire des effets ſi differens au même aliment, au même purgatif, au même émetique, au même remede énergique, & enfin au même poiſon?

Il eſt donc néceſſaire pour faire une hiſtoire exacte de quelque maladie, d'y parler de l'âge, du ſexe, de la ſtructure des parties ſolides, ou de l'habitude du corps, des forces, de la diſpoſition hereditaire, à telle, ou telle maladie. C'eſt ce que nous allons prouver en détail.

La preuve que l'âge merite une attention particuliere, & contribue beaucoup à faire connoître le caractere d'une maladie, & à en diriger la cure, c'eſt qu'à meſure qu'on avance en âge, il arrive des changemens conſiderables dans la ſtructure des ſolides, & dans le mêlange, & la temperature des fluides, & du ſang, & par conſequent dans le mouvement des liqueurs. Dans l'enfance, par exemple, les fibres ſont très-molles, & très flexiles; l'habitude du corps eſt lâche, & rare; il y a abondance de ſeroſités.

Dans la jeuneſſe, les fibres ſont tendues, & ſerrées; le ſang a plus de chaleur, & de diſpoſition au mouvement.

Et dans la vieilleſſe les fibres ſont fort roides; les canaux, & les vaiſſeaux étroits; les liqueurs ont une diſ-

position salée sulpuhreuse. Or cette differente disposition des parties, ne peut manquer de produire un méchanisme d'un caractere très-different dans toutes les parties solides, & fluides, & par une suite nécessaire de la disposition à certaines maladies, des mœurs, & des inclinations differentes; ce qui demande, sans contredit, differentes méthodes de traiter; comme l'experience le prouve clairement, & comme les Medecins éclairés le sçavent parfaitement.

Il faut aussi faire une exacte attention au sexe, parce que les femmes, lorsqu'elles commencent à souffrir l'évacuation menstruelle, ou qu'elle se dérange, ou enfin qu'elle s'arrête, & en outre à raison des fatigues de la grossesse, & de l'accouchement, non-seulement sont exposées à beaucoup plus de maladies que les hommes, & maladies qui leur sont particulieres, mais aussi parce qu'elles ont le genre nerveux beaucoup plus foible, & par consequent plus violemment affecté de mouvemens désordonnés, de contractions, & d'extensions spasmodiques, & convulsives, & qu'elles ont plus

plus de peine à s'en guérir que les hommes.

Il est aussi fort important d'observer l'habitude du corps du malade, si elle est lâche, molle, ou serrée; s'il a les vaisseaux étroits en grand nombre, ou s'ils sont larges, & en petit nombre. Car les mouvemens progressif, secretoire, & excretoire des fluides, ont plus de peine à se faire dans des vaisseaux petits, & étroits, & dans l'état de relâchement, au lieu qu'ils se font beaucoup plus librement, & plus promptement, lorsque les fibres sont serrées, & tenduës, & que les vaisseaux ont de la capacité. Aussi remarque-t'on que ceux qui sont dans le premier cas sont beaucoup plus en butte aux maladies, & aux affections maladives, & guérissent plus difficilement, que ceux qui sont dans le second; difference, dont on ne peut trouver de raison, que dans la liberté qu'a le sang de circuler dans le corps de ceux dont les fibres motrices sont plus élastiques. Il faut appliquer cette observation à l'état de maigreur, & d'embonpoint.

Il faut encore faire attention à la

couleur du visage, & de la peau. Car le coloris, la beauté, & la netteté, de la peau, attestent la pureté, & la transparence des liqueurs lymphatiques; au lieu que sa lividité, sa pâleur, ou sa jauneur, est une marque évidente d'une impureté saline sulphureuse de la lymphe, & de la foiblesse des vaisseaux secretoires, & surtout du foie.

Et comme l'experience atteste journellement que la foiblesse, les vices, la corruption des visceres, & des fibres, & les maladies qui en sont les suites, passent ordinairement des peres aux enfans, il faut que le Medecin soit fort exact à s'informer de toutes ces choses, attendu qu'elles contribuent beaucoup à tirer des prognostics certains. Car la foiblesse, & les maladies originelles, se guérissent toujours avec plus de peine, reviennent aisément, & donnent beaucoup d'embarras aux Medecins.

Il faut faire une attention continuelle aux forces du malade; examiner s'il est naturellement foible, ou si l'affoiblissement, & l'abbattement sont venus dans le commencement de la maladie;

ce qui eſt d'un très-mauvais augure, ſurtout dans les maladies aiguës. Car il eſt indubitable que la force, & la vigueur du corps, qu'on ne peut connoître qu'au mouvement, & à l'impulſion des fluides, eſt d'une grande reſſource pour opérer le rétabliſſement de la ſanté, & conſerver la vie.

Après avoir examiné la nature, & l'état du corps, il faut pouſſer ſes recherches juſqu'à l'ame, & voir quelles ſont ſes maladies. Car il y a une liaiſon, & une communication ſi intime entre les mouvemens de l'ame, & du corps, qu'un Medecin prudent, & attentif, peut à merveille tirer des conſequences de la diſpoſition, & du penchant de l'ame, à telles, ou telles émotions impétueuſes, qui lui feront connoître avec certitude la diſpoſition du méchaniſme des ſolides, & des fluides. Car une plus grande tenſion, une plus grande vivacité dans le mouvement des fibres, & des parties ſolides, eſt une diſpoſition à la colere; comme au contraire le relâchement, & la langueur de leur mouvement, rétrecit les facultés de l'ame, la rend foible, timide, & craintive. La colere

à son tour, augmentant la tension, & la contraction des solides, rend plus impétueux le mouvement des fluides; la timidité au contraire, abbattant les forces, & énervant les fibres, est cause que la circulation se fait, & plus lentement, & plus mollement. La terreur resserre la surface, & les extrèmités du corps, &, causant un reflux impétueux du sang vers les parties internes, & nobles, surtout vers la tête, & celles qui sont dans le voisinage du cœur, produit de graves affections, surtout du genre nerveux, qu'il affoblit peu à peu, & fait tomber dans la langueur. Une longue tristesse, dont la cause est le plus souvent le vice des visceres, & l'embarras de la circulation, ce qui est constant de celle des hypochondriaques, produit aussi le même effet, & pendant que par sa qualité elle attaque principalement les parties solides, elle mine merveilleusement les forces de tout le corps, & détruit ses fonctions, en causant la langueur, & le relâchement des fibres. Il y a plus: pour peu qu'on fasse d'attention à ce qui se passe dans la cure des maladies, on a l'experience, que rien n'est plus difficile que

de les surmonter, lorsque l'esprit n'est point tranquille, & qu'il est agité par quelque passion violente. Il faut encore, en examinant la situation de l'ame, s'informer si trop peu de modération dans les études, indiscretion qui n'est que trop commune aux gens de Lettres, des méditations profondes, & qui fatiguent l'esprit, comme l'application aux sciences abstraites, telles que les Mathématiques, & la Métaphysique, où les veilles immoderées, n'ont point épuisé les esprits animaux, pour parler le langage vulgaire, & affoibli considerablement le cerveau, & les parties nerveuses. Car ces fautes de régime conduisent par un chemin très-abregé aux maladies de la tête les plus graves, comme l'apoplexie, la mélancholie, la manie, la perte de la mémoire, & causent au cerveau un dommage très-difficile à réparer. Ce n'est point même à la tête seule que se bornent les mauvais effets des études immoderées. Il y a une relation si étroite entre le cerveau & ses membranes, & le ventricule, & les intestins qui y sont attachés, & même avec les autres par-

ties qui reçoivent beaucoup de nerfs, & qui ſont douées d'un ſentiment exquis, qu'il arrive que ceux qui s'appliquent à l'étude avec trop d'aſſiduité, ont ordinairement l'eſtomach mal diſpoſé, font de mauvaiſes digeſtions, ont le ventre pareſſeux, ou même conſtipé, & tombent ſurtout dans la maladie hypochondriaque, qui eſt très-ordinaire aux gens de Cabinet.

L'integrité d'une hiſtoire de maladie demande encore que le Medecin y remarque la ſituation des lieux où ſe trouve le malade, la diſpoſition de l'air qui l'environne, & le régime de vie qu'il ſuit; parce que dans les païs hauts, & élevés, l'air eſt plus aiſément renouvellé, & purifié, par les vents qui y pénetrent avec plus de liberté, & par conſequent, qu'ils ſont plus ſains; au lieu que les lieux bas, & enfoncés, renferment un air plus épais, plus condenſé, & chargé de beaucoup de vapeurs impures. Et certainement rien ne contribuë avec plus d'efficacité à la géneration des maladies graves, & chroniques, & à détruire la force, & la vigueur, des parties ſolides, & motrices, que l'uſage du

ſommeil, & des alimens, dans un air peſant, impur, & corrompu ; parce que dans ces circonſtances, pénetrant dans l'interieur du corps avec les alimens liquides, & ſolides, & même dans l'inſpiration, il ſe mêle plus intimement aux liqueurs, & corrompt le fluide aërien, & étheré, qui préſide aux mouvemens des parties organiques, de maniere qu'ils ne peuvent s'executer avec la vigueur convenable, & que les fonctions des parties en ſouffrent notablement.

Quand je dis qu'il faut faire attention au régime, j'entens auſſi qu'on n'omettra l'examen d'aucune des circonſtances ſuivantes ; ſi le malade fait un uſage ordinaire d'alimens durs, & épais, tels que ſont ceux qui ſe tirent de la Mer, des chairs boucanées, ſalées, fumées, du pain trop bis, comme on a coutume de le faire dans les lieux maritimes, & ce qui contribuë extrêmement à produire l'impureté ſcorbutique, qui eſt endemique dans ces endroits. Il faut auſſi s'informer ſi le malade n'a pas trop de goût pour les fruits, les herbes confites au vinaigre, & pour la patiſſerie faite avec le

beurre, les œufs, & le sucre, comme il arrive communément aux femmes. D'autres aiment passionnément le fromage, & en font un usage immoderé; cependant c'est une nourriture mal saine, propre à former des obstructions, & à engendrer des pierres.

Ce qui merite surtout une attention particuliere, c'est la boisson habituelle; parce que rien ne contribuë plus à la temperature du sang, & des liqueurs. Or plus elle est temperée, aqueuse, & legere, plus elle est saine; parce que, pour entretenir le mouvement vital des liqueurs, il faut dans l'institution de la nature trois parties de liquide contre une de solide. D'où il faut conclure que les bierres trop épaisses, & trop nourrissantes, & beaucoup plus encore celles qui s'aigrissent, les esprits ardens de vin, & de bled, pris en quantité, surtout à jeun, & le matin, sont extrêmement nuisibles à la santé, la détruisent peu à peu, & enfin la dérangent totalement. Car ces boissons durcissent les viscères, ou produisent çà & là dans les cavités des concrétions polypeuses, & détruisent tellement le mêlange naturel des liqueurs,

queurs, qu'elles fraïent promptement le chemin à la fievre hectique, la cachexie, l'apoplexie, & même la mort subite.

Il faut aussi faire attention à la quantité de liqueurs dont use ordinairement le malade. Car dès qu'il est sûr que l'on ne peut être en santé si le sang n'a beaucoup de parties liquides, il l'est qu'il n'y a rien de plus nuisible que de prendre peu de boisson; deffaut cependant très-ordinaire aux femmes, & à ceux qui menent une vie trop sédentaire. En effet, le deffaut de liquide, en épaississant les liqueurs, produit des engorgemens d'humeurs épaisses, & visqueuses, dans les petits canaux, qui forment tout le tissu des vaisseaux excretoires du corps, engorgemens qui par la suite dégenerent en obstructions, qui sont des meres fécondes d'un grand nombre de maladies.

Il faut encore avoir soin de s'informer si la cause de la maladie n'est pas une trop grande quantité de boisson trop froide, prise dans le tems que le corps est fort échauffé, ou en sueur. Car si l'on recherche exactement la premiere cause des maladies, on trou-

vera très-communément qu'une boisson trop froide, prise à grands coups, & souvent répetés, après un exercice violent, ou quelque passion violente de l'ame, ou dans le tems de quelque évacuation de sang critique & salutaire, en a jetté les fondemens. Et en effet, rien ne trouble, & ne renverse, plus promptement toute l'économie des mouvemens vitaux; de sorte que le poison n'est pas plus actif, & plus énergique, pour en causer la destruction, & donner la mort.

Le genre de vie, auquel le malade est accoutumé depuis long-tems, demande aussi son examen particulier, & voici à quoi se réduisent les circonstances qui meritent l'attention du Medecin; si c'est une vie laborieuse, tranquille, ou sédentaire; si c'est une vie bourgeoise, ou militaire; si elle est agitée de soucis, ou assujettie aux travaux d'esprit. Si le malade est un artisan, il faut examiner quelle est la nature de son travail; si c'est sur les métaux, ou les mineraux, soit en les purifiant, les faisant cuire, ou les employant aux usages ordinaires. Car il est certain, & indubitable, que cha-

que façon de vivre eſt propre à la géneration de maladies particulieres, comme des experiences réïterées le font connoître, & comme l'établit au long, & par des preuves invincibles, l'excellent Traité de Ramazzini, *ſur les maladies des Artiſans.* (1.)

Enfin l'un des meilleurs moïens de diſtinguer intimement une diſpoſition contre nature, c'eſt de faire attention aux habitudes des malades. En effet, il n'y a preſque point d'homme qui n'en contracte de l'uſage de quelque choſe qui n'eſt point abſolument ſalutaire, ſoit quant aux alimens ſolides, ou liquides, ſoit quant au ſommeil, au mouvement, aux plaiſirs de l'amour, au tabac pris par le nez, ou en fumée, au caffé, dont l'uſage eſt ſi fréquent de nos jours, & même à la trop grande quantité de remedes; ce qui eſt ſurtout ordinaire aux hypochondriaques; & à une infinité d'autres choſes. Il eſt donc néceſſaire d'examiner ſoigneuſement quelles ſont à cet égard les fautes de regime, & de peſer le dommage qu'elles ont pû cauſer.

(1.) Ramazzin. *de morbis Artificum.*

Mais rien, à notre avis, ne dévoile plus parfaitement la constitution interieure du malade, & la cause de la maladie, qu'un examen exact de la proportion des excretions, de leur nature, & de la maniere dont elles se font. Car tel est leur caractere, ou, pour mieux dire, telle est leur nécessité, que la santé ne peut se soutenir sans elles ; parce qu'elles doivent faire sortir du corps d'un homme qui n'augmente plus, quant à la masse, une quantité égale à celle des alimens qu'il a pris ; de sorte qu'elles ne peuvent diminuer, ou se supprimer totalement, qu'il ne reste dans le corps beaucoup de parties superflues, inutiles, & contraires à la temperature des liqueurs, qui donnent sur le champ naissance à beaucoup de causes de maladies, & que le dérangement des excretions devient un presage certain de leur naissance. Et comme il faut faire d'autant plus d'attention aux excretions, qu'elles sont d'une plus grande importance pour la santé, il faut surtout prendre garde à celle qui se fait par le canal intestinal. Car si les matieres qui doivent en sortir y séjour-

nent trop long-tems, non seulement il se forme un foier, & une miniere de maladies très-dangereuses, mais elles y fixent, & y établissent, leur siege, & leur domicile. Ainsi lorsque le ventre commence à s'écarter de son devoir, & devient plus resserré que de coutume, on est autorisé à juger, & juger avec certitude, qu'il y a une maladie présente, ou imminente.

Cette excretion n'est pas, comme je l'ai déja dit, la seule qui mérite l'attention du Medecin.

Il faut encore examiner avec soin l'état de la transpiration insensible, qui se fait, ainsi qu'on l'a vû dans le premier volume, par le couloir universel de la surface de la peau, & qui, suivant le calcul de Sanctorius, est plus abondante que toutes les autres excretions rassemblées. On connoit que cette excretion succede à souhaits, quand le corps est couvert d'habits suffisans pour le garantir du froid, & l'entretenir dans une chaleur égale, & à une chaleur, & une moiteur moderée des pieds.

La secheresse, & la froideur de ces parties, est à son tour une indication

que l'écorce vaſculeuſe de la peau eſt trop reſſerrée, & empéche l'exhalaiſon des impuretés qu'elle doit laiſſer échapper. Auſſi lorſque la froideur, l'humidité, l'inconſtance, & les irrégularités de l'äir, & ſes variations fréquentes, ſurtout pendant le Printems, & l'Automne, diminuent l'évaporation des impuretés qui doivent ſortir par la peau, les corps deviennent languiſſans, & les maladies populaires très-communes.

Il eſt rare que les hommes ne prennent que la juſte quantité d'alimens dont ils ont beſoin; auſſi font-ils plus de ſang, & de ſéroſités, que la nature de leur corps n'en peut porter, & tourner à ſon profit; & comme les excretions ordinaires ſont ſouvent inſuffiſantes pour faire ſortir les humeurs ſuperflues, il arrive de tems en tems, & quelquefois dans des tems reglés, comme chaque mois, où chaque année, au grand avantage du ſujet, des retours de mouvemens excretoires qui font ſortir du corps le ſang pur qui ſe trouve en trop grande abondance. C'eſt ce qui arrive aux femmes par les vaiſſeaux de l'uterus,

aux hommes par les hemorrhoïdaux, dans l'enfance, & la jeuneſſe, par ceux des narines.

D'autres mouvemens periodiques excretoires font ſortir les ſeroſités impures par des ſueurs abondantes, des ſelles copieuſes, un écoulement de pituite par les narines dans l'enchifrenement, & quelquefois par une abondante expulſion d'une ſeroſité viſqueuſe, & gluante, accompagnée d'une toux violente; d'où il ſuit que la diminution, ou la ſuppreſſion totale, de ces évacuations reglées, & ſalutaires, donne naiſſance à des maladies très-fâcheuſes. Il eſt ſurtout pernicieux, & mortel, d'arrêter trop promptement, & tout d'un coup, pour ainſi dire, ces ſortes d'excretions critiques, notamment quand le ſang eſt leur matiere.

C'eſt cependant l'effet le plus ordinaire des paſſions violentes de l'ame, & principalement de la terreur, qui reſſerre l'extrémité des petits vaiſſeaux, ou leurs orifices; & c'eſt auſſi l'effet d'un air trop froid, ou de quelque froideur à laquelle on s'expoſe inconſiderément, à ſon grand préjudice.

Car de là viennent des ſtagnations mortelles des liqueurs, & des dérangemens ſubits, & capitaux, de l'ordre des mouvemens vitaux.

Il faut appliquer notre remarque aux excretions qui emportent la plus grande partie des maladies, & qu'on appelle, par cette raiſon, excretions critiques, lorſque le Medecin, ou le malade, a l'imprudence de les arrêter; car cette mauvaiſe manœuvre, non ſeulement fait recommencer la maladie, mais la rend de plus mauvais caractere, & beaucoup plus dangereuſe.

Il eſt encore extrémement intereſſant, quand on veut parvenir à la connoiſſance du vrai caractere d'une maladie, de s'informer exactement de quelles maladies le ſujet a été attaqué pendant ſa vie; s'il l'a été depuis peu; & par quel remede, ou par quelle méthode il en a été défait. Car rien n'eſt plus vrai, bien que ce ſoit à la honte de ceux qui entreprennent de traiter les malades; l'imprudence, & la témerité avec leſquelles on traite les maladies, & ſurtout les fievres, eſt ſouvent la cauſe d'accidens très-fâcheux, & très-dangereux, de ſorte

qu'à la premiere maladie équivoquement guérie en ſuccede une autre beaucoup plus dangereuſe, & plus longue. Il arrive auſſi très-ſouvent dans la convaleſcence, qu'on s'écarte des regles ſalutaires du regime que le Medecin a preſcrit, & que, ſuivant le déreglement d'un caprice aveugle, un convaleſcent commet des fautes graves, & nuiſibles dans l'uſage des choſes non naturelles, & par cette conduite amaſſe des levains de maladies qui ne tardent point à ſe développer. Je pourrois citer beaucoup de perſonnes, qui, après avoir été radicalement guéries, pour avoir trop mangé, ou n'avoir point eu ſoin d'entretenir la tranſpiration, ou enfin pour avoir négligé de ſe tenir le ventre libre, ſont retombées, & dans des maladies de très-mauvais caractere, & qui les ont long-tems fatiguées.

Il arrive auſſi quelquefois de fâcheuſes complications de maladies, de ſorte qu'un mélancholique hypochondriaque, un cachectique, un ſcorbutique, une perſonne travaillée de foibleſſe de tête, fatiguée d'un crachement de ſang, minée par la phthiſie, qui

ſouffre d'une ſuppreſſion, ou diminution, du flux hemorrhoïdal, tourmentée par le calcul, ou par les douleurs de la goute, ſoit attaquée de quelque autre maladie cruelle, aigue, ou chronique. C'eſt alors que le traitement demande un redoublement de prudence, & qu'il faut prendre un chemin tout différent de celui qu'on devroit ſuivre, ſi l'on avoit à traiter un malade dont les viſceres fuſſent ſains, & entiers, les forces en état, & non épuiſées par une maladie précédente.

Ce qui contribue encore beaucoup à faire porter un jugement certain ſur une maladie, & ſur la maniere dont il faut la traiter, c'eſt une connoiſſance exacte de l'état des viſceres, & des parties nerveuſes; ce que je réduis principalement à examiner ſi le corps eſt trop rempli de ſucs, & de ſang; ou s'il eſt plein d'impuretés excrémenteuſes, & ſereuſes, ou s'il eſt cacochyme; quelle eſt la diſpoſition de l'eſtomac, & des inteſtins; ſi le Malade eſt fatigué de rots, de vents, & de ſpaſmes, accompagnés de conſtipation, ou, pour parler autrement, s'il eſt hypochon-

driaque ; quel est l'état du foie ; si le sang y circule librement ; si la secretion de la bile se fait bien ; ce qui se connoît à la couleur du visage, & au bon état de la nutrition. Il faut aussi examiner si la substance tendre, vesiculaire, & vasculeuse, du poumon est encore saine, & entiere ; ce qu'on connoît évidemment à la liberté plus, ou moins grande de la respiration, & à la qualité des crachats. Enfin il faut se mettre au fait de la situation du cerveau, & du systême des nerfs, qui font connoître la nature du sommeil, les passions de l'ame, & les affections de l'imagination.

Lorsqu'on est bien au fait de l'état du corps du Malade, il faut passer à l'examen exact de la maladie, & rechercher soigneusement son caractere, & son génie particulier ; & surtout il faut examiner si la maladie est populaire, ou épidémique ; si des efflorescences attestent sa malignité ; auquel cas il est aisé de reconnoître pour matiere de la maladie des corpuscules déliés, & veneneux, qui, venant à attaquer le genre nerveux, causent très-promptement l'inquiétude des parties

voiſines du cœur, des agitations du corps, le froid des extrêmités, des efforts pour vomir, des douleurs de tête, & du dos vers la premiere vertebre des lombes, la vîteſſe, & la dureté du poul, un trouble dans les fonctions de l'ame, & une difficulté de reſpirer. Ces ſymptômes ſont effraians; mais lorſque l'humeur nuiſible eſt repouſſée vers l'extrémité du corps, ils perdent beaucoup de leur violence, & ſe calment un peu. Il faut auſſi s'informer ſi dans l'aſſaut de la maladie le Malade n'a pas eu un grand abbattement des forces, & une langueur conſidérable dans toutes les parties, des inquiétudes, & des agitations involontaires. Car ces accidens ſont des caracteres certains d'une corruption occulte des humeurs, ou de malignité, pour parler comme on fait communément.

Comme il n'y a preſque point de fievre, ou d'autre maladie, où il n'y ait, ou des intermiſſions, ou des rémiſſions ſenſibles dans les ſymptômes, il faut que le Medecin faſſe une attention exacte à l'état des fonctions naturelles, vitales, & animales,

tant pendant la durée de l'accès, qu'après qu'il est fini. Car il faut s'abstenir exactement pendant les accès, la force, & la vigueur de la maladie, tems où l'on trouve une augmentation, & une accéleration de tous les mouvemens des solides, & des fluides, il faut, dis-je, s'abstenir de tout ce qui peut augmenter ces mouvemens, & les exciter, aussi-bien que les excretions qui en sont les suites : mais dans les jours de rémission, ou d'intermission totale, ou l'atonie, & la foiblesse de tous les mouvemens des parties solides, & surtout du pouls, foiblesse qui s'ensuit nécessairement de toute augmentation considérable des mouvemens, on peut faire avec prudence usage des remedes propres à mettre en mouvement, & à faire sortir la matiere peccante. Il faut surtout examiner attentivement dans l'augmentation l'état de la maladie, quelle espece de fonctions animales, vitales, ou naturelles, elle dérange, ou interrompt, parce que le degré de ce dérangement fait connoître le degré de force de la maladie, & de la cause morbifique. Dans les mala-

dies aigues la nature, & l'état du ſommeil, de la reſpiration, & du pouls, fait connoître au Medecin habile, attentif, & éclairé, le caractere, & la force de la maladie. Mais par un malheur qu'on ne ſauroit trop déplorer, il y en a bien peu qui ſachent connoître au pouls l'état de la circulation du ſang dans tous le corps, & ſurtout dans les poumons, & qui connoiſſent par celui du pouls la nature, & la diſpoſition, du ſyſtême des nerfs, & du fluide nerveux, ou des eſprits animaux, pour parler comme les Anciens. Cependant il y a un rapport merveilleux entre le cerveau & le cœur, de ſorte que le pouls change dans le moment de l'attaque de quelque maladie du cerveau, & des nerfs, ou de l'accès de quelque paſſion de l'ame. Or comme perſonne ne meurt de maladie que par une inflammation, ou un ſphacele interne; qu'il arrive très-aiſément dans les maladies aigues des inflammations dans les membranes du cerveau, & du ventricule, inflammations qui cauſent la mort, & que le ſphacele des viſceres cauſe la mort dans les maladies aigues,

le Medecin ne peut faire trop d'attention à ces accidens funestes, pour en tirer des conséquences utiles dans le traitement de la maladie. Il faut aussi examiner scrupuleusement l'état des premieres voies pendant tout le cours de la maladie, & voir si elles sont remplies d'impuretés, ou si elles commencent à s'en remplir; si c'est dans le commencement, ou dans le progrès de la maladie qu'elles en sont pleines; quelle est la situation de l'excrétion intestinale; quelle est la quantité, la couleur, & la qualité, des déjections; car toutes ces remarques tendent à faire connoître certainement le bon, ou le mauvais état des fonctions naturelles. Il faut encore examiner les urines, c'est-à-dire, leur couleur, leur consistence, leur caractere, leur quantité; parce qu'en rapprochant les indications qu'on en peut tirer, de celles que fournissent les autres phénomenes, on est en état de connoître l'augmentation, ou la diminution des contractions spasmodiques, ou de la chaleur contre nature des parties internes.

L'intégrité d'une histoire des maladies demande encore, & rien n'est

plus utile, une obſervation exacte, de l'opération des remedes qui ont été ordonnés, & de tous les changemens qui ſe ſont enſuivis de leur uſage, ſurtout ſi la violence des ſymptômes en a été augmentée, ou un peu diminuée, ou s'il n'eſt rien arrivé de pareil. Car le point eſſentiel de la Médecine Therapeutique étant de donner des remedes propres, & convenables, pour opérer la guériſon; & rien ne feſant mieux connoître la capacité du Médecin que ſon habileté à les preſcrire; il ſeroit difficile qu'il put eſpérer de le faire, s'il n'en a une connoiſſance exacte, & parfaite. Or je ne vois pas de chemin plus certain, plus ſimple, & plus abrégé, d'acquérir une connoiſſance entiere des propriétés des remedes, que par les obſervations, & les hiſtoires des maladies, qui renferment l'uſage des médicamens qui ont été emploiés, la vraie maniere de les mettre en œuvre, & les effets qu'ils produiſent conſtamment; & c'eſt le ſeul moien de conſtater les vraies propriétés, & l'efficacité des remedes; avantages qu'on ſouhaite depuis ſi long-tems avec tant de ſujet.

ſujet. Car il y a long-tems que Celſe a dit, & l'expérience le prouve tous les jours, que les mêmes remedes qui ont fait beaucoup de bien à un Malade dans une certaine maladie, ont été très-nuiſibles à un autre dans la même maladie. C'eſt ce qui fait que des Médecins élevent juſqu'au ciel l'uſage de certains remedes, que d'autres mépriſent, ou même rejettent entierement, chacun appellant l'expérience à l'appui de ſon ſentiment. Mais l'expérience eſt de nature à ne jamais tromper, pourvû qu'on ait ſoin de raſſembler dans une hiſtoire de maladies toutes les circonſtances, & tous les phénomenes néceſſaires pour la rendre complette ; mais vient-on à les omettre, comme c'eſt la malheureuſe coutume de beaucoup de Médecins, l'expérience devient douteuſe, & parfaitement incertaine. Car, je ne me laſſe pas de le répéter, les vertus des remedes, & leurs opérations, ne ſont point du tout abſolues, mais purement conditionelles, c'eſt-à-dire, qu'elles ont un rapport néceſſaire aux différentes ſituations, & circonſtances, non-ſeulement de la

maladie, mais du Malade, aux causes, aux tems, & à beaucoup d'autres choses. Il est donc nécessaire d'écrire d'exactes observations, & des histoires de maladies bien complettes, où l'on trouve les vraies propriétés des médicamens dans tant de tempéramens, de lieux, & de circonstances. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate avec sa justesse ordinaire, *Ayés dans la mémoire les cures des maladies, & la maniere dont elles ont été opérées dans les différens sujets, & combien de fois, & comment on les a traitées dans chaque individu; car c'est-là le commencement, le milieu, & la fin, de la Médecine.* (a)

Comme les maladies, surtout les aigues, guérissent souvent sans aucun secours Médicinal, Pharmaceutique, ou autres que l'art peut suggerer, & avec l'aide seul du tems, ou au plus de quelques remedes domestiques, & même que souvent elles se gué-

(a) *Sint in memoria tibi morborum curationes, & harum modi, quotupliciter, & quomodo in singulis subjectis se habeant; hoc enim principium in Medicina est, medium, & finis.* Hipp. *Lib. de Decent. ornat.*

riſſent ainſi avec plus de ſuccès, que ſi l'on emploioit une quantité des remedes les plus précieux, un des meilleurs moiens de perfectionner la Thérapeutique, & de diriger la cure des maladies, eſt de remarquer exactement toutes leurs circonſtances, le tems, l'ordre, les excrétions, la ſuite des ſymptomes qui ont paru dans le cours de la maladie, & qui l'ont terminée. Il ſeroit donc très-fort à ſouhaiter que d'exactes obſervations fiſſent connoître le progrès naturel, & le cours de la maladie abandonnée à elle-même dans différens ſujets, c'eſt-à-dire, lorſqu'on n'a emploié aucun médicament; & qu'on y trouvât une énumération ſimple, & naturelle, de toutes les circonſtances rapportées dans l'ordre où elles ſe ſont préſentées. Ce ſeroit un moien ſûr de porter un jugement plus certain ſur l'effet des remedes; & non ſeulement de faire connoître ſi l'augmentation de force qui ſurvient à quelque maladie après l'uſage d'un remede, eſt abſolument, & ſtrictement, l'effet de ce remede, ou la ſuite d'une loi immuable de la nature, & de l'en-

chaînement des causes naturelles ; mais encore si le soulagement qui suit l'usage d'un remede, est produit par lui, ou par un effort de la nature, ou s'il reconnoît pour cause le concours de ces deux principes. Car il est assez ordinaire aux Médecins d'attribuer à leurs remedes, ou à leurs secrets, le soulagement des Malades, ou leur parfaite guérison ; & c'est delà que viennent les éloges fastueux des médicamens tant simples que composés, dont tous les traités de Pratique, & de Botanique, sont pleins, médicamens cependant qui la plûpart du tems trompent les espérances des Médecins, & des Malades.

Enfin il est très-intéressant, si l'on veut donner l'histoire complette des maladies, d'y trouver la relation de l'ouverture du corps de ceux qui en sont morts ; parce qu'il est difficile de trouver un moien plus propre, & plus certain, pour connoître la nature de la cause morbifique, & le siege où elle s'étoit fixée, & même pour découvrir les causes de la mort. Car bien qu'il ne faille pas toujours

regarder ce qu'on trouve dans les ouvertures des cadavres, comme les causes premieres, & prochaines, des maladies, & que ce soit souvent l'effet de ces causes mêmes, & de la mort, il n'est cependant point rare qu'on découvre par ce moien les causes des maladies, & des symptômes insolites. Il s'est présenté beaucoup de cas où des Médecins du premier ordre se sont trompés, non seulement sur la nature de la maladie, mais sur ses causes, & l'ouverture des corps morts de cette maladie a mis leur erreur en évidence. Car l'incision a fait connoître que ce n'étoit autre chose que des concrétions polypeuses dans le cœur, ou les grands vaisseaux, des empyemes dans la poitrine, des abscès dans le mesentere, des pierres dans la vesicule du fiel, ou la vessie, la rupture des vaisseaux sanguins, ou lymphatiques, des gonflemens considérables de glandes, des scirrhes, des corruptions de visceres, accompagnées de putrefaction, enfin le déchirement de la matrice, toutes causes qu'on ne soupçonnoit seulement pas. Il faut cependant pren-

dre garde de ne pas confondre la cause de la maladie avec celle de la mort, comme il arrive à beaucoup de Médecins qui n'ont point assez de lumieres pour porter un jugement certain des lésions que l'ouverture met sous les ïeux ; & comme il arrive encore à des Médecins adroits, qui font croire de propos délibéré que la cause de la mort est celle de la maladie, afin de persuader qu'elle étoit incurable de sa nature, & de conserver par cette adresse leur réputation saine, & entiere.

Les fréquentes ouvertures des corps morts de maladies sont donc très-utiles, pourvû qu'elles soient faites de main de Maître ; parce que toute la base de toute la pratique de la Médecine n'est autre que la vraie connoissance des causes de la maladie, & l'application prudente des remedes propres à la guérir. Et quoique la connoissance exacte de la cause morbifique ne suffise pas toujours pour être en état de la surmonter, puisqu'il y a des maladies incurables, il ne faut cependant pas regarder comme une peine perdue celle qu'on

prend à examiner attentivement les corps de ceux qui en sont morts, comme le font certains demi-savans, qui ne puisent point dans les pures sources de la nature les lumieres dont ils se glorifient, mais dans la fange des spéculations d'une imagination déréglée ; n'en résultât-il d'autres avantages que de faire connoître au Médecin qu'une telle maladie est incurable, ou quels remedes seroient propres à la détourner. On peut être sûr qu'une seule observation anatomique sur la cause de quelque maladie est plus utile en pratique, surtout si la même affection se représente accompagnée des même symptômes, que tous les raisonnemens spécieux des Théoriciens, qui n'ont de fondement que des hypotheses imaginaires. Aussi Baglivi a-t'il grande raison de dire, *c'est une erreur que de croire qu'on est en état de guérir heureusement les maladies, parce qu'on s'est chargé la mémoire d'une théorie recherchée ; c'est, dis-je, une erreur, parce que le Médecin doit porter ses vûes beaucoup plus loin, s'il veut vanger l'innocence de sa profession, des calomnies qu'on affecte de répandre*

contre elle, & faire passer les Malades de l'ennui des maladies à la joie de la santé. Le moien d'y réussir est de faire des ouvertures des corps morts de maladie, & de s'ensanglanter les mains, pour découvrir quel étoit le siege de la maladie, quelle a été sa cause, quel a été l'effet des symptômes qui ont précédé, & enfin quel a été l'événement de tous les phenomenes qui se sont succedés pendant le cours de la maladie. (a)

Quoiqu'on puisse juger par ce que nous avons déja dit, des avantages qui peuvent revenir à la Medecine tant pour perfectioner la pratique, que la théorie, d'une collection d'observations exactes, il est à propos de les faire toucher au doigt. Voici donc

(a) *Errant qui putant se morbos feliciter curaturos, qui doctrinam theoretizandi adumussim callent; errant, inquam, quia Medicus ad multo altiora respicere debet, ut innocentem artem a calumniis vindicet, ægrosque a morborum tædio ad salutis tranquillitatem revocet. Cadavera hominum morbis denatorum secanda sunt ei, manusque inquinandæ, ut inveniat quæ morbi sit sedes, quæ causa, qui exitus antecedentium symptomatum, qui demum effectuum omnium in antecedenti morbo observatorum eventus.* Bagliv. *Prax. Med. Lib.* III. *c.* 1. §. 6.

ce

ce que c'eſt, & l'on verra qu'ils ne ſont pas petits. Il n'y a pas d'autre moien, ou d'autre méthode, pour bien diſtinguer les maladies les unes des autres, & connoître leurs cauſes, ſouvent fort différentes, que de raſſembler une quantité d'obſervations exactes. Il n'y a pas de moien plus ſur que celui-là pour former prudemment un prognoſtic, ou pour porter un jugement certain ſur l'événement de la maladie. Les Ouvrages d'Hippocrate, & ceux des Anciens, renferment une quantité de regles, concernant les prognoſtics; mais la plus grande partie en eſt fauſſe, loin qu'on puiſſe les regarder comme des axiomes, ou des aphoriſmes univerſels; & la principale raiſon de leur fauſſeté, eſt que ces regles ſont fondées, non ſur des hiſtoires entieres de maladies, mais ſur de ſimples fragmens; non ſur toutes les circonſtances, mais ſeulement ſur une partie. On doit donc eſpérer qu'on réuſſira à établir des regles beaucoup plus ſures en fait de prognoſtic, quand elles ſeront tirées d'une ſuite d'obſervations, & d'un examen exact de toutes les cir-

conſtances. On auroit auſſi peine à concevoir combien d'utiles corollaires on tirera de ces obſervations dans la pratique, quant à l'application des remedes, & combien ſe perfectionnera la connoiſſance de ceux qui peuvent être avantageux, ou nuiſibles. Le Médecin ne doit donc jamais ceſſer d'obſerver, & d'expérimenter, ni négliger les choſes qui paroiſſent les plus indifférentes. Pour moi j'ai pour principe de réfléchir ſur tous les cas qui ſe préſentent, parce qu'il n'en eſt aucun qui ne puiſſe m'apprendre quelque choſe, ou au moins qui ne ſerve à confirmer ce que je ſais déja.

Un des principaux avantages que puiſſent procurer à la Médecine des obſervations exactes, & cet avantage eſt plus grand qu'on ne peut ſe l'imaginer, c'eſt qu'elles ſappent par les fondemens les différentes hypotheſes, & opinions, & décident les différens qui partagent les praticiens. Car, il faut en convenir, s'il y a ſcience farcie de fictions, & noiée dans les opinions, & les diſputes, c'eſt certainement la Médecine. Or, nous ne connoiſſons rien de mieux

pour nous tirer de ce labyrinthe de ſentimens oppoſés, que de les éprouver à la pierre de touche des obſervations Médicinales, qui renferment l'ordre immuable que ſuit la nature dans la génération de la vie, de la ſanté, & de la maladie. Alors on verra clairement quels ſont les ſentimens qui ont une aſſiete ſolide, & approchent de la vérité, & quels ſont ceux qui s'en éloignent, & ne ſont que les enfans d'une imagination échauffée.

Combien les avis ne ſont-ils pas partagés ſur l'application des remedes énergiques, tels que la ſaignée, les cauteres, les véſicatoires, les purgatifs, les émétiques, les mercuriels, les calmans, le quinquina, les ſels volatils, les martiaux, &c? Les uns ne les blâment-ils pas, pendant que les autres ne peuvent aſſez les louer, & tous ne ſe font-ils pas un point capital de ſoutenir leur ſentiment? Dans ces circonſtances à qui s'en rapporter? Pour ſortir de cet embarras, il ne faut que lire des obſervations écrites avec ſoin, & exactitude, ſur les maladies où ces remedes ont été

avantageux, ou préjudiciables. Alors on verra clairement que c'eſt la différence des circonſtances qui a cauſé dans la même maladie les bons, & les mauvais effets, du même remede, & par conſéquent que s'il s'eſt trouvé nuiſible, ce n'eſt pas qu'il le ſoit en ſoi, mais il l'eſt devenu par la mauvaiſe application qui en a été faite.

Il reviendra encore un avantage conſidérable des hiſtoires exactes, & complettes, des maladies, c'eſt qu'elles développeront leur origine, leur commencement, & leur génération. Car comme il n'arrive rien ſans cauſe dans la maladie, & comme les effets ſont toujours proportionnés à leurs cauſes, les changemens notables, & déreglés, des mouvemens vitaux, & le déſordre, & le trouble des fonctions, qui en eſt la ſuite, dépend auſſi néceſſairement de cauſes efficaces, & ſuffiſantes. Or, il eſt indiſpenſable au Médecin d'en faire une recherche exacte, & attentive. C'eſt pourquoi il ne ſuffit pas de faire attention à l'âge, à l'habitude du corps, au tempérament, à la

disposition aux maladies, il faut que le Médecin examine ce qui peut s'être passé dans l'usage des choses non-naturelles, dont chacun a besoin tous les jours, & dans la maniere de vivre; c'est-à-dire, qu'il faut voir en quoi le Malade a pu pécher, afin que cette discussion fasse connoître quelle est la cause prochaine de la maladie. Car, si l'on fait une recherche exacte de l'origine des maladies, on observera constament que plusieurs des causes que les Médecins appellent éloignées, concourrent à la formation de la cause prochaine, c'est-à-dire, de celle laquelle étant posée, la maladie l'est aussi. Or, il est certain que les causes éloignées, ou antécédentes, résident principalement dans les choses qui sont extérieures à l'homme, & dépendent de la volonté, & de la puissance, de celui qui s'en sert.

Mais plus il est aisé, & ordinaire, de se tromper dans l'usage de ces choses, surtout à ceux qui ignorent parfaitement leurs forces, & combien elles sont propres tant à nuire qu'à faire du bien, ce qui comprend certainement la plus grande partie des

hommes, plus il eſt aiſé de parvenir à la connoiſſance non ſeulement de la diſpoſition qu'elles ont cauſée aux maladies, mais à leur origine. D'où il ſuit que rien n'eſt plus avantageux pour perfectionner la partie la plus noble de la Médecine, je veux dire celle dont l'objet eſt de préſerver les hommes des maladies, qu'une connoiſſance exacte de leur génération, en remontant à leur premiere origine. Car, ſi de fréquentes obſervations nous apprennent quelles cauſes antécédentes, quelles fautes dans le régime, ont été cauſes originaires des maladies dans tel, ou tel ſujet, il deviendra très-aiſé de donner des avis ſalutaires, & d'apprendre aux hommes quelles ſont les choſes nuiſibles à la ſanté, & par conſéquent dont ils doivent s'abſtenir, & ſe garantir, s'ils ne veulent point tomber dans la même maladie. Et plut à Dieu que cette partie de notre art, dont l'objet eſt de détourner les maladies, partie ſans contredit la plus excellente de la Médecine, la plus utile, & qui eſt beaucoup plus dans la dépendance du Médecin que la guériſon des ma-

ladies, fût cultivée de nos jours avec plus de ſoin, plus d'attention, & qu'à cette fin on ramaſſât un grand nombre d'obſervations! Ce ſeroit le moien de prolonger la vie des hommes, & de les délivrer de l'ennui, & du danger, des maladies.

Après avoir parlé aſſez amplement de la maniere dont il faut compoſer les hiſtoires des maladies de chaque individu, & de l'utilité qui en reviendroit, il n'eſt point inutile de dire quelque choſe ſur la maniere d'écrire l'hiſtoire des maladies épidémiques, c'eſt-à-dire, de celles qui font du ravage dans un certain endroit particulier, ou des endémiques, c'eſt-à-dire, de celles qui ſont particulieres, & comme propres, à certains païs.

Il arrive quelquefois que différentes maladies, & ſurtout des fievres de toute eſpece, tant malignes, & dangereuſes, que contagieuſes; continues, qu'intermittentes; exanthematiques, & catarrheuſes, gouteuſes, & rhumatiſantes, quelquefois dans un tems déterminé de l'année, inondent tout un païs, ou toute une Ville, & attaquent à la fois beau-

coup de personnes, souvent accompagnées d'accidens fâcheux, quelquefois d'accidens légers, ou même de particuliers, & demandent de tems en tems des changemens dans la maniere de les traiter. Or, les causes de cette inondation générale, & du caractere particulier de ces maladies, ne peuvent être que celles qui sont communes à beaucoup de personnes, & qui peuvent en attaquer la totalité. Maintenant si nous fesons une analyse exacte de toutes les causes de cette espece, nous verrons évidemment que la mauvaise disposition de l'air, dont tous ceux qui sont dans un même païs sont obligés indistinctement de faire usage, est la principale. Car, on doit se souvenir que nous avons prouvé dans la Physiologie que ce fluide élastique universel aërien, & étheré; non seulement contribue beaucoup à la conservation, & aux changemens, des mouvemens qui entretiennent la vie, mais qu'à mesure qu'il change de disposition, il agit sur la température des fluides, & le tissu des solides; de maniere qu'il peut causer aux uns & aux autres une disposition

différente, & même contre nature. En effet, les changemens de saison sont des preuves parlantes des changemens considérables qui arrivent dans l'air à raison de la seule différence de position du Soleil par rapport à la Terre. Si l'on ajoute à ces causes les inégalités des saisons causées par la différence des vents qui se succedent les uns aux autres, & quelquefois soufflent long-tems du même côté, & qui produisent un tems froid, nébuleux, ou pluvieux, ou trop chaud, ou trop sec, on verra qu'il est impossible que les corps qui y sont continuellement exposés n'en éprouvent pas de notables altérations, tant quant à la disposition de leurs parties, qu'à l'ordre de leurs mouvemens; & que ces altérations seront communes à un nombre de sujets d'autant plus grand, qu'on est moins en état de se garantir des approches de l'air qui nous investit de toutes parts.

Mais pour remonter jusqu'à l'origine des maladies épidémiques, il ne suffit pas de faire attention à la disposition de l'air en général, disposition souvent la même dans plu-

ſieurs païs, & même dans pluſieurs contrées fort étendues. Car, une infinité d'obſervations atteſtent que dans un même païs, & une même diſpoſition de l'air, il n'y a qu'un certain endroit qui ſoit attaqué de telle, ou telle maladie, pendant que les plus proches voiſins en ſont, ou totalement exempts, ou au moins plus doucement attaqués, & en plus petit nombre. Il faut donc avoir encore égard à la diſpoſition de l'air particulier à chaque endroit, dont les différences ne peuvent manquer de varier à l'infini, ſuivant les différentes exhalaiſons dont il ſe charge, & que lui envoient des étangs, des marais, & des minieres ſoûterraines de ſouffre, de vitriol, de ſel, d'alun, ou de bitume; diverſité d'exhalaiſons évidemment démontrée par celle des bierres, qui, quoique compoſées du même grain, des mêmes ingrédiens, faites avec la même méthode, & le même art, j'ajoute, avec la même eau, different cependant notablement de goût, de couleur, & de vertus.

Il n'eſt pas moins utile pour acquérir une connoiſſance exacte, &

particuliere, des causes qui produisent des maladies épidémiques, de connoître la situation des lieux, la nature des eaux, le genre de vie qu'on suit, & qui est passé en habitude dans le païs, afin que la combinaison de ces différentes circonstances fasse connoître en quoi les causes des maladies épidémiques different, quant au caractere, à la matiere, au tissu, à la puissance, & à l'énergie, & comment elles dérangent, & affectent d'une maniere contre nature la structure du corps, & ses mouvemens.

L'utilité de cette recherche est palpable. Quand on connoît ainsi les causes, & les différentes circonstances, on est non seulement en état de prédire les maladies épidémiques dont un païs est menacé, mais même de donner les avis les plus salutaires pour les prévenir, ou les détruire promptement. Et quoiqu'il ne soit rien moins qu'aisé de réussir dans le projet que je propose, je crois qu'il ne faut pas perdre l'espérance du succès, pourvu que plusieurs Médecins habiles, & versés dans la connoissance des choses naturelles, travaillant tous les

jours de concert à faire dans différens endroits des observations exactes des changemens de tems, des variations de l'air, & des vents, des changemens qu'on remarque dans des Thermometres & des Barometres qui s'accordent parfaitement, des différences de sécheresse & d'humidité que fait connoître l'Hygrometre, & qu'ils n'oublient point dans leurs histoires à faire mention de la situation des lieux, de la maniere dont on y vit en général & en particulier, & surtout du régime de ceux qui tombent dans les maladies épidémiques; quels symptômes accompagnent ces maladies, quel est leur événement, quels remedes les soulagent, ou les augmentent. Il est donc fort à desirer que ceux qui s'appliquent à écrire l'histoire des maladies épidémiques, comme c'est depuis quelques années la louable coutume de quelques Médecins, fassent une attention exacte à tous les avis que je viens de leur donner, & y conforment leurs observations. Ils rendront au Public un service qu'on ne peut mettre à un prix assez haut.

CHAPITRE III.

De la nécessité de distinguer exactement les Maladies, & de la maniere d'y réussir.

I. C'Est une vérité avouée de tous les Médecins, ceux du moins qui font leur profession à l'aide du raisonnement, que rien ne contribue davantage à rendre sûre, & heureuse, la guérison des maladies, qui est l'objet que tous les Médecins se proposent, qu'une connoissance exacte des causes, des symptômes, & du caractere particulier de chaque maladie. Les Anciens même alloient beaucoup plus loin; car, ils avançoient comme un aphorisme qu'on les traite toujours bien, quand on les connoît exactement. En effet, cette vérité frappe par son évidence ceux qui sçavent qu'il y a plusieurs maladies qui ont tant de rapport entre elles, & qui se ressemblent si fort par leurs symptômes, que les Médecins les plus expérimentés ont beaucoup de peine à découvrir

leur caractere intérieur, & leur différence spécifique.

II. C'est pourquoi, puisqu'il y a des maladies qui se ressemblent si parfaitement, tant dans la maniere dont elles attaquent, que dans les symptômes qui les accompagnent, qu'on a de la peine à les distinguer au premier coup d'œil, il est très-nécessaire de connoître les marques caractéristiques ausquelles on doit faire attention, pour acquerir par la suite une connoissance précise de la nature de la maladie. En effet, si quelque connoissance acquert de la réputation au Médecin, & le fait, pour ainsi dire, regarder comme un Dieu, c'est celle qui le met en état de porter un jugement certain sur le véritable caractere, & l'événement de la maladie; rien au contraire ne nuit plus à leur réputation que lorsqu'ils se trompent honteusement en ce cas, & que l'événement ne justifie pas les prognostics qu'ils ont faits sur le cours, & sur l'événement de la maladie. Car, quand on annonce ce qui doit arriver le lendemain, le spectateur est bien-tôt en état de s'a-

percevoir si l'on a bien, ou mal, rencontré. En effet, ce n'est pas parce qu'on ne s'est chargé la mémoire que de simples spéculations Médicinales, sorties du sein de l'imagination, plûtôt que de celui de la nature, qu'on est exposé à recevoir des affronts ; parce que la plus grande partie des hommes est parfaitement incapable de porter un jugement solide sur les vérités Médicinales, & de connoître la liaison qui se trouve entre les axiomes spéculatifs, & les pratiques ; mais un Médecin peu expérimenté fait connoître son imprudence, par l'embarras où il se trouve de tirer des indications curatives, & d'appliquer les remedes, lorsqu'il ne connoît pas les vraies causes de la maladie, & qu'il a négligé d'apprendre les caracteres qui la distinguent de celles qui en ont l'apparence. Car, comme le remarque judicieusement le plus éloquent des Médecins, je veux dire Celse, *on commence mal la guérison d'une maladie, quand on se trompe quant à sa cause, & dans ses commencemens.* (a) Hippo-

(a) *Quem morborum origo, & initia, fefellerunt, is minus recte curam suscipit.* Cels.

crate dit au contraire avec autant de raiſon, qu'*un Médecin eſt capable de guérir, quand il l'eſt de connoître la maladie.* (a)

III. Il eſt étonnant, vû l'excellence de cette partie de la Médecine, qu'elle ne ſoit pas cultivée avec plus de ſoin. Les Médecins ne devroient-ils pas le faire par amour propre? Car, à quelle honte ne s'expoſent pas publiquement ceux même qui n'ont pas une médiocre connoiſſance des autres parties de la Médecine, s'ils prennent une groſſeſſe pour une hydropiſie aſcite, ou une hydropiſie aſcite pour une groſſeſſe; une fievre maligne, toujours dangereuſe, pour une fievre catarrheuſe bénigne; une inflammation du ventricule, & des inteſtins, pour une ſimple colique; un aſthme venteux pour un catarrhe ſuffoquant; une ſyncope, pour une appoplexie; la petite vérole, pour une fievre petechiale; le pourpre, pour la petite vérole; une douleur de gravelle, pour une goute ſciati-

(a) *Qui ad cognoſcendum ſufficit Medicus ad ſanandum etiam ſufficit.* Hipp. *Lib. de Art.* §. 20.

que,

que, pour l'effort que le ſang hémorrhoïdal fait pour ſortir, ou pour une colique, & ainſi de bien d'autres maladies? D'ailleurs, n'eſt-il pas évident que ſi le Médecin ſe trompe dans le diagnoſtic, il eſt difficile qu'il faſſe un prognoſtic juſte, ou qu'il traite la maladie d'une maniere convenable? Car, l'hydropiſie, & la cachexie, demandent des remedes différens de ceux de la groſſeſſe; & la fievre maligne en veut d'autres que la catarrheuſe. Tout ce qui peut ſoulager les douleurs de colique, peut être très-nuiſible dans l'inflammation de l'eſtomac; la cure de l'aſthme venteux eſt fort différente de celle du catarrhe ſuffoquant; les moïens dont on ſe ſert avec ſuccès pour rétablir la circulation dans la ſyncope, ſont inſuffiſans dans l'apoplexie; la gravelle veut être traitée tout autrement que la goute ſciatique, les douleurs de colique, & celles qui ſuivent l'amas du ſang hémorrhoïdal. La petite vérole, la fievre petechiale, le pourpre, ſont de nature différente, & demandent au moins en partie une cure propre à chacune de ces mala-

dies. Il eſt donc plus clair que le jour qu'il y a bien de la différence entre un Medecin au fait de ſa profeſſion, attentif à tout ce qui ſe paſſe, & qui a puiſé dans des obſervations exactes la ſcience du diagnoſtic, & ces avortons de la famille d'Eſculape, qui, parfaitement ignorans ſur cette matiere, n'ont d'autre reſſource que de s'en remettre au hazard du ſoin de la guériſon.

IV. Pour que le Médecin ne donne pas à gauche dans une affaire de ſi grande conſéquence, & qu'il ſoit en état de diſtinguer exactement la maladie qui ſe préſente à traiter, de celles qui ont beaucoup de reſſemblance avec elle, il faut qu'il ſe rende très-familiers les indices certains, & les ſignes caractériſtiques, propres à chacune de ces maladies. Mais comme il ſeroit trop long de parcourir ici toutes leurs hiſtoires, pour faire remarquer leurs différences, je parlerai ſeulement des plus communes qu'il eſt difficile de diſtinguer les unes des autres, & je ferai voir en quoi elles different, par la comparaiſon de leurs accidens. Je commence par la fievre.

Cette dénomination est commune à beaucoup de maladies, qui cependant différent beaucoup les unes des autres, à raison de leurs causes, de leur caractere, du danger, & de la méthode de les traiter. Il faut par conséquent les distinguer exactement. Il y a d'abord une fievre appellée Ephemere, qui a ceci de particulier, que son cours est très-borné, & qu'elle finit ordinairement en vingt-quatre heures, au moien d'une transpiration plus abondante. On appelle synoque une autre espece de fievre qu'on distingue des autres aux signes suivans. Le frisson, & le froid qu'on sent dans le commencement sont plus doux que dans les autres fievres; ensuite les symptômes s'adoucissent un peu; ce qui fait que les Anciens l'ont nommée fievre continente. Il lui est très-ordinaire de commencer vers le lever du Soleil, & elle se termine communément par un saignement de nez, ou des sueurs abondantes, qui arrivent le quatriéme, ou le septiéme jour de la maladie. La fievre ardente se distingue de la tierce continue, qui lui ressemble en tout,

parce que dans cette derniere le redoublement ne se fait sentir que chaque troisiéme jour, au lieu qu'il vient tous les jours dans la premiere.

V. La fievre maligne, ainsi nommée par excellence, differe des autres, par exemple, de la demi-tierce, de la synoque putride, de la fievre ardente, bilieuse, inflammatoire, lesquelles sont accompagnées d'inflammation du ventricule, & des intestins, à raison du danger. Mais la maniere de les distinguer, est que les fievres malignes, proprement dites, ont pour origine une contagion qui ne se trouve pas dans les autres fievres inflammatoires dont nous venons de parler. Elles different aussi quant à la cause, qui dans ces dernieres est une stase du sang qui tire au sphacele, au lieu que celle de la fievre maligne est une lymphe de nature fermentative, & putride, dont l'impression se communique promptement au fluide nerveux; ce qui cause l'abbattement subit des forces qui accompagne cette maladie. La fievre maligne se distingue de la fievre catarrheuse, par l'abbatement subit des

forces, qui se remarque dès le commencement de la maladie, avec veilles continuelles, promptement suivies de délire. Il se complique aussi avec la fievre maligne des taches rouges, ou petechiales, & même le pourpre, ordinairement blanc; accidens qui menacent d'une fin funeste, & ne se remarquent pas dans les fievres catarrheuses bénignes, où la salure corrosive de la lymphe cause plûtôt un rhume de cerveau, un enchifernement, un enrouement, une toux, une réplétion de la poitrine, & une ardeur presque érysipelateuse dans le gosier, & la trachée artere. Lors donc que ces signes ne se rencontrent point, vainement recherche-t-on la fievre catarrheuse. Il faut cependant convenir que les fievres catarrheuses, bénignes, & malignes ont beaucoup de rapport avec les petechiales malignes, de sorte que les Médecins peu expérimentés, ou ceux qui sont peu sur leurs gardes, les confondent très-aisément, parce qu'elles sont très-douces, & accompagnées de peu de chaleur, & d'inquiétudes, & d'une expectoration d'une matiere mucilagineuse rejettée avec toux, en-

fin, que les ſymptômes augmentent le ſoir.

VI. Il y a encore d'autres eſpeces de fievres, nommées fievres meſenteriques, qu'on confond ordinairement d'autant plus aiſément qu'elles ſont plus communes, & qu'on leur donne le nom général de fievres malignes. Mais elles ſont très-différentes de celles-ci; car outre qu'elles ne ſont pas épidémiques, qu'elles n'ont pas de contagion, & ne ſont point accompagnées d'éruptions, elles ne cauſent pas promptement la mort; elles ſe prolongent d'ordinaire au-delà du vingt & un, & dégenerent très-aiſément en fievres lentes, & hectiques. Les ſignes auſquels on les diſtingue, outre ceux dont on vient de faire l'énumération, ſont le froid des extrêmités; des urines tenues, qui lâchent peu de ſediment, ou de matieres épaiſſes; qu'elles ſont accompagnées de toux conſidérable, qui ne fait rejetter que peu de matiere, laquelle n'a que des ſignes de crudité au lieu de ceux de coction; la rougeur, & la douleur du goſier; un dégout continuel pour les

alimens ; point de soif ; une rémission de la fievre pendant un jour, & une augmentation, & un redoublement le suivant, à la maniere des demi-tierces. On peut voir la description de tous ces accidens ramassés au §. 1. du I. Liv. des Maladies épidémiques d'Hippocrate.

VIII. Quant aux fievres pourprées, à celles de petite vérole, de rougeole, & les petechiales, elles se distinguent aisément aux efflorescences de la peau. Car les éruptions qui accompagnent la fievre petechiale, & la fievre maligne pourprée, different du pourpre rouge, en ce que dans la fievre maligne pourprée les taches ne sont point élevées, & ne rendent pas la peau raboteuse, & que leur éruption n'est point accompagnée de froid, & de chaleur passagere, de démangeaison, & d'ardeur de la peau, ou d'une grande oppression de poitrine, comme arrive dans le pourpre rouge, & blanc, qui se manifeste à l'œil, & au toucher. Ces mêmes signes la distinguent de la rougeole. Les éruptions des fievres petechiales different de celles de la petite vérole, en ce qu'elles

ſe font ordinairement le ſeptiéme jour, au lieu que celle de la petite vérole ſe fait le quatriéme, & que la ſurface de la peau en eſt couverte, ſans être élevée, ni qu'il arrive de ſuppuration; & l'on diſtingue les éruptions petechiales de celles de la rougeole, parce que la circonférence de celles-ci eſt plus grande, & qu'elles ſont un peu élevées. Il eſt difficile de diſtinguer le jour de l'éruption les taches de la petite vérole, de celles de la rougeole; mais cela devient très-aiſé le lendemain, parce que les premieres commencent à s'élever, & à former des puſtules. L'une & l'autre differe du pourpre, parce que l'éruption de ſes taches ſe fait ſans un friſſonnement de la peau, & ſans qu'elle devienne raboteuſe, & qu'elle ne paroit point telle au toucher. On diſtingue auſſi la petite vérole, & la rougeole, en maligne, & en benigne, dénomination priſe du danger plus, ou moins grand, auquel elles expoſent; & en régulieres, & irrégulieres. On devroit bien auſſi diſtinguer la petite vérole en vraie, & bâtarde. Cette derniere forme de grandes veſicules,

ficules, pleines d'une humeur limpide ; ses symptômes sont en plus petite quantité, ont moins de violence, & ne menacent d'aucun danger.

VIII. Je passe aux fievres intermittentes. La Quotidienne intermittente differe de la Quotidienne continue, telle qu'est souvent la catarrheuse benigne, & maligne, parce que dans la premiere il y a une véritable intermission, au lieu que dans seconde il n'y a qu'une simple rémission des symptômes, & chaque jour un redoublement ; & la fievre quotidienne intermittente differe de la fievre lente, & hectique, en ce que les accès de celles-ci viennent ordinairement le soir, & ceux de celle-là le matin. On distingue cette fievre de la double tierce, qui comme elle vient tous les jours, parce que ses accès ne sont point égaux, c'est-à-dire, ne viennent pas tous les jours à la même heure, mais se répondent à jour alternatif, de maniere que l'accès du troisiéme jour commence à la même heure que celui du premier, & l'accès du quatriéme à la même heure que celui du second.

IX. Les fievres tierces ont auſſi leurs eſpeces, & leurs différences. Car on les diſtingue en ſimples, & doubles. La fievre tierce ſimple eſt celle qui laiſſe le Malade en pleine liberté pendant un jour entier, c'eſt-à-dire, pendant vingt-quatre heures pleines. Dans la double tierce les paroxyſmes revienent tous les jours, mais de ſorte cependant qu'il ſe trouve quelquefois du rapport à jours alternatifs dans les heures où ils commencent. Il eſt auſſi très-rare qu'on ſoit tout d'un coup attaqué d'une fievre double tierce. Elle ſuccede ordinairement à la tierce. On diſtingue encore la fievre tierce en vraie, & bâtarde. Dans la vraie le froid eſt ſuivi d'une chaleur conſidérable, avec ſoif, & douleur de tête; les accès durent rarement plus de dix heures, & l'urine qu'on rend eſt enflammée; dans la bâtarde la chaleur eſt bien moins violente, l'accès dure vingt-quatre heures, & au-delà, & laiſſe un abbattement conſidérable, des douleurs dans les membres comme s'ils étoient briſés, & un deffaut d'appetit. On diſtingue

encore les fievres tierces en bilieuſes, & pituiteuſes, régulieres, & irrégulieres, printanieres, & automnales, épidémiques, & endémiques. Mais comme il n'y a pas beaucoup de difficultés à trouver les caracteres diſtinctifs de toutes ces eſpeces, que l'épithete qui leur eſt joint marque ſuffiſament, je me contente de rapporter ſimplement cette diviſion.

X. Je viens aux différences de la fievre quarte; qu'on diviſe en vraie & ſimple, & double, & bâtarde, enfin en intermittente, & continue. La vraie, & ſimple fievre quarte eſt celle où l'accès revient chaque quatriéme jour; & s'il en vient deux en l'eſpace de quatre jours, c'eſt une fievre double quarte. La quarte bâtarde eſt celle où les accès ne commencent pas dans les tems ordinaires à la vraie, c'eſt-à-dire, après midi, ou au ſoir. La quarte continue eſt celle où les accès reviennent bien chaque quatriéme jour, mais où dans les jours intermédiaires les mouvemens fébriles ne s'arrêtent pas parfaitement, en un mot, où il y a plûtôt une rémiſſion qu'une intermiſſion,

rémiſſion accompagnée d'une langueur du corps, d'une chaleur lente, & contre nature, & de la vîteſſe dans le pouls.

XI. On diſtingue la fievre lente de l'hectique, parce que la fievre hectique ſurvient à l'hydropiſie, la phthiſie, l'atrophie, ou la cachexie ſcorbutique; reconnoît pour cauſe prochaine des abſcès des viſceres, ou même du méſentere, ou bien la corruption, la putrefaction, l'endurciſſement des glandes méſenteriques, ce qui la rend incurable; au lieu que les fievres lentes ont ordinairement pour cauſe le mauvais traitement des fievres éphemeres, des quotidiennes, des tierces, & des doubles tierces; comme quand on les combat avec des aſtringens ſtiptiques, & trop chauds. La fievre lente eſt encore produite par une extrême foibleſſe, ſuite ordinaire des hemorrhagies exceſſives qui viennent par l'uterus dans les fauſſes couches, ou ſuivent les bleſſures conſidérables, ou par l'épuiſement produit par de longues maladies. En effet, l'affoibliſſement de toutes les parties eſt cauſe que

l'estomac produit beaucoup de crudités, qui par la suite produisent les fievres lentes. La fievre lente differe de l'hectique, en ce que celle-ci est accompagnée d'accidens beaucoup plus fâcheux; car le pouls est continuellement vîte, & élevé, même le matin, dans le tems du réveil, ce qui cause en tout tems quelque rougeur du visage. L'abbattement y est plus grand que dans la fievre lente, où, le matin, & avant que d'avoir pris des nourritures, le pouls est moins élevé, & dans un état presque naturel, ne s'élevant que sur le soir, & après avoir pris des nourritures, enfin dans la fievre lente le visage ne rougit qu'après le repas, & l'abbatement n'est point assez considérable pour empêcher les malades de se lever.

XII. Après avoir marqué les différences des fievres simples, il faut passer en revue les inflammatoires. Deux des plus fréquentes sont la péripneumonie, & la pleurésie. L'une & l'autre de ces maladies se divise en vraie, & fausse, & les signes qui les distinguent se découvrent très-aisément. La fausse pleurésie n'est autre

choſe que l'inflammation des membranes extérieures, & des muſcles intercoſtaux, & tient plûtôt de la nature du rhumatiſme ; au lieu que la véritable a ſon ſiége dans la pleure même, c'eſt-à-dire, dans cette membrane qui revet l'intérieur de la poitrine, & qui donne une enveloppe aux poumons ; ce qui fait qu'ils ſe reſſentent ordinairement de cette eſpece d'inflammation. Quant à la péripneumonie, c'eſt une inflammation de la ſubſtance même du poumon. La douleur qui accompagne la fauſſe pleuréſie eſt ſenſible même à l'extérieur, parce qu'elle augmente par le tact de la partie malade ; elle eſt d'ailleurs plûtôt vague que fixe ; elle occupe quelquefois un eſpace aſſez conſidérable, & elle-même s'étend juſqu'aux omoplattes. Dans cette maladie une toux plus ſeche qu'humide, & cauſe d'une expectoration qui n'eſt jamais ſanglante, ſe complique avec une fievre aſſez douce, & devient plus incommode le ſoir. Le cours de cette maladie n'eſt point ordinairement long, & elle ſe réſout ſouvent ſans le ſecours de la ſaignée. Les ſymptô-

mes de la vraie pleurésie sont bien différens ; la douleur y est plus aigue, plus fixe, la fievre plus violente, & la respiration plus embarrassée. Les mêmes accidens se rencontrent dans la péripneumonie, mais la douleur est beaucoup plus douce, l'oppression de la poitrine est plus grande, la respiration plus embarrassée, & les crachats sont teints d'un sang dont la couleur est roussâtre.

XIII. L'inflammation du ventricule est très-différente de la cardialgie, & il faut bien se garder de les confondre. Car, bien que l'une & l'autre maladie soit accompagnée d'inquiétudes cruelles, d'agitation involontaire, d'une douleur ardente, & d'un resserrement dans les parties voisines du cœur, cette douleur n'est pas la même dans les deux maladies. Car, dans l'inflammation du ventricule le sentiment de la douleur est si vif, qu'on diroit qu'elle est causée par un charbon ardent. D'ailleurs il est très-difficile dans cette maladie de supporter les alimens, ou les médicamens ; parce qu'ordinairement ils augmentent la douleur. De plus le

pouls eſt vîte, & inégal, concentré, & foible ; au lieu que rien de tout cela ne ſe trouve dans la cardialgie. Il faut auſſi diſtinguer l'inflammation du ventricule, de celle du foie, & même de la partie concave de ce viſcere qui touche le ventricule. Car, au premier cas les ſymptômes ſont bien plus violens ; & l'on reſſent une douleur ardente, fixe, & très-vive, à la foſſette du cœur. D'ailleurs dans l'inflammation du foie la douleur s'étend plus vers le côté droit, & les fauſſes côtes, & elle n'augmente pas, non plus que les inquiétudes, lorſqu'il entre quelque choſe dans l'eſtomac ; ce qui arrive toujours dans l'inflammation de ce viſcere. Il y a auſſi de la différence entre l'inflammation, & l'éroſion du ventricule. Car, l'inflammation ſe déclare ſubitement, eſt une paſſion très-aigue, & comme elle a pour cauſe la convulſion de la partie, elle eſt auſſi accompagnée de ſpaſmes violens, & d'accidens très-fâcheux. Mais la douleur cauſée par l'éroſion a moins d'ardeur, & s'accompagne de contractions ſpaſmodiques moins violentes.

On la prendroit plûtôt pour une maladie chronique, avec une fievre lente, sans la ressemblance qu'elle a avec l'inflammation du ventricule, en ce que ce qu'on avale augmente les inquiétudes. Il faut aussi distinguer l'inflammation du ventricule causée par un poison caustique, ou une violente passion de l'ame, de celle que produit dans un corps échauffé l'usage d'une boisson froide; car les symptômes ne sont pas si cruels, & si funestes, au dernier cas, ni les contractions spasmodiques si violentes par tout le corps; & l'on meurt plûtôt d'une fievre lente, & putride, si l'on n'apporte un prompt secours.

XIV. Il y a aussi différentes especes d'angine, ou squinancie, qui ont différens noms, suivant leurs différens caracteres, noms qu'il est également utile, & nécessaire, de connoître dans la pratique. Quand les parties internes du larynx, surtout les musculeuses, sont le siege de l'inflammation; que l'on ne voit au dehors ni tumeur, ni rougeur; & qu'il y a difficulté de respirer jusqu'à craindre la suffocation; cette squi-

nancie s'appelle *Cynanche*. Elle tue souvent le malade en vingt-quatre heures, quand elle est accompagnée d'une fievre violente. Quand les muscles intérieurs du pharynx sont plûtôt attaqués que ceux du larynx, & qu'il y a plus de difficulté d'avaler que de respirer, le tout sans tumeur, ou rougeur exterieure, cette squinancie s'appelle *Synanche*. Quand l'inflammation se trouve plûtôt dans les parties extérieures, & que la rougeur & la tumeur se font appercevoir, si les parties attaquées sont celles du gosier, ou larynx, on l'appelle *paracynanche*, & si ce sont les parties du pharynx, on l'appelle *parasynanche*.

XV. On divise encore la squinancie en vraie, & fausse. La premiere est causée par une stase inflammatoire du sang. C'est une maladie très-aigue, à cause de la fievre très-aigue qui l'accompagne ; & telle est ordinairement l'inflammation des parties internes du pharynx, & du larynx. La fausse squinancie au contraire reconnoît plûtôt pour cause de simples congestions de sang, ou même de lymphe, dans les parties glan-

duleuſes de la bouche, du goſier, & du col. La fievre qui l'accompagne eſt une fievre lymphatique; elle a moins de danger, mais elle dure plus long tems. On peut auſſi ſous-diviſer parfaitement bien la ſquinancie en ſeche, très-ardente, & humide, ou mucilagineuſe. La premiere eſt produite par une ſtaſe du ſang dans les maladies ſurtout aigues, & la ſeconde par une abondance de ſéroſités mucilagineuſes qui engage, & empâte les vaiſſeaux de la langue, du goſier, ſe complique avec les fievres catarrheuſes, & aſſez commune dans les affections cachectiques, & ſcorbutiques. La durée de celle-ci eſt plus plus longue que celle de la premiere, & l'un de ſes déſagrémens eſt d'infecter l'haleine.

XVI. Il ne faut point confondre avec ces eſpeces d'inflammations, l'inflammation mucilagineuſe de la bouche, & de l'éſophage, qu'on appelle communément *prunelle*, qui ſurvient aux fievres aigues exanthematiques, ou ſuccede ordinairement à l'inflammation du ventricule; maladie très-équivoque, & très-dangereuſe, &

dont l'intérieur des narines mêmes n'eſt point exempt. Car, elles ſe trouvent enduites d'une épaiſſe mucoſité, qui cache une inflammation accompagnée de beaucoup d'ardeur. La ſquinancie eſt auſſi différente des aphthes, ou puſtules accompagnées d'ardeur qui aſſiegent quelquefois la langue, & le goſier, en ce que l'inflammation de la premiere s'étend au loin, & ſe fait ſentir aux parties voiſines, au lieu que dans les aphthes il n'y a des veſicules accompagnées d'ardeur, & de douleur, que dans certaines parties de la langue, & du goſier, ſans que le voiſinage ſe reſſente de cet accident.

XVII. Il ne faut point auſſi confondre la ſquinancie ſeche intérieure, qu'on appelle communément *cynanche*, avec le ſpaſme qui reſſerre fortement le goſier des hyſteriques, & cauſe l'embarras de la reſpiration, & de la déglutition, parce que ce dernier état n'eſt point dangereux, ceſſe plus aiſément, & cede avec moins de peine aux remedes; au lieu que dans la vraie ſquinancie ſanguine interne, non ſeulement on ſent une douleur

ardente, & poignante, dans l'intérieur du gosier, mais la langue est gonflée de sang; elle s'enfle, rougit, & même noircit quelquefois; le visage s'enfle, & s'enflamme, les arteres temporales battent avec violences; quelques malades sont attaqués de maux de tête, d'autres tombent dans l'assoupissement, d'autres enfin dans la défaillance, & communément ils sont froids au-dehors, & ont le ventre resserré.

XVIII. Nous passons de la squinancie à la phrénésie, qui est une inflammation des membranes du cerveau, & se fait connoître par un délire furieux, des ïeux égarés, & brillans, une fievre ardente, des veilles continuelles, un visage enflammé, une pulsation violente des arteres temporales, & autres, telle qu'elle seroit si elles étoient renfermées dans la concavité du crâne. La phrénesie differe de la manie, en ce que celle-ci est une maladie chronique, sans fievre, & sans danger, & la phrénesie est ordinairement un accident très-dangereux des fievres, & une maladie aigue. La phrénesie differe

aussi de l'aliénation d'esprit qui se remarque assez souvent dans différentes fievres. On les distingue par les degrés de force ; cette derniere étant, & plus douce, & plus aisée à guerir. Il y a encore de la différence entre la phrénesie, & la mélancholie, qui est aussi une maladie chronique causée par l'épaisseur du sang qui s'amasse dans les vaisseaux, & surtout ceux de la tête. Enfin on doit distinguer la phrénesie, de l'hydrophobie ; parce que cette derniere est causée par la morsure d'un chien enragé, & a pour signe pathognomonique, & caracteristique, une telle horreur pour toutes les liqueurs, que ceux qui en sont attaqués à l'aspect de quelque liqueur que ce soit, tombent dans des mouvemens d'horreur, & d'étranges mouvemens convulsifs.

XIX. Il y a deux especes d'inflammation du foie ; car la partie concave de ce viscere en est attaquée, ou la partie convexe. Les signes qui dénotent la premiere sont le hocquet, le vomissement, la cardialgie, une ardeur, & une douleur fixe, à la fos-

ſette du cœur, qui s'étend vers le côté droit, la fievre, une toux ſeiche, de l'embarras dans la reſpiration, une conſtipation du ventre. Quand la partie convexe eſt attaquée d'inflammation éryſipelateuſe, on ſent une douleur gravative, & poignante, accompagnée de reſſerrement, dans les fauſſes côtes du côté droit, avec toux, fievre, & difficulté de reſpirer. Auſſi en impoſe-t-elle ſouvent, en feſant croire que c'eſt une fauſſe pleuréſie. Mais cette derniere maladie ſe diſtingue de la premiere, parce que la fievre eſt plus douce, & la reſpiration moins haute, & que la douleur eſt ſituée au-deſſous du diaphragme. Ajoutés à ces ſignes que la fauſſe pleuréſie ſe réſout beaucoup plus aiſément, & finit ordinairement le ſept par une ſueur, ou une hémorrhagie; pendant que ſi les choſes tournent mal dans l'inflammation du foie, les convulſions ſont à la porte; ou, ſi elle ſe prolonge, les abſcès cachés dans leſquels elle dégénere, jettent les malades dans l'hydropiſie, ou la fievre hectique.

XX. On diſtingue la néphretique

pure, & ſimple, de celle que cauſe le calcul, parce que dans la premiere, qui eſt une ſimple inflammation des reins, il y a une douleur fixe aux reins, mais douleur purement tenſive, & comprimante, qui ſe ſoutient long-tems; au lieu que dans la ſeconde la douleur, qui eſt bien plus cruelle, change de place, & s'étend davantage vers les aînes; en quoi il n'y a rien que de très-naturel; puiſque le ſiege de la douleur que produit le calcul eſt dans les uretheres, & le baſſin, & non dans la ſubſtance même du rein. D'ailleurs dans la néphretique cauſée par le calcul, l'urine charie du ſable, & du gravier; ce qui n'arrive pas dans la néphretique ſimple; bien qu'il s'attache aux parois de l'urinal des criſtaux rouges, & tranſparens. Il faut auſſi prendre garde de ſe tromper en prenant la néphretique pour une goute ſciatique; ce qui peut arriver très-aiſément; parce que dans la derniere la douleur ſe répand ſouvent ſur toute la cuiſſe, qui tombe par cette raiſon dans un état de ſtupeur, & de roideur. Mais on évitera la mépriſe, ſi l'on

l'on fait attention que la douleur néphretique est plus fixe dans la partie où les reins sont situés, & la douleur sciatique plus fixe dans l'os de la hanche, ou des iles. De plus, dans la néphretique on est souvent excité à rendre l'urine, qui ne sort qu'en très-petite quantité; & le contraire arrive dans la goute sciatique.

XXI. La plus commune des inflammations qui attaquent les parties extérieures est l'érysipele, qui est une tumeur de la surface de la peau accompagnée de rougeur, & de douleur. Aussi faut-il la distinguer exactement du phlegmon, où les muscles que la peau recouvre sont également attaqués d'inflammation. Il faut aussi distinguer le phlegmon de la gangrene, qui en differe en ce que dans celle-ci l'inflammation est quelquefois plus profonde, & attaque non seulement les parties musculeuses, mais les nerveuses, & tendineuses; aussi se fait-elle connoître par une ardeur, & une douleur, plus vives, & par une tumeur dure qui a plus de profondeur, & d'étendue, laquelle est accompagnée d'une rougeur, qui se change en-

fin en livide tirant au noir.

XXII. Nous passons aux diverses especes d'hémorrhagies. Une des plus dangereuses est l'hemoptysie, ou celle dans laquelle on rejette en toussant un sang vermeil venant des poumons. Il faut distinguer soigneusement cette maladie, du crachement sanguinolent, causé par l'ouverture de quelques vaisseaux de l'ésophage, du larynx, ou des narines, qui se fait sans effort, & sans toux, en assez petite quantité, & où un sang rouge foncé se trouve mêlé de pituite. Il faut aussi distinguer la vraie hemoptysie du crachement sanglant que cause l'ouverture de quelque vaisseau de la trachée artere. Au dernier cas il y a toux, mais il sort peu de sang, & le crachement est accompagné de démangeaison, & d'un goût salé. La différence est aussi très-grande entre l'hemoptysie, & le vomissement de sang. Dans l'une le sang est délié, d'une couleur éclatante, & vermeille, c'est un vrai sang arteriel, & qui ne sort qu'avec beaucoup de peine, & d'effort; dans l'autre il n'y a point de toux, & on rejette avec effort,

& inquiétude, un ſang épais, coagulé, & noirâtre ; qui porte le caractere du ſang veineux, dont il fait ordinairement partie. Il ne faut pas auſſi confondre toutes les eſpeces de vomiſſemens de ſang. Comme leurs cauſes ſont très-différentes, la cure n'en peut pas être la même. Les uns en effet ſont produits par une matiere cauſtique, corroſive, contenue dans la cavité du ventricule, ce qui arrive par l'uſage intérieur des poiſons cauſtiques, ou des émétiques violens ; d'autres ſont ſimplement cauſés par un mouvement trop impétueux du ſang qui reflue d'autres parties, ſouvent éloignées, vers les vaiſſeaux de l'eſtomac, & ſurtout les vaiſſeaux courts qui s'ouvrent aiſément ; & c'eſt ce qui arrive dans les ſuppreſſions ſubites, & violentes, du flux hémorrhoïdal, ou menſtruel ; auſſi cette eſpece de vomiſſement garde-t-il ordinairement des périodes reglés.

XXIII. Voici les différences qu'il convient de remarquer dans les piſſemens de ſang. Il arrive quelquefois par rapport au déchirement de quelques vaiſſeaux des uretheres, ou de

l'urethre, causé par les inégalités du calcul. Mais cet accident est rare. On en voit très-peu d'exemples dans le traitement des néphretiques, & le sang qu'on perd par cette voie ne sort qu'en petite quantité. Mais si l'impétuosité avec laquelle le sang est repoussé d'autres parties vers les reins le fait sortir par cette voie sans grande violence, il s'écoule souvent une grande quantité de sang pur avec l'urine, sans accidens notables ; & peu de tems après l'avoir rendu, ce sang se précipite au fond du vaisseau, où on le trouve d'une couleur brun-foncé, & non vermeille, & rubiconde. Cet accident est plus commun aux personnes avancées en âge, mais encore vigoureuses, & plethoriques ; & le plus souvent il n'a rien de dangereux. L'écoulement de sang goutte à goutte par le prépuce, est un accident assez rare, que j'ai cependant observé deux fois dans des sujets pléthoriques, qui touchoient à la vieillesse. On le distingue du pissement de sang en ce que le sang coule sans cesse goutte à goutte, même sans rendre d'urine ; au lieu que dans le pisse-

ment de ſang, cette liqueur ne ſort jamais qu'avec l'urine.

XXIV. Il faut auſſi diſtinguer avec ſoin l'écoulement périodique de ſang qui arrive quelquefois, & même avantageuſement pour la ſanté, aux femmes groſſes, de celui qui eſt l'avant-coureur de l'avortement. Lorſque le ſang coule petit à petit, & périodiquement, pendant les trois, ou quatre premiers mois, de la groſſeſſe, l'écoulement eſt ſalutaire. Mais ſi le ſang s'écoule abondamment par l'ouverture des vaiſſeaux internes de l'utérus, il eſt moralement impoſſible que ce ne ſoit un grand dommage de la mere, & de ſon fruit. On peut même dire que, ſi l'écoulement eſt conſidérable, c'eſt un indice preſque ſûr du détachement total de l'arriere-faix, & d'un avortement infaillible. Si l'écoulement eſt moderé, il y a lieu de croire que l'arrierefaix n'eſt détaché qu'en partie, & l'on a une eſpérance fondée de ſauver l'enfant. Nous remarquerons encore que ſi l'écoulement de ſang répond au terme ordinaire de l'évacuation menſtruelle, qu'en touchant la femme on trouve

l'orifice de la matrice exactement fermé, & qu'il ne survienne aucune douleur du travail, on peut vraisemblablement s'assurer que le sang ne sort pas de l'intérieur de la matrice, mais seulement du vagin. On doit au contraire porter un jugement trèsdésavantageux de ces écoulemens vagues, irréguliers, & qui n'ont aucun période reglé, qui péchent par la trop grande quantité, enfin de ces écoulemens pendant lesquels l'orifice de la matrice est ouvert, & qu'accompagnent les douleurs du travail.

XXV. Il faut aussi distinguer exactement le flux hémorrhoïdal de la dysenterie. Ces deux maladies se ressemblent en ce que le sang se trouve mêlé avec les excrémens grossiers. Mais si l'on fait un peu d'attention aux accidens propres à ces deux états, ils ne seront pas difficiles à distinguer. En effet, dans le flux hémorrhoïdal le sang sort avec les excrémens sans tranchées, ni spasmes douloureux. D'ailleurs il est critique, & salutaire. Dans la dysenterie au contraire les excrémens sanglans ne sortent qu'avec des tranchées cruelles,

& des ſpaſmes douloureux ; & tout le corps en eſt extrêmement fatigué, ſurtout lorſque les inteſtins grêles ſont attaqués en même tems ; accidens que déſignent le vomiſſement, le hocquet, les inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, la perte de l'appetit, & un grand abbattement dès les premiers jours de la maladie. Enfin il n'y pas peu de différence entre la dyſenterie blanche, & la ſanglante, & charnue ; car dans la premiere il ſort peu de ſang, mais une grande quantité de mucoſité, & dans la rouge le ſang ſort en abondance, & quelquefois avec de petits morceaux de chair.

XXVI. Je paſſe aux différentes eſpeces de douleurs. Celles qui attaquent la tête ſont les plus communes, & l'on y remarque bien des differences, tant par rapport aux cauſes, quà la maniere dont elles s'engendrent. En effet, ſi la cauſe du mal de tête eſt l'amas du ſang porté trop impétueuſement vers cette partie, il y a chaleur, rougeur, & gonflement du viſage, accompagnés de grands bâttemens des arteres du col, & des

tempes ; la douleur , & l'ardeur , s'étendent même jusqu'aux bulbes des ïeux , & communement les extrémités sont froides. Si le mal de tête est opiniâtre , & a quelque chose de vénerien , il augmente la nuit , & diminue le jour , & ordinairement il est plus fixe dans une partie déterminée de la tête , qui s'enfle même sensiblement par l'amas d'humeurs visqueuses qui s'y arrêtent. Tels sont les accidens des maux de tête les plus communs , maux dont le siege est dans les tégumens extérieurs de cette partie , c'est-à-dire , dans le péricrane, ou les autres parties. Mais si le siege de la douleur est dans les meninges, elle est accompagnée de vertige , de rougeur des ïeux , de stupeur , d'oubli , de difficulté d'entendre , & elle précede , ou suit , l'apopléxie , ou la paralysie.

XXVII. Une autre cause de la douleur de tête est l'effusion de la sérosité , & du sang , & son séjour constant dans les sinuosités de l'os frontal. Alors la douleur est opiniâtre , vive , & fixe ; & se fait sentir nuit , & jour au-dessus des ïeux à la racine du front.

Quelquefois

Quelquefois la douleur de tête est causée par des crudités arrêtées dans l'estomac ; ce qui se connoit aux rots, à la phlogose, & aux spasmes des premieres voies. Ajoutés que l'usage des alimens venteux l'augmente, & que les vomissemens, les évacuans, & les stomachiques, la soulagent. La douleur de tête reconnoit encore une autre cause, mais peu connue des Médecins, c'est l'épanchement, & la stagnation, de la lymphe dans les ventricules du cerveau ; ce qui arrive lorsque la lymphe ne sort pas par l'entonnoir, ou la glande pituitaire. Dans ce cas tout l'intérieur de la tête fait mal continuellement, & l'on ne trouve de moien plus efficace de procurer du soulagement, que de retrancher la boisson au malade, & de faire sortir la sérosité dans les sujets cacochymes, ou cachectiques, par le moien des évacuans, ou des diuretiques.

XXVIII. Je viens à une espece de douleur, qui est sans contredit la plus cruelle de toutes, je veux dire la cardialgie. C'est ainsi qu'on appelle une douleur spasmodique des deux

orifices du ventricule, douleur qui eſt, auſſi bien que les autres, très-différente par rapport aux cauſes qui la produiſent. Car les unes ſéjournent dans le ventricule même, & ſont des matieres âcres, & cauſtiques, telles, par exemple, que le poiſon, ou une bile cauſtique très-âcre, comme il arrive dans le choleramorbus, ou même dans la dyſenterie. Une autre cauſe de la cardialgie eſt le reflux trop conſidérable du ſang qui regorge dans les membranes de l'eſtomac, & les tend outre meſure, comme il arrive dans la ſuppreſſion du flux menſtruel, ou hémorrhoïdal. C'eſt ce qui fait que cet accident eſt ſi commun aux femmes qui ont paſſé cinquante ans, & dont les regles, ou ſont totalement ſupprimées, ou coulent en petite quantité, ſurtout ſi elles ont l'habitude du corps ſpongieuſe. Dans ce cas le remede le plus efficace eſt de tirer du ſang par la ſcarification de quelque partie, ou l'ouverture de la veine. Dans la cardialgie produite par une matiere âcre cauſtique, les remedes qu'il convient d'emploier ſont bien différens. Les adouciſſans, les huileux,

les tempérans, le lait d'ânesse, ou l'infusion chargée de fleurs de camomille, avec la crême, entremêlant quelque poudre absorbante, font un effet merveilleux. Il est également essentiel de distinguer la cardialgie, du gonflement d'estomac accompagné de douleur, dont la cause est une quantité de vents qui le gonflent excessivement. Dans cette maladie il y a plus souvent douleur sous les fausses côtes, surtout du côté gauche, & à la fossette du cœur, & du côté droit avec tumeur semblable à celle d'une vessie enflée. Cette douleur est accompagnée d'inquiétude, & d'une grande difficulté de respirer, qui est d'autant plus considérable, que le gonflement de l'estomac repousse davantage le diaphragme dans la poitrine, & fait plus d'obstacle à l'extension des poumons. Cette maladie est très-ordinaire aux enfans, qui sont encore en nourrice, lorsque le lait séjournant dans leur estomac vient à s'y coaguler, s'y corrompre, & s'y changer en vents. Elle arrive aussi communement aux hypochondriaques, surtout lorsqu'ils prennent avec

avidité une trop grande quantité d'alimens, qui, à raison de leur viscidité, & de leur tissu difficile à rompre, favorisent la génération des vents.

XXIX. Le Médecin doit encore apporter toute son attention pour distinguer exactement la douleur de colique de celle que cause le passage du calcul dans l'urethere. Dans le dernier cas on sent dans les reins une douleur comprimante, profonde, & fixe, entremêlée d'une espèce de sentiment de frissonnement ; il y a d'ailleurs nausée, vomissement, tranchées du ventre, & lorsque le calcul passe par l'urethere, la douleur s'étend dans toute la région de l'os ischium, & souvent cause la stupeur de la cuisse du côté affecté. Joignés à ces signes de fréquentes envies de lâcher de l'urine, qu'on ne rend qu'en petite quantité, & qui souvent dépose un sediment graveleux. Il n'en est pas de même de la douleur de colique. Elle se ramasse plûtôt vers l'ombilic, ainsi que les tranchées qui l'accompagnent; elle est vague, attaque tantôt un côté, tantôt l'autre, & pour l'ordinaire le ventre est gonflé de vents. Il est cepen-

dant assez commun qu'il y ait complication de ces maladies, ce qu'on reconnoîtra aux symptômes suivans : les tranchées seront très-violentes, avec constipation du ventre, vomissement, douleur de tête, froid des extrémités, envie d'uriner ; & l'accès finira par la sortie d'une urine chargée de gravier ; ou même d'une pierre. Il faut encore distinguer la douleur de colique de celle qui tourmente les hypochondriaques, laquelle fait ses ravages principalement dans les hypochondres, pendant que l'autre les fait plûtôt dans la région ombilicale. De plus les hypochondriaques ont ordinairement les côtés enflés, surtout le gauche, par rapport aux vents qui sont emprisonnés dans les courbures du colon. Ajoutés à ces signes que les douleurs hypochondriaques reviennent plus fréquemment que celles de la colique ordinaire.

XXX. Puisque les douleurs des intestins ont diverses causes, il est nécessaire d'en distinguer exactement les signes. Lorsqu'elles sont causées par les vents, il se fait un grand gonflement du bas ventre, & quel-

quefois même si grand qu'il donne naissance à une hernie ombilicale. Cette douleur arrive très-aisément à ceux qui y ont quelque disposition, surtout aux sujets infirmes, & vieux, à qui il ne faut pour tomber dans cet accident, qu'un refroidissement du bas ventre, ou seulement des pieds, une boisson froide, ou feculente, quelque aliment venteux, l'usage de la viande de mouton, surtout quand ils boivent froid en même tems. Et comme beaucoup de ceux qui sont sujets au calcul le sont aussi à la colique venteuse, il ne peut manquer d'arriver communement une complication de cette colique avec la néphretique.

XXXI. S'il arrive, comme on le voit souvent, une douleur d'intestins accompagnée de vents, de grandes inquiétudes, de douleurs tensives du dos, ou de constipation opiniâtre, & que cet accident recommence aisément, & pour une legere faute de régime, & que le visage soit en même tems cachectique, il est ordinaire que le vice originaire qui produit la maladie soit dans les visceres du bas

ventre, le ſang, ne trouvant pas un paſſage libre, étant obligé de ſéjourner dans le volume des inteſtins; & comme il ne trouve pas moien de s'échapper par les veines hémorrhoïdales, il s'amaſſe dans les membranes des inteſtins, les gonfle, & les picotant, il produit l'eſpece de colique, à qui l'affection notable du gente nerveux à fait donner le nom de convulſive. Si cette ſtagnation du ſang eſt cauſée par la ſuppreſſion imprudente, ou par le déſordre, d'un flux hémorrhoïdal habituel, qui produit des douleurs cruelles, on appelle cette colique hémorrhoïdale. Elle prend le nom d'hyſterique, quand le dérangement, ou la diminution du flux menſtruel ordinaire aux perſonnes du ſexe, fait refluer le ſang vers le canal inteſtinal, & cauſe des tranchées. Il y a enfin une autre eſpece de colique, appellée bilieuſe, à laquelle ſont très-ſujettes les plus ſenſibles des perſonnes d'un tempérament bilieux, & d'un naturel porté à la colere. Cette eſpece de colique eſt ſouvent compliquée avec le vomiſſement, le mal de tête, & même la diarrhée; &

comme la contraction violente qui étrangle le canal choledoque empêche la bile de descendre librement dans les intestins, elle est obligée de regorger, & de refluer, dans le sang; ce qui cause la jauneur de l'habitude du corps.

XXXII. Il est aussi fort interessant que le Médecin distingue exactement la colique spasmodique, ou convulsive, des autres especes de coliques. Cette terrible maladie n'attaque pas seulement les intestins, mais sympathiquement toutes les parties membraneuses, & nerveuses, du corps. En effet, lorsque le spasme qui la produit est d'un certain dégré de violence, il se répand sur presque tout le genre nerveux, de sorte que non seulement les intestins, & le ventricule sont tirés en haut, ou en bas, & que le bas ventre est rétif à tous les clisteres qu'on peut injecter, mais que les muscles du bas ventre, & le nombril qui y est attaché, rentrent, & se resserrent, fortement en dedans. Les testicules se ressentent aussi de la force du mouvement convulsif; ils sont retirés en haut, & la contraction

qui ſurvient aux veſicules ſeminales en exprime involontairement la ſemence, pendant que le ſpaſme du ſphincter de la veſſie l'empêche de laiſſer ſortir l'urine. Lorſque la convulſion attaque les nerfs pneumoniques, la reſpiration eſt embarraſſée, & telle que celle d'un homme eſſoufflé, & ſe fait avec un mouvement violent de la poitrine. Si l'augmentation du mal le porte juſqu'à la tête, & que les membranes, & nerfs, du cerveau en ſoient attaqués, il y a vertige, éblouiſſement, une légere aliénation d'eſprit, veilles, refroidiſſement conſidérable des extrémités, agitation très-violente des pieds, & des bras; accidens terribles, dont le dénouement eſt aſſez ſouvent la réſolution, ou paralyſie de ces parties.

XXXIII. Ceux qui travaillent les métaux, & principalement les mines de plomb, ſont extrêmement ſujets à cette maladie, quand ils reſpirent imprudemment, & avalent avec la ſalive, une grande quantité de fumée de litharge. Les ſcorbutiques, les cachectiques, en ſont auſſi com-

munement attaqués, surtout dans l'état de suppression, ou de dérangement, d'un flux hémorrhoïdal habituel, ou quand on fixe imprudemment une fievre intermittente par le moien de forts astringens. Plusieurs observations font foi que des vers, ou des pierres ramassées dans les canaux choledoques, ou la vesicule du fiel, ont causé cette maladie; d'où il suit évidemment que dans cette maladie la cause matérielle n'est pas de la nature de celles qu'on peut aisément corriger, ou évacuer; comme il arrive dans la colique bilieuse, venteuse, ou glaireuse; mais qu'elle est plûtôt attachée aux parties nerveuses, & membraneuses, qui sont extrémement susceptibles de ces mouvemens spasmodiques. En effet, j'ai observé plus d'une fois que la cardialgie, & la douleur convulsive des intestins, ont été les suites d'un mouvement de colere retenu, ou de graves passions de l'ame, de la terreur, & de la fréquente colere, dans des sujets d'un tissu fort sensible; &, dans les jeunes gens, d'un trop grand usage des plaisirs de l'amour, ou des

des liqueurs ſpiritueuſes.

XXXIV. Comme rien n'eſt plus commun que de confondre les douleurs de goute, & de rhumatiſme ; j'ai cru qu'il étoit à propos de les diſtinguer exactement en cet endroit. Ces deux eſpeces de douleurs ſont convulſives ; toutes deux attaquent les membranes, & ſe font connoître par la rougeur, la tumeur, la douleur, & l'impuiſſance où la partie malade eſt de ſe mouvoir ; mais elles different en ce que la matiere gouteuſe eſt une ſéroſité âcre tartareuſe qui s'arrête dans les articulations, au lieu que c'eſt une matiere ſereuſe, ſaline, cauſtique, qui conſtitue le rhumatiſme, en s'attachant plûtôt à l'extérieur des membranes des muſcles, & des ligamens des articulations. Dans la goute non ſeulement les grandes ſynoviales que le célebre Anglois Clopton Havers a découvertes dans les articulations, mais les glandes des ligamens, dégorgent la matiere gouteuſe ; dans le rhumatiſme la ſéroſité âcre s'extravaſe des vaiſſeaux trop gonflés de ſang dans les interſtices des membranes, & des muſcles. Ces principes poſés,

il eſt aiſé de voir pourquoi la cure du rhumatiſme a moins d'embarras, & de difficulté, que celle de la goute, & pourquoi les remedes topiques, de quelque nature que ce ſoit, appaiſent moins les douleurs de la goute, que celles du rhumatiſme.

XXXV. Il faut auſſi diſtinguer la douleur gouteuſe de celle que cauſe dans les membranes le virus vénerien. Celle-ci augmente la nuit, l'autre le jour. Dans la premiere il y a toujours un léger mouvement febrile, qui ne ſe trouve pas dans la ſeconde. La goute a des retours, & des périodes reglés, & les purgatifs, ou autres remedes violens, tels que les mercuriels, l'irritent extrêmement; au contraire, les douleurs du mal vénerien ſont preſque continuelles, & il eſt difficile de les guérir ſans le ſecours des mercuriels. Enfin je penſe qu'il ne faut pas confondre les douleurs de goute avec celles des membres, comme des cuiſſes, & des pieds, accompagnées de tenſion, de roideur, & d'une foibleſſe qui empêche le mouvement de ces parties, & qui ſont quelquefois preſque épi-

démiques. Il est en effet des dispositions de tems, ou de saisons, où l'on n'entend que plaintes de douleurs dans les jambes. Les uns l'ont tensive, d'autres obtuse, & contondante, d'autres poignante, & profonde vers les os du tarse, ou du métatarse, avec impuissance de mouvoir ces parties, stupeur, roideur, & augmentation de mal à l'occasion des mouvemens un peu forts. J'ai remarqué que les personnes attaquées de ces maladies sont celles qui se sont faites saigner au pied, & se sont exposées à un air un peu froid; ce qui a causé promptement une grande foiblesse dans la partie affectée, puis une douleur qui a duré plusieurs mois, & a été regardée vulgairement comme gouteuse. Mais comme il n'y avoit ni émotion dans le pouls, ni rougeur, ni ardeur en même tems, & que le siége de ce mal étoit plûtôt dans le périoste que dans les jointures, je ne fais aucun doute qu'il ne la faille distinguer des douleurs gouteuses.

XXXVI. Nous passons présentement aux caracteres distinctifs des

maladies qui ont quelque chose de convulsif, ou de spasmodique, entre lesquelles les violentes secousses de la poitrine, qu'on appelle toux, ne tiennent pas le dernier rang. Il y a des toux de beaucoup d'especes, soit à raison de la différence des causes, soit à raison du foier de la maladie. Pour le présent nous ne parlerons que de celle dont la cause est dans le poumon même, laissant pour la suite celles dont le siége se trouve dans d'autres parties nerveuses, & surtout dans l'estomac. Il est important de donner leurs caracteres distinctifs, afin de ne point faire de méprise dans le traitement. Si donc la cause de la toux se trouve dans les poumons, il y a quelque difficulté de respirer, qui s'augmente par le mouvement du corps, ou l'agitation du sang; la voix est ordinairement cassée, & rauque, & l'on sent une pression de la poitrine. Si la toux est seiche, & qu'elle dure pendant longtems, elle est ordinairement causée par des tubercules cruds, ou des vomiques remplies de pus, & c'est une vraie toux phthisique; si elle est

humide, avec expectoration de beaucoup de matiere visqueuse, c'est une marque d'une grande crudité ; & qu'il se philtre beaucoup d'humeurs des cavités des vaisseaux dans les bronches. Dans cette toux du poumon, on a peine à rester couché sur le côté malade, & si l'on expectore, ou du pus tout pur, ou du pus teint de sang, c'est une preuve indubitable que les poumons sont attaqués.

XXXVII. La toux stomachale est aussi de deux especes, humide, & seiche. Dans l'humide, on rejette beaucoup de crachats visqueux, surtout après avoir pris des alimens ; on vomit souvent ; les pectoraux, les choses douces, l'augmentent, & c'est au matin qu'elle fatigue le plus. L'on a en même-tems le bas ventre attaqué d'accidens spasmodiques, & venteux ; les excrétions intestinales se dérangent ; & le flux menstruel devient déréglé. Quand à la toux convulsive, ferine, & seiche, sa cause est principalement adherente aux membranes nerveuses de l'estomac ; les secousses de la poitrine sont vio-

lentes ; le son qu'elles forment est creux, & profond ; & elle augmente notablement après le repas, ou l'usage de quelque boisson froide, ou acide. Dans cette toux, opiniâtre de sa nature, les hypochondres sont ordinairement attaqués, ou bien le sang est alteré d'un levain salé scorbutique ; aussi n'est-il pas rare de la voir aller de compagnie avec le pourpre. Mais si la toux est entretenue par quelque matiere nuisible cachée dans le duodenum, comme il arrive souvent dans les fievres intermittentes, surtout tierces, & aux hypochondriaques, le Malade est promptement fatigué de vents, & de rots acides, & la toux qui survient après le frisson excite aisément un vomissement fort acide, & bilieux. Rien n'est plus commun dans l'enfance que la toux convulsive, en partie parce qu'à cet âge le systême des nerfs a toute la disposition possible aux mouvemens spasmodiques, & convulsifs, & en partie parce que l'estomac, & le duodenum, regorgent communement de crudités acides bilieuses. Il arrive souvent que les toux des enfans sont

suivies du vomissement ; quelquefois aussi elles sont entierement seiches, & elles sont si fortes qu'elles donnent lieu de craindre la suffocation.

XXXVIII. L'asthme, maladie très-commune, aiant différentes causes, a aussi des différences remarquables. Souvent il est causé par un vice de l'estomac, & c'est alors un asthme venteux. C'est un simple gonflement de l'estomac qui empêche le diaphragme de descendre librement dans l'inspiration. Cette maladie attaque communement les hypochondriaques, & ceux qui ont l'estomac foible. Les alimens, surtout venteux, le font recommencer, mais il s'adoucit ordinairement quand le vomissement a débarrassé l'estomac des humeurs qui l'incommodoient. Il y a beaucoup de différence entre l'asthme convulsif, & l'asthme humide, & même le sanguin. Car l'asthme convulsif est une maladie périodique, qui a ses retours reglés, & dont les accès prennent ordinairement la nuit ; la respiration est quelquefois si embarrassée que le malade est obligé d'être droit, & d'avoir le col étendu. Il est sou-

vint accompagné de sueurs froides ; & cause une défaillance, s'il dure au-delà de ving-quatre heures. On ressent surtout une compression de la poitrine avec resserrement, compression qui s'étend souvent jusqu'au col, & au gosier. Il y a presque toujours dans cette affection quelque vice dans les visceres du bas ventre, surtout dans le foie, & la pente est très-douce delà à la cachexie. Si quelque concretion polypeuse attachée aux vaisseaux du cœur cause l'asthme, ou l'augmente, la palpitation du cœur s'y joint ; enfin, si la cause de l'asthme convulsif, & suffocant, est, comme il arrive souvent, un amas considérable d'eaux épanchées dans la cavité de la poitrine, on sent hors de l'accès une douleur fixe du côté de l'épanchement, il y a enflure du pied du même côté, ou des deux, l'accès est long, & très-violent, accompagné de beaucoup d'inquiétudes, bien que sans toux, & cause ordinairement la mort.

XXXIX. Il y a aussi de la différence entre l'asthme convulsif, & le catarrhe suffocant. Ce dernier est une

espece de paralysie des nerfs qui servent à la respiration, qui surprend le malade, accompagné d'une grande inquiétude, de ronflement, & d'un bourdonnement écumeux; de plus le visage s'enfle, & rougit dans la respiration, & l'on est menacé d'une suffocation prochaine; au lieu que l'asthme convulsif a des retours plus reglés; c'est d'ailleurs une maladie chronique, pendant que le catarrhe suffocant doit plûtôt se rapporter aux maladies aigues. Il y a aussi dans le catarrhe suffocant un abord continuel de matiere au poumon; ce qui n'arrive pas d'ans l'asthme; & ce dernier est accompagné d'un affoiblissement beaucoup moindre que le catarrhe suffocant. Cette maladie est très-ordinaire aux vieillards, aux personnes foibles, & même aux enfans; surtout quand on a fait rentrer les exanthemes, la petite vérole, la rougeole, la tigne, la galle, qu'on a desseiché les ulceres de la tête, ou fait quelque autre faute de cette nature.

XL. Je passe présentement à la terrible maladie connue sous le nom d'apopléxie, & je vais faire voir en

quoi elle differe des autres qui ont quelque ressemblance avec elle. Elle a beaucoup de rapport avec la syncope, parce que dans l'une, & l'autre maladie, il y a perte entiere de l'usage des sens internes, & externes; mais elles different manifestement en ce que dans la syncope il n'y a ni pouls, ni respiration, qu'il y a pâleur du visage, & froid de tout le corps, au lieu que dans l'apopléxie, outre que la respiration subsiste, le visage est souvent vermeil, & rubicond, & l'on sent la pulsation des arteres. Il n'est pas aisé de distinguer la fausse apopléxie de la vraie. La pemiere est un accident très-commun aux femmes hysteriques. Elle a pour cause la violence des spasmes du bas ventre, qui font refluer avec impétuosité vers le cerveau le sang qui devroit sortir par les vaisseaux de l'utérus; ce qui l'oblige de s'arrêter dans ceux de la tête, & détruit le mouvement, & le sentiment, sans causer de dommage au pouls, & à la respiration. On prend ordinairement cette maladie pour une syncope, ou pour une épilepsie hysterique, mais

mal-à-propos. Il eſt rare que cet accident ſoit mortel, & il ſe diſſipe aiſément, ou par la fin du mouvement ſpaſmodique, ou par de copieuſes ſaignées. La vraie apopléxie inſpire la terreur avec beaucoup plus de fondement. Elle eſt cauſée par l'extravaſation de la ſérosité, ou du ſang, dans la ſubſtance du cerveau, & elle cauſe ſouvent une mort ſubite. Il faut auſſi diſtinguer l'apopléxie complette de l'imparfaite. La premiere vient de la rupture des vaiſſeaux du cerveau; & la ſeconde de leur trop grande extenſion, & de la ſtagnation du ſang qui en eſt la ſuite. C'eſt celle-ci qui ſe termine ordinairement en paralyſie, & en affoibliſſement des ſens. Mais il eſt rare qu'elle ôte la vie.

XLI. Quant à la paralyſie, elle ſe diviſe en vraie, & fauſſe. Le ſiege de la premiere eſt fixe dans le cerveau, ou dans le commencement de la moëlle de l'épine. Elle ôte le ſentiment, & le mouvement, à preſque tout le corps. La fauſſe paralyſie eſt beauconp plus douce. Elle ne jette pas des racines ſi profondes dans le cerveau. Elle s'attaque ſeulement à

quelques paires de nerfs, qui se distribuent dans certaines parties, & elle ne fait que blesser le mouvement, & le sentiment. La cause premiere de cette espece de paralysie est très-souvent les douleurs de colique, de cardialgie, ou autres mouvemens spasmodiques considérables; surtout lorsqu'ils sont causés par la stagnation du sang, comme il arrive aux sujets pléthoriques. Car le sang se porte en trop grande quantité dans les nerfs, ou même dans les muscles qui sont destinés aux mouvemens des pieds, & des mains; il s'y arrête, & lâche une sérosité visqueuse, qui, s'épanchant sur les membranes nerveuses, ôte aux parties la puissance de se mouvoir, sans leur ôter le sentiment en général, & même celui de la douleur.

XLII. Il faut aussi distinguer l'épilepsie des convulsions. Dans l'une les membranes du cerveau sont affectées, dans les autres ce sont plûtôt les membranes, & les nerfs, de la moëlle de l'épine. La contraction des pouces n'est pas si forte dans les convulsions, bien que les malades

aient beaucoup de force dans le tems qu'ils s'agitent. C'eſt vers la quatorziéme année qu'on eſt le plus ſujet aux convulſions. Elles ſont cauſées par des mouvemens de colere réprimés, par une grande terreur, l'uſage déréglé des plaiſirs de l'amour, le refroidiſſement du corps, & même la piquure des vers; & elles produiſent quelquefois des contorſions, & mouvemens ſi violens, des membres, qu'on a coutume d'attribuer ces accidens à la magie. Il y a même des ſujets où ce mal attaque juſqu'à l'imagination, a qui elle fait repréſenter differens phantômes. Si l'on ne remédie promptement à ce mal, & par des remedes convenables, il prend des forces ſi grandes que ſes accès reviennent juſqu'à vingt fois par jour, & même plus ſouvent. Quant à l'épilepſie, elle a plus de regle dans ſes retours, ſes accès ſuivent certaines phaſes déterminées de la Lune, & ne reviennent pas ſi ſouvent, & elle paſſe ordinairemeut au tems de la puberté. Enfin la catalepſie differe de l'apoplexie, en ce que la premiere attaque ſubitement,

roidit les membres, & les tient dans le ſituation où étoit le malade lorſque le mal l'a attaqué. Ces deux maladies ſe reſſemblent en ce que pendant quelque tems il y a abolition totale de tous ſentimens, avec ſtupeur, & une eſpece d'aſſoupiſſement.

CHAPITRE IV.

De la génération des maladies à raiſon du dérangement du Mechaniſme des parties ſolides, & fluides, comme ſervant à l'explication de l'hiſtoire des maladies, & à l'établiſſement d'une vraie, & ſolide Thérapeutique.

SOMMAIRE.

I. *Le ſecond fondement de la Thérapeutique eſt la connoiſſance de l'origine, & des cauſes de la maladie; partie de la Médecine mal traitée juſqu'à préſent.* II. *La maniere dont Hippocrate a écrit ſur la Médecine, eſt la meilleure.* III. *Preuve tirée de ſes principes fondamentaux.*

damentaux. IV. *On a donc eu tort de s'éloigner de la doctrine de ce grand Maître*, V. *Il faut en conséquence y revenir, & s'y attacher*, VI. *Et commencer par rechercher le vrai principe de la Médecine. Ce n'est point l'ame. Ce n'est pas les esprits.* VII. *C'est ce qu'Hippocrate entend par la nature du corps humain, c'est-à-dire, le mouvement égal des solides, & des fluides.* VIII. *L'intégrité du mouvement circulaire est la cause prochaine de la santé, & de la vie.* IX. *La lésion de ce mouvement est la cause des maladies. Il se dérange de quatre manieres ; 1°. Par le spasme universel ; 2°. Par les spasmes particuliers ; 3°. Par les mouvemens convulsifs, ou épileptiques ; 4°. Par l'atonie.* X. *La premiere classe de ces dérangemens renferme les fievres de toute espece ;* XI. *Les hémorrhagies critiques, & symptomatiques ;* XII. *Toutes les maladies inflammatoires ;* XIII. *Certaines graves maladies de la tête ;* XIV. *Les catarrhes, & les diarrhées sereuses ; la salivation mercurielle ;* XV. *Les rechutes dans les maladies, & le reflux des efflorescences de la peau ;* XVI. *Les accidens que cause la sup-*

pression des hémorrhagies. XVII. *Aucune de ces maladies ne se guérit qu'après la fin du spasme.* XVIII. *Les mouvemens maladifs ne sont donc point salutaires par eux-mêmes, & de leur nature,* XIX. *Mais seulement par accident.* XX. *La seconde classe des maladies comprend celles que produit un spasme particulier ; delà les douleurs de la tête,* XXI. *Et autres parties du corps.* XXII. *Effets nuisibles des spasmes dans les vaisseaux excrétoires, & 1°. ceux de la peau ;* XXIII. *2°. Dans le canal intestinal,* XXIV. *Spécialement dans l'ileum, & le ventricule ;* XXV. *3°. Dans les canaux biliaires ;* XXVI. *4°. Dans les organes destinés à l'excrétion de l'urine ;* XXVII. *Dans ceux destinés aux sécrétions, le gosier, le palais, le velouté des intestins, les glandes du gosier,* XXVIII. *Le diaphragme, la trachée artere, le larynx, & le pharynx ;* XXIX. *Dans le cerveau, & ses membranes, & surtout la dure-mere.* XXX. *Ce qui produit la mélancholie, la manie, l'apoplexie imparfaite.* XXXI. *Effets des spasmes dans les organes des sens.* XXXII. *Le spasme de la moëlle de l'épine est le commencement de toutes*

les fievres. XXXIII. *Troisiéme classe des maladies, qui comprend la convulsion, l'épilepsie, ou convulsion universelle, la convulsion particuliere, les mouvemens convulsifs des membres;* XXXIV. *Ceux du dedans du corps; la palpitation de cœur, l'asthme convulsif, le hocquet, la toux convulsive, l'éternuement,* XXXV. *Le vomissement, le cholera-morbus, & la diarrhée, les rots, l'avortement, & l'accouchement.* XXXVI. *Quatriéme classe de maladies; effets de l'atonie. La mort, la syncope, la défaillance,* XXXVII. *Les graves maladies du cerveau, la goutte serene, le vertige, la surdité, le tintement d'oreille, l'aphonie, la perte de l'odorat; la difficulté d'avaler, le catarrhe suffoquant,* XXXVIII. *Diverses affections du ventricule, & des intestins, la sortie involontaire de l'urine, des excrémens grossiers, les sueurs de mauvais caractere.* XXXIX. *Maladies que l'atonie produit dans les poumons, le foie, & la rate, les vaisseaux sanguins,* XL. *Et spécialement dans ceux du foie, & de l'utérus,* XLI. *Dans les reins, la vessie, les vesicules séminales,* XLII. *Les membranes de la moëlle de l'épine.*

XLIII. *L'atonie est pire que le spasme.* XLIV. *Le spasme produit l'atonie, & l'atonie le spasme.* XLV. *Les maladies des âges viennent de la même source.* XLVI. *Toutes les maladies sont des affections du genre nerveux.*

I. Après avoir discuté, & mis au jour, dans le Chapitre précédent les marques caractéristiques qui servent à faire distinguer les genres des maladies, & leurs especes, il est nécessaire au Médecin de rechercher avec soin ce qui constitue leur essence formelle, leur génération, leurs causes premieres, leur siege; parce que c'est le fondement de la vraie Pathologie, & de la vraie Thérapeutique. En effet une connoissance recherchée de la maniere dont s'engendrent les maladies, ouvre un chemin aisé au Médecin tant pour les prévenir, que pour les guérir. C'est pourquoi, bien que je me sois assez étendu dans le second Tome de ma Médecine Raisonnée sur l'origine, & les causes, des maladies, j'ai cru qu'il n'étoit rien moins qu'inutile de donner ici un court abrégé de toute la

Pathologie, où l'on trouve toutes les causes prochaines de toutes les maladies; & je crois ce travail d'autant plus utile, que, s'il est permis de dire librement sa pensée ; la Pathologie n'a pas été jusqu'à présent bâtie sur des fondemens assez solides, c'est-à-dire, appuyée sur des principes liés, & démontrés, d'une maniere convenable; & qu'au contraire elle fourmille d'erreurs, & d'opinions démenties par les observations des Praticiens attentifs.

II. Ceux des Anciens, & des Modernes, qui ont écrit sur la Médecine ont suivi différentes idées, hypotheses, ou principes. Il n'y en a cependant point, à mon avis, qui ait suivi une voie plus aisée, plus simple, & plus conforme au systême de la nature, que le plus ancien, le pere des Médecins, je veux dire Hippocrate; comme ses écrits d'éternelle mémoire en font foi. En effet ce respectable Auteur ne s'est pas borné aux seules propriétés de la matiere, à ses rapports, à ses qualités physiques, encore moins à des noms aussi vuides que pompeux, pour trouver

des explications ſolides des plus difficiles phénomenes de la Médecine; il s'eſt principalement attaché à la proportion, la meſure, la diſpoſides mouvemens, & des liqueurs de notre corps, & des choſes qui doivent y entrer, ou en ſortir; en un mot il a cherché des explications purement méchaniques, puiſées principalement dans la Phyſique, l'Anatomie, & les obſervations de pratique clinique.

III. En effet c'eſt le premier qui ait bien connu la nature de la Médecine, qu'il définit l'art d'ôter le ſuperflu, & d'ajouter ce qui manque, ſans doute au moïen des remedes appropriés. C'eſt le premier qui ait diſtingué trois ſortes de parties qui entrent dans la compoſition du corps, les ſolides, les fluides, & celles qui font effort, ou les ſpiritueuſes, & qui ait remarqué la communication qui ſe trouve entre les différentes parties du corps, & la ſympathie qu'on remarque entre elles. C'eſt le premier qui ait parlé du mouvement progreſſif, & circulaire, du ſang, de l'inégalité de ce mou-

vement, de sa direction du centre à la circonférence, ou de la circonférence au centre; doctrine clairement enseignée dans son traité des vents. Rien de plus exact que ce qu'il dit de la base de la santé, qu'il établit dans la médiocrité, & une juste proportion; & des causes de la maladie, qu'il trouve dans le trop grand excès, soit dans la quantité, ou la qualité des principes du corps; excès qu'il a grande raison de regarder comme ce qui est le plus contraire à la nature de l'homme. Enfin personne avant lui n'avoit remarqué que la nature du corps humain l'emporte sur tous autres agens, soit qu'il s'agisse de le préserver des maladies, ou de les guérir, & que c'est le fondement de tous les raisonnemens en matiere de Médecine.

IV. Il auroit donc été très-avantageux que ceux qui ont écrit sur la Médecine depuis Hippocrate, & surtout Galien, & ses sectateurs, eussent suivi une route si heureusement fraiée, & qu'on se fut appliqué pendant la longue suite de siécles qui se sont écoulés depuis Hippocrate à en

richir notre art ſalutaire de bonnes obſervations de pratique ; de découvertes anatomiques, qui développent, & mettent au jour, l'art merveilleux avec lequel les parties de notre corps ſont enchaînées les unes aux autres ; d'expériences de phyſique, méchanique, & chimie, qui font connoître les forces des choſes corporelles, dont les hommes ont continuellement beſoin pour entretenir leur vie, & les loix des mouvemens qui la conſervent. Mais au lieu de s'appliquer à cultiver, éclaircir, perfectionner, de confirmer les découvertes d'Hippocrate, je le dis à regret, on s'eſt arrêté à des ſpéculations inutiles, à des raiſonnemens ſtériles, puiſés principalement dans la Philoſophie d'Ariſtote, à donner des lettres de naturalité aux quatre qualités correſpondantes à ſes quatre élémens, aux humeurs, aux tempéries, aux intempéries, & aux différentes puiſſances, & facultés, de l'ame, & des eſprits : & qu'en eſt-il arrivé ? Au lieu d'améliorer le fond ſur lequel ils avoient à travailler, ils n'ont fait que l'empêcher de profiter, & reculer

extrêmement les espérances les plus légitimes. Je n'estime pas plus les hypotheses, & les principes, de quelques Médecins de nos jours, qui, tout pleins de la physique corpusculaire de Descartes, ou des puissances salines, & sulphureuses, des Chimistes, ou enfin des subtilités, & des divisions de métaphysique, ont substitué aux connoissances utiles dont ils pouvoient enrichir la Médecine; & qui pouvoient servir à l'établissement d'une théorie solide, & démontrée, des mots également inutiles, & inintelligibles.

V. Pour moi depuis que je fais mon étude de travailler à perfectioner ma profession, & que mon devoir m'oblige de l'enseigner à d'autres, je me suis fait une loi d'éclaircir, de confirmer, & de perfectioner, la méthode ci-devant suivie par Hippocrate, & si heureusement mise en œuvre par lui; de raisonner méchaniquement sur la nature, & les accidens, du corps humain; & d'établir mes raisonnemens sur des observations exactes, & sur les découvertes anatomiques, physiques, mé-

chaniques, & chymiques, qui viennent à ma connoiſſance. Voici donc le plan que je ſuis dans cet ouvrage. J'établis en peu de mots, le plus ſolidement qu'il m'eſt poſſible, ſur les principes véritables, & très-ſimples, de la nature, ſavoir le mouvement, la matiere, & ſes propriétés, & ſes loix dans le corps de l'homme, la nature de la vie, de la ſanté, & de la mort, la génération des maladies, & des accidens de différentes ſortes, & ſur ces fondemens j'établis une Thérapeutique raiſonnée, ou la méthode de trouver les remedes convenables, & de les appliquer. Je me flatte qu'une entrepriſe de cette nature ne peut être qu'avantageuſe à ceux qui apprennent la Médecine, & doivent faire leur occupation de la pratiquer.

VI. Or, comme on peut former une démonſtration, ou établir une vérité, dans quelque ſcience que ce ſoit, ſans poſer d'abord quelques principes ſimples, ou axiomes, à la portée de tout le monde, & avoués d'un chacun, deſquels on va par voie d'analyſe, ou par une ſuite de rai-

ſonnemens, juſqu'aux raiſons des phénomenes les plus cachés, & les plus difficiles à développer, il me paroît indiſpenſable d'en faire autant pour écrire ſur la Médecine d'une maniere ſçavante, ou raiſonnée. Il faut donc que je recherche un principe, partant duquel non ſeulement je rende raiſon de ce que c'eſt que la vie, la mort, la ſanté, & les maladies, mais d'où je puiſſe déduire naturellement l'explication de tous les phénomenes qui ſe préſentent dans l'état naturel, & contre nature, & dans l'hiſtoire des maladies, & les raiſons pourquoi certaines choſes ſont ſalutaires, ou nuiſibles, dans certaines circonſtances. Mais quel eſt ce principe? C'eſt ſur quoi les Médecins ſont peu d'accord. Ceux d'entre eux qui regardent notre corps comme purement paſſif, & incapable par lui-même de produire des mouvemens, & qui refuſent également aux choſes matérielles toute puiſſance d'agir ſur lui, ſont obligés d'avoir recours à un principe immatériel, qui communément exécute, & dirige ſagement, & prudemment, les mouve-

mens du corps, à l'ame en un mot, ſoit raiſonnable, ſoit ſenſitive. D'autres veulent que le premier, & vrai principe de la Médecine ſoient les eſprits contenus dans le cerveau, & le ſang ; ſubſtance de nature éthérée, ſulphureuſe, mobile, & élaſtique, qu'ils regardent comme la cauſe des mouvemens vitaux, & qui mérite, ſelon eux, la principale conſidération tant dans la Pathologie, que la Thérapeutique.

VII. Pour nous nous regardons avec Hippocrate comme la baſe de tout raiſonnement, & de toute diſſertation, en Médecine, la nature du corps humain ; & par ce terme nous n'entendons autre choſe que la continuité du mouvement progreſſif, & circulaire, du ſang, & des liqueurs, dans un corps purement compoſé de vaiſſeaux, ou de tuiaux ; continuité cauſée par l'alternative des mouvemens de ſyſtole & de diaſtole qui ſe trouve dans chaque vaiſſeau ; en conſéquence duquel principe la vie n'eſt autre choſe dans le corps humain, que le mouvement des fluides pouſſés par les ſolides, entre autres par le

cœur ; & par les arteres, & celui des solides entretenu par les fluides ; mouvement, dont la durée garantit de la corruption notre machine, qui d'elle-même y est très-sujette, & dont l'entiere extinction est le commencement d'une putrefaction mortelle.

VIII. Bien que nous nous embarrassions peu de remonter jusques aux causes éloignées des mouvemens vitaux, parce que cette théorie recherchée appartient plûtôt à la physique, ou à la sublime métaphysique, qu'à la Médecine, dont le but principal est d'opérer, nous ne balançons pas à assurer qu'il est impossible que le mouvement de systole & de diastole qui réside dans tout le systême vasculeux, d'où dépend la circulation des fluides, & qui la dirige, & la regle, ne peut subsister, si le sang n'est distribué par la voie des petites arteres qui s'y ramifient, dans les membranes fibreuses, & nerveuses, dont les vaisseaux sont composés, & si la liqueur quelconque que charrient les nerfs n'a une entiere liberté de circuler ; ce qui est si

vrai, que si le mouvement de cette liqueur est intercepté, le mouvement cesse dans le moment. Nous croions fermement en conséquence que la santé, qui consiste dans l'exercice libre, & reglé, des fonctions de l'esprit, & du corps, dépend uniquement des mouvemens de systole, & de diastole des solides, & de l'égalité d'un mouvement progressif réglé des fluides dans les vaisseaux, de sorte que les liqueurs passent librement des parties internes, & des grands vaisseaux, dans ceux de l'habitude les plus petits; liberté, & intégrité, qui entretiennent la secretion des liqueurs utiles, & qui doivent être emploiées à l'avantage du corps, & qui produisent l'excretion très-salutaire de celles qui sont inutiles, & superflues.

IX. Connoissant une fois le fondement de la santé, il n'est pas difficile de trouver celui de la maladie, dont la raison formelle n'est autre que la lésion des fonctions du corps; & l'on voit sans peine que nous devons uniquement la déduire du dérangement du mouvement des solides,

& des fluides ; & comme cette lésion se peut faire de diverses manieres, aussi établissons-nous diverses causes formelles, & prochaines, des maladies, ou, pour mieux dire, des mouvemens maladifs. On apperçoit en fesant exactement attention à ce qui se passe sous nos ïeux dans l'état de maladie, ou contre nature, que le mouvement vital qui pousse les liqueurs du dedans au dehors, est extrêmement dérangé lorsqu'il arrive une contraction spasmodique des vaisseaux capillaires, & des petites fibres dont ils sont composés, & que, par un mouvement inverse, il est réfléchi de la circonférence au centre ; puisque, la systole & la diastole venant à augmenter, il est derechef violemment dirigé du centre à la circonférence. Ce mouvement, s'il attaque tout le corps, s'appelle fievre. L'observation nous apprend aussi que l'augmentation du mouvement de systole, ou le spasme, se trouve quelquefois dans certaines parties seulement, où il dérange le cours des liqueurs, & pour lors ce mouvement s'appelle spasmodique. On remarque

encore dans quelques maladies qu'il ſe fait un mouvement alternatif de contraction, & de relâchement dans les parties muſculeuſes du dedans, & du dehors, ſans que la volonté y ait part. Ce mouvement s'appelle convulſif, ou s'il eſt énorme, épileptique. On voit enfin dans beaucoup de maladies un grand relâchement, ou affoibliſſement du mouvement ſyſtaltique des ſolides, d'où il s'enſuit un retardement du mouvement progreſſif. Cette affection, ſi elle eſt peu conſidérable, ſe nomme atonie; elle prend le nom de paralyſie quand elle l'eſt davantage, & c'eſt une cauſe féconde de maladies.

X. Après avoir ainſi établi quatre claſſes de mouvemens maladifs, nous commencerons par parler de ceux qui naiſſent de l'augmentation de la contraction des vaiſſeaux, & des fibres, de l'extérieur du corps; état ſpaſmodique qui cauſe le reflux des liqueurs de la circonférence au centre, & nous mettrons la fievre au premier rang. En effet il n'y en a aucune eſpece du genre des intermittantes, ou des continues, & entre

ces

ces dernieres de benignes, ou malignes, d'aigues, ou lentes, d'inflammatoires, ſanguines, lymphatiques, ou bilieuſes, accompagnée, ou non d'exanthemes, il n'y a même point de fievre ſymptomatique, où, dans le commencement, le progrès, ou le redoublement, on ne remarque refroidiſſement des parties extérieures, reſſerrement de la ſurface de la peau, & de ſes pores, affaiſſement des vaiſſeaux, friſſonnement, froid des parties, ſuppreſſion de la ſueur, & conſtipation du ventre. Il n'y a point de fievre où le ſang ne ſoit repouſſé de l'extérieur du corps vers l'intérieur, c'eſt-à-dire, vers le cœur, & les grands vaiſſeaux qui y ſont attachés, où il ne ſoit pouſſé vers les parties ſupérieures, & où il ne s'y amaſſe, de maniere à produire des douleurs dans le dos & la tête, des inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, des mouvemens involontaires, la difficulté de reſpirer, l'oppreſſion de la poitrine, la dureté, & la fréquence du pouls, &, lorſque le ſang eſt fouetté violemment vers les membranes du cerveau, & de la

moëlle de l'épine, où il n'arrive des délires, des convulſions, des épilepſies, quelquefois dans le commencement de la maladie, quelquefois même, ce qui eſt plus dangereux, dans le tems de ſa force. Il ne ſe guérit enfin, ou ne ſe réſout aucune fievre, ou mouvement febrile, ſi le reſſerrement ſpaſmodique de la ſurface de la peau, & des petits vaiſſeaux, ne diminue, ou même ne ceſſe entierement, & qu'en conſéquence l'égalité, & la liberté, de la circulation, & l'abord des liqueurs aux vaiſſeaux excrétoires, & à l'habitude, ne ſe rétabliſſe; ce qui eſt ſuivi d'un pouls plus mollet, & plus fort, d'une augmentation de ſueurs, de moiteur, ou de tranſpiration, d'une plus grande liberté du ventre, & de la ſortie d'une urine plus épaiſſe; tous ſignes d'une bonne criſe, & c'eſt ce mouvement double qui conſtitue l'eſſence, & la nature, de toutes les fievres, ou de tous mouvemens febriles.

XI. Il y a bien d'autres maladies, ou mouvemens maladifs, que les fievres, dans leſquels le cours du ſang ſuit une direction contre nature, en

refluant des parties extérieures, & inférieures, vers les internes & supérieures. Ce mouvement est palpable dans toutes les hémorrhagies, tant les salutaires, ou critiques, que les pernicieuses, ou symptomatiques. Cette évacuation sanguine qui arrive tous les mois aux femmes, ou l'excrétion du sang hémorrhoïdal chez les hommes, est toujours précédée d'un refroidissement des extrêmités inférieures, d'un resserrement de la peau, d'une douleur dans le dos, vers les os pubis, & sacrum, de lassitude dans les membres, d'un affaissement, & d'une pâleur sur les joues, enfin d'une augmentation de force dans le pouls; ce qui produit l'écoulement du sang. Dans le saignement de nez il y a aussi un peu de froid dans les extrêmités inférieures, le visage s'enfle, & rougit, les arteres temporales battent plus fortement, il y a pesanteur de tête, & l'augmentation de la palpitation des arteres fait couler le sang. Le crachement de sang est toujours précédé de froid des extrêmités, surtout des pieds, de lassitudes, de vents dans le bas ventre, de cons-

tipation, de pesanteur de poitrine, & de difficulté de respirer. Enfin il n'arrive jamais de crachement de sang, d'évacuation d'un sang noir par l'anus, de pissement de sang; qu'il n'y ait eu des spasmes dans le ventre, des douleurs dans le dos, une constipation, avec refroidissement, & affaissement de la peau, & des parties externes, plus de fréquence, & de dureté, dans la pulsation des arteres.

XII. La génération des inflammations se fait de la même maniere. Il n'arrive presque jamais de phrénésie, idiopathique, ou symptomatique, comme celle qui survient aux fievres continues, sans frisson, & froid, dans la surface du corps, constipation, excretion d'une urine aqueuse, & limpide. Le sang cependant est repoussé vers la tête, dont les arteres tant internes qu'externes battent fortement, avec rougeur du visage, étincellement des ïeux, dessEichement, & chaleur, des narines. Et comme le sang est porté vers cette partie en plus grande quantité que le diametre des vaisseaux n'en peut contenir, & qu'il ne trou-

ve pas d'iſſue par les narines, il fait effort vers les vaiſſeaux latéraux des arteres, vaiſſeaux deſtinés au paſſage de la lymphe, & non du ſang, où, venant à s'arrêter, il cauſe une douleur, une ardeur, & un délire, avec dérangement de l'imagination. Toutes les autres inflammations, celle des ïeux dans l'ophthalmie; du larynx, & du pharynx, dans les ſquinancies vraie, & fauſſe; des poumons, dans la pleuréſie, & la péripneumonie; des ligamens membraneux du foie, dans l'inflammation de ce viſcere; de la ſubſtance des reins, dans la néphretique; celles en un mot qui attaquent le ventricule, les inteſtins, l'utérus, & la veſſie, n'arrivent jamais qu'à l'occaſion des ſpaſmes, du bas ventre ſurtout, & des inteſtins, qui repouſſent les liqueurs des moindres ramifications des vaiſſeaux dans les plus groſſes, & delà impétueuſement vers d'autres parties; auſſi ai-je ſouvent obſervé la péripneumonie, & la pleuréſie, à la ſuite d'une douleur de colique. Si l'on fait attention aux inflammations douloureuſes qui atta-

quent les extrêmités avec douleur, & rougeur, comme l'érysipele qui affecte la peau, ou le visage, le rhumatisme qui siege dans les membranes des muscles, la goute dans les ligamens nerveux des jointures des pieds, des genoux, des mains, la goute sciatique dans les os ischium, elles proviennent toutes de même la cause, puisque communément avant l'accès de ces maladies il y a frissonnement, & refroidissement de la peau, applatissement des vaisseaux, abbattement des forces, perte d'appetit, inquiétudes dans les parties voisines du cœur, quelquefois même vomissement, & constipation; preuve certaine de l'existence des spasmes dans les extrêmités, & les parties intérieures, & du mouvement rétrograde imprimé au sang.

XIII. C'est la même cause qui produit plusieurs graves maladies de la tête, & du cerveau, comme les attaques, ou accès, d'épilepsie, de manie, d'apoplexie, de paralysie, ou des maladies soporeuses. Car le sang, & les humeurs, étant poussés avec impétuosité vers la tête, & surtout

vers l'intérieur de cette partie, & le ſang, n'y trouvant point d'iſſue, ou bien il forme des ſtagnations dans les vaiſſeaux des membranes du cerveau, &, cauſant une compreſſion du principe des nerfs, il produit l'apopléxie, mais apopléxie légere, ou ſpaſmodique, commune aux hyſtériques, & aux hypochondriaques; ou, cauſant la rupture des vaiſſeaux trop gonflés, & ſurtout de ceux du plexus choroïde, il ſe fait un épanchement dans les ventricules, accident ſuivi de la plus dangereuſe eſpece d'apopléxie; où la ſéroſité ſort par inphiltration, & ſe gliſſant dans les fibres de la ſubſtance du cerveau, ou de la moëlle de l'épine, elle produit la paralyſie, les affections ſoporeuſes, & la perte de la mémoire; ou enfin ſi le ſang prend un cours violent & impétueux, dans le cerveau, & que les plus petits vaiſſeaux en ſoient en même tems gonflés, il ſurvient une fureur. Delà vient qu'avant l'attaque de toutes ces maladies, on ſent toujours froid, & friſſon, dans les extrêmités; ce qui eſt ſurtout vrai des hypochondria-

ques, qui y sont surtout très-sujets; on sent douleurs, & spasmes dans le ventricule, dans le dos, les hypochondres, le bas ventre, lassitude des membres, & constipation du ventre. Il y a quelque chose de plus dans l'épilepsie; car, le spasme comprimant les veines jugulaires externes, non seulement le visage est gonflé du sang qui y séjourne en trop grande quantité, mais il devient d'un rouge livide, & le mouvement des arteres est plus vîte, & plus dur, que dans les accès d'apoplexie.

XIV. Toute excretion abondante de sérosité vitieuse dans le rhume de cerveau, excretion qui se fait par la substance glanduleuse du gosier, & des narines; celle qui se fait par les bronches des poumons, dans la toux humide; celle qui se fait d'une sérosité acre salée, & bilieuse en grande quantité, & souvent très-avantageusement, dans la diarrhée; commence par un frissonnement de la peau, un refroidissement des extrêmités, la lassitude dans les membres, l'abbatement de tout le corps, la suppression de la transpiration. Aussi les saisons où ces maladies

maladies sont les plus communes, sont le Printems, & l'Automne, tems où le froid, & l'humidité, de l'air resserre l'habitude du corps, & oblige les liqueurs de refluer au dedans. Les énormes salivations, causées par le mercure, accident que j'ai trouvé quelquefois mortel, n'arrivent point aussi sans un grand, & continuel, refroidissement des extrêmités, un resserrement de la peau, la seicheresse du ventre, & la difficulté d'uriner.

XV. Toutes les maladies febriles, ou autres sujettes aux rechutes, commencent, & reprennent, par un refroidissement notable des membres, des douleurs dans le dos, l'abbattement des forces, la lassitude du corps, un sentiment de frisson, & la constipation du ventre. On voit surtout très-souvent en pratique que les pustules de la petite vérole, ou de la rougeole, du pourpre rouge, & blanc, & même les taches petechisantes, entre les maladies aigues; & entre les chroniques, la galle, & les pustules, ou ulceres salés âcres, & corrosifs, qui défigurent la peau,

disparoissent, se seichent, & refluent au dedans, par la contraction spasmodique des vaisseaux de la peau, occasionnée par le froid auquel on s'expose inconsidérement, ou par des topiques astringens appliqués mal-à-propos; ce qui occasionne des maux beaucoup plus dangereux que les premiers. J'ai même vû souvent des tumeurs œdemateuses des pieds reprimées par des accès de fievre intermittente, qui avoient commencé par un froid, & une stupeur des extrêmités, causer par leur reflux dans la masse du sang une oppression de poitrine, qui alloit jusqu'à la suffocation.

XVI. Il n'y a personne, pour peu qu'elle soit versée dans la pratique de la Médecine, qui ignore les accidens cruels que cause ordinairement la suppression subite des vuidanges, du flux menstruel, & hémorrhoïdal; accidens qui n'ont surement pas d'autre cause que l'étranglement causé aux petits vaisseaux qui servent à l'écoulement de ces liqueurs, à l'occasion du contact de l'air froid, des passions de l'ame, ou des remedes

imprudemment administrés. Or que produit cet étranglement, si ce n'est qu'il change la direction du cours du sang qui se portoit vers les parties par où il couloit, & qu'il pousse cette liqueur vers les grands vaisseaux, & les viscere nobles, où son trop grand amas excite différens troubles, & troubles opiniâtres? En effet, dans les intestins, il produit des tranchées cruelles; dans le ventricule, la cardialgie; dans les parties voisines du cœur, de grandes inquiétudes; dans la poitrine, la difficulté de respirer portée jusqu'à la suffocation; dans le dos, des douleurs; dans les membres, des lassitudes, des abbatemens, & une impuissance de se mouvoir; dans le cœur, la palpitation, & le tremblement, & même une syncope cardiaque; dans la tête, des douleurs, le tintement d'oreille, l'éblouissement, quelquefois le vertige, & même l'épilepsie, la mélancholie, ou des idées d'inquiétude, & mêlées de crainte, avec un dérangement de l'imagination; & dans tout le corps un abbattement, & un affoiblissement.

XVII. Aucun de ces maux cruels, qui inspirent à si juste titre la crainte aux plus assurés, aucun, dis-je, de ces maux, soit fievres, inflammations, douleurs, écoulemens, ou autres, ne cesse, & ne laisse respirer le malade ? si le sang, & les liqueurs ne reprennent leur cours du centre vers la circonférence, de l'intérieur du corps vers l'extérieur, & les plus petites subdivisions des vaisseaux ; soit que ce changement soit l'ouvrage de la nature, ou de l'art. Aussi les marques certaines de la parfaite résolution d'une maladie, ou, pour parler comme les Grecs, d'une crise parfaite, sont-elles un pouls plus mollet, & plus calme ; une chaleur douce, également répandue par tout le corps ; une moiteur, ou une sueur tiede, produite par l'augmentation de la transpiration ; un sommeil plus tranquille ; un ventre plus libre ; l'excretion d'une urine plus chargée, & qui lâche aisément du sédiment ; signe que les Anciens regardoient principalement comme le plus sûr indice de la coction de la matiere febrile, & morbifique.

XVIII. Dans cet état des choses, il me paroît qu'il est impossible de se ranger du parti de ceux qui regardent, & les fievres, & les mouvemens maladifs, dont nous venons de faire l'énumération, comme salutaires en eux-mêmes, & de leur nature, & établis par une providence toujours attentive à la conservation de son ouvrage pour entretenir la vie, & garantir le corps de sa destruction. Car peut-on raisonnablement regarder comme salutaires, & amis du corps, des mouvemens spasmodiques qui interrompent la circulation du sang, lui ôtent la liberté, l'égalité, & l'empêchent de se porter vers l'habitude du corps, & de passer par les vaisseaux capillaires ? Des mouvemens, qui non seulement arrêtent les excretions, sans lesquelles la vie ne peut se conserver, qui repoussent vers l'intérieur, les impuretés qui devroient sortir du corps; mais dont la force, comme une attention exacte le fait toucher au doigt, est ce qui donne le coup de la mort ? En effet, de quelque maladie qu'on meure, soit aigue, ou chronique, c'est de ces mouve-

mens qu'on tire les signes de la mort, signes dont une expérience répetée tous les jours démontre l'infaillibilité. Et quels sont-ils, si ce n'est le froid des extrêmités, le frisson, & la roideur des parties, la sueur froide, le reflux des exanthemes, s'il y en a sur la peau; l'affaissement du visage, & des tempes, le nez affilé, une respiration inquiette, & embarrrassée, un extrême abbattement, un pouls inégal, foible, serré, ou même intermittant, suivis de dérangement de l'esprit, ou des sensations, ou de convulsion? J'ai remarqué d'ailleurs que ceux qui meurent de fievre intermittente, périssent dans le commencement de l'accès, & dans le froid; tems où toutes les parties extérieures sont dans une contraction spasmodique; & que tous ceux qu'une maladie précédente a rendu trop susceptibles de ces mouvemens, comme les hypochondriaques, les hystériques, ceux qui souffrent de la suppression du flux menstruel, ou hémorrhoïdal, sont à la fin étranglés par les retours de ces mouvemens spasmodiques, qui par eux-mêmes ne sont pas fort dangereux.

XIX. Il est donc certain qu'il n'y a pas d'autre point de vûe sous lequel ces mouvemens, maladifs par eux-mêmes, puissent paroître salutaires, si ce n'est que par accident, comme il arrive très-souvent, ils excitent, & augmentent, par une espece de raison méchanique, cet autre mouvement, réellement salutaire de lui-même, qui détermine le sang de l'intérieur à l'extérieur, & que l'abord du sang à la surface du corps ne résolve, & chasse à la fin la cause de la maladie, ou les liqueurs qui forment des stagnations, par l'entremise des mouvemens méchaniques, qu'une providence toujours bien-fesante a ordonnés dans notre corps. C'est en ce sens qu'on peut avec Celse regarder la fiévre comme un remede, & une deffense contre les causes maladives, ou, pour parler le langage d'Hippocrate, & des Anciens, qu'on peut l'appeller un combat de la nature; je dis de cette nature qui a le privilege exclusif d'opérer la cure des maladies, contre ces mêmes maladies; en entendant par le mot de maladies ces mouvemens spasmodiques

pernicieux, & essentiellement maladifs, qu'attaque la nature, c'est-à-dire, l'effort de ce mouvement salutaire, qui pousse le sang, & les liqueurs, du centre à la circonférence.

XX. Telle est la génération des maladies causées par le mouvement rétrograde du sang, & des liqueurs, qu'occasionnent les spasmes. Nous allons présentement parcourir les mouvemens pernicieux que produisent ces mêmes spasmes dans les parties où ils commencent, & où ils ont établi leur siege, & nous commencerons par les douleurs qu'ils causent ordinairement, en irritant fortement, & opiniâtrement, les membranes nerveuses, qui sont doüées d'un sentiment très-délicat; douleurs qui prennent différens noms, suivant les différentes parties attaquées. Une violente contraction des membranes extérieures de la tête; comme du péricrâne, produit la céphalalgie, ou douleur de tête; tantôt sur le devant, tantôt sur le derriere. Si cette douleur n'attaque que le côté droit, ou le gauche, elle se nomme mi-

graine (*a*); & cloud, quand elle eſt renfermée dans un petit eſpace. Quand le ſpaſme attaque les ligamens nerveux des dents, on l'appelle odontalgie, ou douleur de dents; otalgie, ou mal d'oreille, quand la membrane très-ſenſible de cette partie en eſt attaquée. La contraction ſpaſmodique de la membrane nerveuſe du ventricule, & de ſes orifices, produit la cardialgie, avec de grandes inquiétudes, & un reſſerrement dans les parties voiſines du cœur. Quand les inteſtins en ſont attaqués, ſi ce ſont les grêles, c'eſt une paſſion iliaque, qui ſe dénote par une douleur qui ſe fait ſentir vers l'ombilic, ſi c'eſt les gros inteſtins, & ſurtout le colon, & que la douleur ſoit au deſſaut des fauſſes côtes, on l'appelle tranchée, & colique; & quand la douleur ſe fait ſentir à l'extrêmité inférieure du canal inteſtinal, ce qui arrive ſurtout par la ſtagnation du ſang hémorrhoïdal, on l'appelle hémorrhoïdes aveugles.

XXI. Lorſqu'une pierre trop groſſe s'arrêtant dans les uretheres, ou au-

(*a*) Ce mot eſt formé par corruption de celui d'*Hemicrania*, que les Grecs donnoient à cette douleur.

tres parties destinées à philtrer l'urine, & la porter dans la vessie, y cause d'une part un tiraillement, & de l'autre une contraction, elle produit la douleur néphretique, douleur cruelle, accompagnée de difficulté d'uriner, & d'autres accidens très-fâcheux. Le resserrement spasmodique du sphincter de la vessie cause la strangurie, qui est un écoulement d'une petite quantité d'urine, avec un sentiment d'ardeur. Quand un spasme douloureux attaque les ligamens qui affermissent les os dans leur situation, il produit les maladies des articulations, qui prennent leur dénomination de la partie devenue sensible. Cette douleur s'appelle alors simplement goute, ou goute sciatique (*a*). Quand elle affecte simplement la membrane extérieure des muscles, on la nomme rhumatisme;

(*a*) Nous n'avons en France que le seul mot de *goute* pour désigner cette maladie, quelque partie qu'elle attaque. Les Grecs ont appellé *podagre*, celle qui attaque les pieds; *gonagre*, celle qui attaque les genoux; *chiragre*, celle qui attaque les mains, & *ischiatique*, celle qui attaque les os ischium. De ce dernier mot s'est formé par corruption notre mot *sciatique*.

& fausse pleurésie, quand elle attaque la pleure. Les irritations, & contractions spasmodiques, de certaines parties du périoste causent aussi des douleurs très-aigues, dont la grosse vérole, & le panaris, fournissent des exemples. Celle qui accompagne le déplacement des os dans les luxations ne leur cede en rien.

XXII. Les mouvemens spasmodiques trop opiniâtres dans les parties destinées aux excretions les plus salutaires, produisent des maux, qui, loin d'être moins considérables, sont encore plus dangereux. La substance tubuleuse, & poreuse, de la peau, destinée à donner issue à une grande abondance d'exhalaisons très-nuisibles, venant à être attaquée d'un resserrement spasmodique, à l'occasion d'un froid auquel on se seroit exposé imprudemment, ou par un mouvement sympathique occasionné par le spasme des parties intérieures; comme il arrive dans les fievres, & les douleurs; les impuretés excrémenteuses de nature saline, & sulphureuse, très-active, sont repoussées vers l'intérieur du corps, & causent des fievres catarrheuses, des rhumes

de cerveau, des toux ; ou, par leur dépôt sur les membranes des intestins, & leur mêlange avec la bile, qui en devient plus âcre, des diarrhées accompagnées de tranchées ; ou, si elles se portent vers le couloir des reins, une secretion plus abondante, mais douloureuse de l'urine. Que dis-je ? Le reflux de ces impuretés, suite nécessaire de l'interruption de la transpiration, est une des principales causes des maladies chroniques, dont elles amassent le foier dans les premieres voies, & surtout dans le duodenum.

XXIII. Ce long canal qui commence à l'ésophage, & se termine à l'anus ; canal destiné à la digestion des alimens, & à l'excretion de leurs parties grossieres, ne peut être attaqué de resserrement spasmodique, sans devenir la cause de beaucoup de maux, & de très-grands maux. La constipation opiniâtre est ordinairement l'effet, ou des spasmes qui attaquent les intestins mêmes, & surtout la portion inférieure du colon, & le rectum, ou de ceux qui y sont causés sympathiquement par d'autres produits dans des parties éloignées. Cet état de constipation n'est rien

moins qu'indifférent. Car non ſeulement elle empêche la ſortie des excrémens groſſiers, mais elle eſt cauſe que tous les vents, & même les excrémens ſont repouſſés vers les parties ſupérieures, & les inteſtins grêles, & meme ſouvent juſqu'à l'eſtomac, où les gonflemens qu'ils cauſent, produiſent beaucoup d'accidens très-fâcheux, comme le prouve l'exemple des perſonnes attaqués de la maladie hypochondriaque, & hyſterique. Quand le milieu du canal eſt attaqué de ſpaſme, il renverſe ſon mouvement périſtaltique, & non ſeulement repouſſe vers les parties ſupérieures les vents, mais auſſi les excrémens groſſiers; de ſorte qu'on les vomit quelquefois; ce qui arrive très-ſouvent dans la paſſion iliaque, ſurtout quand elle eſt accompagnée de hernie avec étranglement.

XXIV. Comme l'inteſtin ileum eſt un des plus déliés, & d'un ſentiment très-délicat, quand il eſt attaqué de mouvemens ſpaſmodiques, non ſeulement il cauſe des tranchées cruelles vers le nombril, mais d'abondantes, & de fréquentes déjections, comme

il arrive dans la colique accompagnée de diarrhée, ou la colique bilieuse, ou pour avoir pris un purgatif violent. Lorsque l'orifice inférieur de l'estomac est attaqué d'une contraction spasmodique violente, qui renverse le mouvement de ce viscere, il arrive un vomissement, ou des efforts pour vomir; & quand la même cause ferme l'un & l'autre orifice, l'estomac se gonfle de vents, & s'étend prodigieusement; ce qui produit souvent des accidens très-funestes dans les hysteriques, & les hypochondriaques. Il arrive aussi quelquefois que l'orifice supérieur venant à se relâcher pendant que le pylore reste fermé, les vents sortent avec impétuosité par cette ouverture; & delà vient l'abondance des rots qui s'échappent dans ces circonstances.

XXV. Et comme tout le systême des vaisseaux biliaires, tant ceux qui se distribuent dans la substance du foie, que ceux qui en sortent, ont un mouvement péristaltique, ou d'oscillation, pour parler le langage de plusieurs Auteurs modernes, qui pousse le suc bilieux dans le duodenum,

lorsqu'ils viennent à être affectés de spasme, ce qui leur arrive très-aisément à cause des membranes nerveuses, & musculaires, dont ils sont pourvus, ils deviennent causes de divers accidens, suivant la partie de ces canaux attaquée de convulsion. En effet, lorsque c'est l'orifice du canal choledoque, comme il arrive souvent pour avoir reprimé un accès de colere, ou dans la cardialgie, le vomissement, ou ensuite de l'usage d'un fort purgatif, ou d'un poison, le renversement du mouvement péristaltique fait regorger la bile dans la masse du sang, & de la lymphe, cause la jauneur de la peau, & dérange, ou même détruit la température douce, & bénigne, du sang, & des liqueurs. Quand les canaux cystiques, & hepatiques, entrent en spasme, ou par les raisons ci-dessus déduites, ou parce que la bile devient trop âcre, cette liqueur coule en trop grande quantité dans le duodenum, & cause des déjections, ou des vomissemens, fort bilieux, & même quelquefois le choleramorbus. Mais quand une bile aussi abondante,

& aussi vitieuse, vient à s'arrêter dans le duodenum, elle se corrompt très-aisément avec les autres sucs mal digerés qui y séjournent ; ce qui devient le foier d'accidens très-fâcheux, ou d'inflammations dangereuses.

XXVI. On peut appliquer ce qu'on vient de dire aux vaisseaux destinés à l'excretion de l'urine. Aiant comme les précédens un mouvement péristaltique, ou alternatif de systole, & de diastole, si leur contraction naturelle vient à augmenter par un spasme dans la partie où les uretheres sont plantés dans les reins, la secretion de l'urine est totalement interceptée, & cette sérosité salée retenue dans la substance de ces visceres, non seulement la dilate considérablement, mais regorge dans la masse du sang; ce qui, le mal devenant opiniâtre, cause une difficulté de respirer qui va jusqu'à la suffocation, ou quelque tumeur hydropique, ou quelque affection convulsive, & même souvent la mort. Lorsqu'il arrive une clôture des uretheres dans leur partie inférieure, quelle qu'en soit la cause, l'urine qui distille continuellement du bassin les

dilate

dilate extrêmement avec une douleur très-cruelle, & on les trouve quelquefois après la mort de la grosseur d'une andouille. Quand le sphincter de la vessie est attaqué de spasme, il arrive une suppression de l'urine, qui, restant dans la vessie, la remplit, & la dilate. Enfin si l'urethre est dans le cas d'une forte contraction, la sortie de l'urine devient difficile avec ardeur, & douleur, ou, ce qui revient au même, il arrive une strangurie.

XXVII. Les vaisseaux secretoires sont aussi sujets que les excretoires à être attaqués de spasme ; ce qui arrive surtout pour s'être exposé à un froid vif, ou bien à l'occasion d'une grande terreur. Les vaisseaux lactiferes des mammelles fournissent la preuve de cette vérité, étant très-sujets à cet accident. Dans cet état, non seulement la secretion du suc laiteux est interrompue dans la substance glanduleuse des mammelles, mais il s'y forme des tumeurs qui se terminent par des abscès, ou des ulceres. L'assemblage glanduleux qui compose le gosier, & le palais, & qui est

destiné à philtrer sans cesse un suc lymphatique, ou la salive, venant à tomber en contraction spasmodique, ce qui arrive non seulement dans les chaleurs contre nature, mais dans les froids des fievres, & les autres affections spasmodiques internes, le gosier se seiche, & la soif s'allume. La contraction spasmodique de la membrane veloutée des intestins, qui paroît entierement vasculeuse, & cellu-leuse lorsqu'on la laisse seicher après l'avoir soufflée; ce qui arrive à cause de la membrane nerveuse à laquelle elle est attachée de tous côtés; fait qu'il passe peu de chyle par les veines lactées; d'où s'ensuit l'amaigrissement du corps, & en même tems l'enflure du bas ventre, sa tension, & sa dureté, à cause des vents qui y sont renfermés; & delà vient enfin la tympanite. Lorsque l'usage de quelque médicament mercuriel dans des frictions réitérées excite des contractions plus fortes dans les glandes salivaires, il se fait une énorme secretion de la salive. C'est ce qui arrive également aux hypochondriaques, quand ces glandes sont irritées par les picote-

mens continuels d'un acide dominant.

XXVIII. Plus les parties supérieures du corps l'emportent sur les autres dans l'entretien de l'économie animale, plus le spasme qui les attaque est préjudiciable au corps. Les fortes contractions contre nature qui arrivent au diaphragme, & surtout à sa partie nerveuse, & tendineuse, donnent naissance à l'asthme convulsif, accident ordinaire aux hypochondriaques, & accompagné d'un sentiment de compression, & de resserrement, dans les parties voisines du cœur. Ce mouvement convulsif durant long-tems, la difficulté de respirer devient excessive, & souvent est suivie d'une enflure œdémateuse, ou hydropique, des parties inférieures. On n'a point de peine à trouver la raison de cet accident, quand on fait attention que la veine cave au sortir du foie passe par la partie tendineuse, & nerveuse du diaphragme, dont la contraction resserre aussi la veine, & par conséquent empêche le sang de remonter librement vers le cœur; ce qui l'oblige non seulement de refluer

vers les parties inférieures, mais de s'amaſſer dans les rameaux de la veine porte, & de pluſieurs vaiſſeaux du bas ventre, & qui lui fait lâcher ſa ſérosité par leurs pores élargis, & cauſer des tumeurs. Lorſque les branches de la trachée qui ſe diſtribuent dans la ſubſtance des poumons, & qui ſont compoſées de membranes nerveuſes, & muſculeuſes, ſont affectées de ſpaſmes, comme il arrive ſouvent à l'occaſion de quelque matiere irritante qui s'y forme, ou du reflux de quelque matiere âcre, ſereuſe, ou exanthématique, il arrive grande difficulté de reſpirer, & oppreſſion de poitrine, qui finit auſſi-tôt que cette matiere eſt repouſſée vers la peau. La contraction ſpaſmodique des parties muſculeuſes, & nerveuſes, du larynx, & du pharynx, produit un ſentiment de reſſerrement au goſier, comme ſi l'on y avoit enfoncé un pieu; & cet accident eſt très-commun aux hyſteriques, dont l'eſtomac eſt attaqué de ſpaſme.

XXIX. Les ſpaſmes des membranes très-ſenſibles du cerveau ont quelque choſe d'encore plus effraiant.

La dure mere, dont les duplicatures renferment les ſinus veineux du cerveau, & qui porte ce nom parce que toutes les membranes nerveuſes du corps tirent d'elle leur origine ; la dure mere, dis-je, à raiſon de ſon tiſſu totalement nerveux, & fibreux, eſt douée du mouvement vital de ſyſtole, & de diaſtole, & contribue beaucoup à régler le mouvement progreſſif du ſang dans la tête, & le cerveau, & l'entrée du fluide nerveux dans les racines des nerfs. Son mouvement ne peut donc être dérangé, & augmenté par un ſpaſme, ſans cauſer les accidens les plus fâcheux. Je regarde comme une vérité inconteſtable, que les diſpoſitions de l'ame, ſes inclinations, ſes mouvemens, ſes impreſſions, ſon jugement, dépendent principalement du mouvement, & du paſſage, du ſang, & des liqueurs, par le cerveau, & ſes membranes ; or ce mouvement du ſang eſt réglé principalement par le tiſſu, la tenſion, & le mouvement de la dure mere. Auſſi ne fais-je aucun doute que le dérangement de l'eſprit, ou le délire, ſoit mélancholique,

soit furieux, & beaucoup d'autres maladies de la tête ne dépendent principalement de la disposition contre nature de cette membrane.

XXX. En effet, lorsque la dure mere se resserre de sorte que les sinus deviennent plus étroits, & que le sang ait plus de difficulté à y passer, il nait dans l'ame différentes impressions d'inquiétude, de tristesse, ou de crainte sans fondement, qui vont quelquefois jusqu'au désespoir, & sont accompagnées d'un dérangement de l'intelligence; état qu'on appelle mélancholie, & qui est commun dans l'affection hypochondriaque causée par les spasmes. Mais c'est bien autre chose quand dans cet état de contraction de la dure mere quelques causes cachées dans l'intérieur du corps, ou quelque accès de colere, précipite le cours du sang vers le cerveau. C'est alors une folie furieuse, qui ne demande qu'à battre, & assommer; haine violente, & colere sans cause évidente; d'où il est aisé d'expliquer comment la mélancholie se change souvent en fureur, & la fureur se termine en mélancholie.

Mais si la roideur de la dure mere arrête le cours du sang dans les vaisseaux du cerveau, & que leur gonflement comprime les racines des nerfs, il éclorra une apopléxie légere, apopléxie que j'appelle convulsive, qu'on voit souvent arriver dans les grandes affections hysteriques, & que les saignées faites à propos font quelquefois passer dans le moment.

XXXI. Les organes des sens ne sont point hors d'atteinte des spasmes. Si les nerfs optiques en sont affectés, comme je l'ai vû quelquefois arriver à l'occasion des vers, la vûe manque entierement pendant quelque tems, ou les objets paroissent doubles. Si les membranes intérieures de l'oreille, qui tapissent le labirinthe, le limaçon, & le canal auditif, en sont affectées, non seulement on est très-incommodé du tintement, & du bourdonnement, mais la vive impression que fait le bruit extérieur cause des inquiétudes insupportables. Les nerfs qui se distribuent à la langue étant dans le même cas, ce qu'on a quelquefois remarqué dans des personnes attaquées de vers, l'apho-

nie, ou perte de la parole, s'en est ensuivie. L'intérieur des narines, & les sinus des os du crâne, sont tapissés d'une membrane très-nerveuse, & glanduleuse, appellé pituitaire, qui ne peut être attaquée de spasme, comme il arrive à l'occasion d'un froid picquant, de quelque humeur âcre qui se porte sur cette partie, ou par un trop grand usage du tabac en poudre, que l'excretion de la mucosité ne se supprime, avec perte de l'odorat, & même du goût. Car il y a une correspondance très-étroite entre ces deux sens, parce que la membrane pituitaire s'attache à la partie postérieure de l'os du palais où la luette est suspendue, & que la cinquiéme paire de nerfs envoie des rameaux au palais, & aux narines. Je crois encore que c'est par rapport à la tension spasmodique de cette membrane, que les femmes hysteriques, & ceux qui sont attaqués de graves accidens spasmodiques, ont tant de peine à supporter les odeurs agréables, qui, à raison de leurs parties agiles, & pénétrantes, ne font qu'augmenter l'état de contraction; ce qui est poussé quelquefois

quefois si loin, tout le systême des nerfs entrant dans le même état, qu'il en arrive les affections les plus cruelles, la syncope, d'extrêmes inquiétudes dans les parties voisines du cœur, la difficulté de respirer, & même des convulsions dans quelques sujets.

XXXII. Il n'est point encore douteux que les membranes qui enveloppent la moëlle de l'épine, & dont la structure, la nature, & l'usage, sont les mêmes que ceux des membranes du cerveau, ne soient aussi affectées de contractions spasmodiques, & c'est, à mon avis, ce qui arrive très-souvent, principalement au commencement de toutes les fievres, surtout intermittentes. Car ce frissonnement, ce refroidissement, ce froncement des pores de la peau, ce désenflement de ses vaisseaux, accompagné de pâleur, accidens qui se remarquent partout le corps, ces bâillemens, ces extensions involontaires, sont des affections des nerfs qui sortent de la moëlle de l'épine. La douleur aux environs de la premiere vertebre des lombes, qu'on remarque commune-

ment au commencement de toutes les fievres, semble établir la même vérité. Nous avons traité ce sujet plus au long dans une dissertation particuliere *sur le vrai caractere, & le siege des mouvemens febriles.* (a)

XXXIII. La troisiéme classe des mouvemens contre nature qui sont causes prochaines de maladies, est un dérangement du mouvement tonique qui ne consiste point simplement dans une augmentation de la systole, ou de la contraction, des parties motrices, mais dans l'alternative de ce mouvement, & d'une expansion, ou dilatation, considérable de ces mêmes parties. Ces mouvemens s'appellent convulsifs, & commencent dans les parties nerveuses immédiatement, ou médiatement, quand elles participent à l'irritation de quelque autre. Delà ils passent aux muscles, même ceux qui sont aux ordres de la volonté, qu'ils agitent, & secouent, quelquefois d'une maniere aussi horrible que cruelle. Si la dure mere entre en convulsion, comme

(a) Diss. *De vera motuum febrilium indole, ac sede.*

elle a un rapport très-intime avec les membranes nerveuſes de tout le corps, & notamment avec celles de la moëlle de l'épine, la convulſion eſt univerſelle. Si les membranes, & les nerfs, de la moëlle de l'épine ſont ſeulement agités de ce mouvement dans l'un, ou l'autre côté, cette convulſion eſt moins générale. Il arrive ſouvent que l'épine eſt horriblement courbée en dehors, ou en dedans; qu'elle eſt ſecouée, & torſe; quelquefois que tout le corps eſt fléchi; d'autres fois que certains membres, les pieds, ou les mains, ſont agités de côté, ou d'autre.

XXXIV. Les parties muſculeuſes du dedans du corps, & même les parties les plus nobles, ne ſont point exemptes de mouvemens convulſifs. La palpitation du cœur, qui le fait ſortir ſi violemment de ſa place, eſt une eſpece de convulſion. Les ſecouſſes du diaphragme, qui lui font violemment dilater, puis reſſerrer la poitrine, avec une inſpiration proportionnée, peuvent auſſi ſe rapporter très-bien à la convulſion. Dans l'apopléxie, l'épilepſie, & certaines

graves maladies de la tête, on remarque sensiblement une convulsion de la poitrine, ou une dilatation violente de cette cavité brusquement suivie d'une contraction de même nature; & ce signe est pour l'ordinaire mortel dans l'apopléxie. Quand le diaphragme entre en convulsion, il se fait un hocquet dont la cause est ordinairement dans le ventricule. Quand le larynx, qui est revêtu d'une membrane très-nerveuse, & la membrane nerveuse, & glanduleuse qui tapisse l'intérieur des bronches, sont irrités par une sérosité âcre, il se fait une convulsion, & des secousses de la poitrine, avec de violens efforts pour expectorer; c'est ce qui arrive dans la toux ferine, ou convulsive. Dès que les fibres nerveuses du dedans des narines sont picotées par quelque corps âcre, une grande inspiration abbaisse sur le champ le diaphragme, qui, se contractant violemment aussitôt que la convulsion cesse, ce qui ne tarde pas à arriver, cause une forte exspiration, avec une violente sortie de l'air. La cause de ce phénomène est la communication des

nerfs olfactifs avec l'intercostal. Une chose remarquable, c'est qu'en chatouillant le dessus des côtes, on cause un mouvement convulsif du diaphragme, qui produit le rire avec éclats.

XXXV. Le vomissement se met aussi tout naturellement au nombre des mouvemens convulsifs. Il arrive en effet par la forte contraction du pylore, & du fond de l'estomac, & la trop grande dilatation de l'orifice gauche, & de l'ésophage. Il n'est pas rare qu'on rejette en vomissant ce qui étoit contenu dans les intestins grêles; c'est ce qui arrive dans la passion iliaque, & ne se peut faire sans un renversement du mouvement péristaltique, ou alternatif de contraction & de relâchement du canal intestinal. Il ne faut pas douter que dans le cholera-morbus, & la diarrhée, où l'on évacue en peu de tems une grande quantité d'impuretés mucilagineuses, & bilieuses, il n'y ait convulsion non seulement des intestins, mais des canaux biliaires. Il faut aussi attribuer à cette cause les rots, qui ne sont que la sortie impétueuse des vents d'un estomac fortement contracté, acci-

dent très-ordinaire aux hypochondriaques. La sortie prématurée du fœtus, ou l'avortement, n'arrive jamais sans convulsion de la matrice. L'accouchement ne se fait point autrement. Mais il ne faut pas croire que la matrice seule entre en convulsion. Toutes les parties du voisinage vers l'os pubis, & l'os sacrum, & même les muscles du dos, & du bas ventre, en sont également attaqués, & ce sont ces spasmes violens, ou mouvemens de contraction de toutes ces parties, qui operent l'étonnante dilatation qui arrive à l'orifice de l'utérus.

XXXVI. Après avoir fait l'énumération des maladies dont la cause formelle est la convulsion, il faut passer à la quatriéme classe, qui comprend celles que produit la foiblesse, ou le trop grand relâchement, de la tension, ou de la puissance motrice, dans les parties nerveuses, & musculeuses, & même dans celles qui sont destinées à porter les liqueurs; état que les Grecs appellent atonie, & auquel, quand il est dans un degré éminent, ils donnent le nom de para-

lysie ; état enfin qui n'est pas moins dangereux que ceux que nous venons de décrire, & qui même est plus dangereux à certains égards. Ceux qui ont recherché avec attention la théorie de la mort, ne se seront pas beaucoup trompés, s'ils ont jugé qu'elle est une entiere, & universelle, résolution, ou plûtôt extinction, des mouvemens qui résidoient dans le cœur, les arteres, les membranes, & les muscles. Car dès que le mouvement actif de systole est suspendu dans le cœur, & les arteres, ou qu'il y est détruit, toute l'économie des autres mouvemens, & fonctions, est annéantie. Si la contraction du cœur est interrompue pour un tems, c'est une syncope, qui est une image de la mort. Lorsque la pulsation du cœur devient fort languissante, & fort foible, ce que produit souvent la grande tristesse, ou la fraieur, les forces s'affoiblissent, & s'abbattent tellement, que l'ame, dont l'opératiou consiste dans le sentiment, & la pensée, tombe dans une espèce de défaillance. La mort que cause l'usage d'un poison, est la suite de l'extinction de la force

motrice du cœur, soit qu'elle soit étouffée par quelque vapeur narcotique, soit que la violence des spasmes, dont le cœur a été agité, ait totalement dissipé le fluide qui donne le mouvement aux parties, & détruit la cause de la contraction.

XXXVII. Il est à propos d'entrer dans le détail des principales maladies que produit l'atonie. Ces graves maladies du cerveau, la stupeur, l'assoupissement, l'engourdissement, le penchant continuel au sommeil, l'abolition des sensations, de la mémoire, de l'esprit, ne peuvent presque pas être produits sans une grande atonie, foiblesse, & destruction de la systole de la dure mere, des nerfs, & des membranes nerveuses, destituées par quelque cause que ce soit de ce fluide extrêmement actif, pur, & délié, que les Anciens appelloient esprits animaux. La goutte serene, ou l'entier obscurcissement de la vûe, dans le tems que l'œil est dans un état d'intrégrité, n'est autre chose que la paralysie du nerf optique. Lorsque ces nerfs viennent à être un peu trop comprimés par l'artere carotide qui

eſt dans le voiſinage, & ſe trouve plus gonflée de ſang que de coutume, il arrive un vertige, accident que produit auſſi quelquefois le ſpaſme. Le relâchement des nerfs acouſtiques, cauſé par la ſurabondance d'humidité dans cette partie, ou parce qu'ils s'endurciſſent, produit la ſurdité. Le tintement incommode des oreilles, qui eſt produit entre le tympan, & la trompe d'Euſtache, par la rarefaction de l'humidité des membranes dont ces parties offenſées ſont revêtues, qui vient à ſe rarefier par rapport à ſa trop grande quantité, eſt auſſi l'effet du relâchement. La paralyſie des nerfs de la langue produit la perte de *la* parole, auſſi-bien que leur tenſion ſpaſmodique. Le trop grand relâchement qui cauſe un reflux de ſéroſité dans les membranes nerveuſes qui revêtent les cornets du nez, cauſe la perte de l'odorat ; accident très-commun dans le rhume de cerveau. Les muſcles du pharynx ne peuvent ſe relâcher plus que de raiſon, ſans que la déglutition n'en devienne plus difficile ; ce qui arrive encore quand trop de pituite relâche la membrane nerveuſe de l'é-

ſophage. La paralyſie des nerfs pneumoniques, & de ceux qui ſe diſtribuent dans les bronches, ôte la reſpiration, & produit ce qu'on appelle le catarrhe ſuffoquant.

XXXVIII. La trop grande atonie des membranes nerveuſes de l'eſtomac cauſe un préjudice notable au corps. Dans cet état non ſeulement les alimens cauſent un ſentiment de peſanteur dans l'épigaſtre, mais venant à s'y corrompre par le ſéjour, ils cauſent un gonflement de l'eſtomac, & la perte de l'appetit. Les mêmes accidens arrivent lorſque l'inteſtin duodenum a beaucoup perdu de ſa tenſion ordinaire. Car nous le regardons comme un ſecond eſtomac, un ſecond viſcere deſtiné à la confection du chyle : or les humeurs qui y ſont pouſſées par l'eſtomac ne peuvent, en s'arrêtant dans le duodenum, tomber dant un état de corruption, ſans devenir cauſes de beaucoup de maladies ; de ſorte qu'on doit regarder le duodenum comme le ſiege, & la pépiniere, de beaucoup d'infirmités. L'affoibliſſement notable du mouvement périſtaltique des autres inteſ-

tins engendre dans le bas ventre des ventosités, des grouillemens, des murmures, des bruits, qui sont les marques d'une sphacelation interne mortelle, quand ils arrivent dans une maladie aigue dangereuse. La paralysie du sphincter de la vessie, & de l'anus, cause la sortie involontaire de l'urine, & des excrémens grossiers, & dans l'état de la maladie prouve une destruction des forces naturelles. Le trop grand relâchement des vaisseaux excrétoires de la peau, est la preuve d'une grande foiblesse, & cause l'écoulement des sueurs froides, & entierement colliquatives.

XXXIX. Quand les viscéres les plus nobles tombent dans un état de relâchement, ils causent la génération de diverses maladies, même pernicieuses. Dans cet état de foiblesse les poumons sont exposés à l'abord, & au dépôt, d'une quantité considérable d'humeurs, qui produisent des toux humides avec une abondante expectoration, ou même l'asthme appellé pituiteux. Il y a plus : les humeurs salées, & âcres, prenant ce cours, deviennent des occasions prochaines

d'abſcès, d'exulcerations, de vomiques, & même de la phthiſie. Les viſceres du foie, & de la rate, tombant dans le relâchement, ſont très-ſujets aux engorgemens, aux obſtructions, aux endurciſſemens, aux ſchirres; & delà ces cruelles paſſions chroniques, l'ictere noir, & jaune, la cachexie, l'hydropiſie, le ſcorbut, prennent naiſſance. Il n'eſt pas rare aux vaiſſeaux ſanguins, ſurtout arteriels, de perdre leur vigueur, de ſorte que, leur mouvement devenant languiſſant, le ſang a de la peine à circuler, s'épaiſſit, forme des ſtagnations de côtés, & d'autres, dans les grands canaux, obſtrue les plus petits, & produit ainſi la plénitude appellée plethore au regard des forces; ſource féconde des maladies, qui très-ſouvent conſtitue une nouvelle cauſe de maladie dans les ſujets foibles qui ont été délivrés depuis peu de tems de quelque autre maladie.

XL. Et comme il n'y a point de viſcere dans tout le corps plus rempli de vaiſſeaux, en même tems où le ſang ait plus de peine à circuler, & qui aient plus de diſpoſition à la perte

de leur tenſion, & de leur force, aux ſtagnations d'humeurs, & à la production des tumeurs qui en ſont les ſuites, que le foie, & la matrice, auſſi ces deux parties ſont-elles cauſes de grands, & de fréquens accidens. Le ſang eſt apporté au foie par une veine appellée veine porte, qui, lorſque ſon mouvement ſe rallentit, a plus de peine à pouſſer, & faire paſſer le ſang par ce viſcere tout vaſculeux : auſſi cette liqueur eſt-elle obligée de regorger vers les parties, & les viſceres, où cette veine envoie ſes ramaux, comme l'eſtomac, l'épiploon, le pancreas, la rate, tout le canal inteſtinal; &, formant des ſtagnations dans ces parties, il y cauſe des douleurs, des ſpaſmes, des vents, des obſtructions, des endurciſſemens, des corruptions, des abſcès, des hémorrhagies, & une infinité d'autres affections dangereuſes, & terribles. Si le relâchement de l'utérus, qui, ſuivant la remarque d'Hippocrate, eſt la ſource de mille tourmens dans les perſonnes du ſexe, eſt cauſe qu'il ne peut faire circuler le ſang par l'immenſe quantité de vaiſſeaux tortueux qui

ſerpentent dans ſa ſubſtance, & l'oblige de refluer vers les vaiſſeaux arteriels de l'hypogaſtre, & des autres viſceres de l'abdomen, il ſe produit dans les femmes, comme dans les hommes, ces affections appellées ſpaſmodiques hypochondriaques, & qu'on appelle hyſteriques, quand il s'agit des perſonnes du ſexe. Les vaiſſeaux de l'utérus étant gorgés de ſang, & de ſérofité, cauſent encore d'autres accidens, comme l'écoulement immoderé du flux menſtruel, ou de ſérofités mucilagineuſes, l'avortement, & la ſtérilité, des tumeurs d'une groſſeur énorme, des carcinomes, & même dans la cavité de ce viſcere, différentes concretions charnues, connues ſous le noms de moles.

XLI. Le couloir vaſculeux des reins venant à perdre ſa tenſion naturelle, la ſérofité ſe ſépare du ſang en trop grande quantité; ce qui produit un flux d'urine, où l'on rend cette liqueur en plus grande quantité qu'on n'a pris de liquide. Le même relâchement eſt cauſe de la génération du calcul des reins. Car la circulation du ſang ne peut ſe faire languiſſament,

lentement, & avec peine, dans les arteres émulgentes, sans que l'excretion de la liqueur urineuse se fasse plus lentement; & cette liqueur s'arrêtant dans les tuiaux urinaires qui sont près du bassin, laisse échapper une matiere épaisse, tartareuse, & mucilagineuse, qui successivement forme des calculs. La vessie venant aussi à s'énerver, & à perdre sa force expultrice, s'il est encore permis d'emploier ce terme, elle ne rend plus l'urine, qui par un trop long séjour dépose un sédiment épais, & mucilagineux, lequel, devenant insensiblement plus solide, devient un occasion de la formation des pierres. Le ressort des vaisseaux séminaux, & des vesicules séminales, venant à se détruire, la liqueur lymphatique, & séminale, s'amasse en plus grande abondance dans les cellules, qu'elle gonfle tellement à la fin, qu'elle excite des pollutions nocturnes, ou même une gonorrhée benigne.

XLII. Enfin les membranes, & les nerfs, de la moëlle de l'épine tombent aussi dans l'atonie par différentes causes. Quand un seul côté en est atta-

qué, c'est une hemiplégie, ou une paralysie, du côté droit, ou gauche, & les parties où se distribuent les nerfs du côté de la moëlle de l'épine qui est affecté, sont privés de mouvement, & de sentiment. Mais si l'affection n'est pas dans la moëlle de l'épine, mais dans des branches de nerfs, ou des membranes nerveuses des membres, par exemple, des bras, & des pieds, le sentiment subsiste en quelque sorte dans la partie privée seulement de mouvement, & cette affection s'appelle *paresis*, ou paralysie incomplette.

XLIII. Il suit de tout ce qu'on vient de voir que toutes les maladies sont produites par l'augmentation, ou la diminution, & la foiblesse, des mouvemens, de sorte que celles-ci produisent les affections chroniques, & rebelles, & la premiere les aigues, & les précipitées. Delà nait tout naturellement une question qui mérite d'être décidée, lequel est le plus dangereux, le plus ennemi de l'économie animale, du spasme, ou de l'atonie ? Pour nous nous ne balançons pas sur le parti que nous avons à prendre, & nous décidons

dons hardiment que l'atonie a plus de force que le ſpaſme pour opérer la deſtruction de la ſanté, & de la vie. Il eſt vrai que le ſpaſme cauſe des douleurs cuiſantes, de grandes inquiétudes, des incommodités très-fâcheuſes; mais il eſt très-commun qu'au moins par accident il produiſe des effets très-utiles; puiſque l'augmentation de mouvement des ſolides, & des fluides, ſert à détruire la cauſe morbifique qui lui a donné l'être, & qu'en opérant la réſolution des ſtaſes, des ſtagnations, des engorgemens, en feſant ſortir du corps les humeurs vicieuſes, & qui pêchent par la température, & la quantité, elle eſt cauſe que la maladie ſe termine, & ſe guérit, heureuſement. D'ailleurs il eſt beaucoup plus aiſé de rabbattre, & de calmer, les mouvemens exceſſifs, & trop impétueux, que de ranimer, ou de réveiller, ceux qui manquent totalement. Telle eſt cependant la cauſe de l'atonie, qu'elle naît de l'épuiſement des forces de la nature, c'eſt-à-dire, de la conſomption du ſang, & du ſuc nerveux, perte qu'il n'eſt pas ſi aiſé de réparer. Ajoutés que

la foiblesse, ou la langueur, de la force motrice des parties est ordinairement cause que le sang forme dans certains endroits des congestions, des stases, des stagnations, des engorgemens de visceres, des corruptions, qui deviennent des causes prochaines de fievres, de spasmes, & de mouvemens contre nature, ou qui font que ces accidens reprennent, & recommencent. Ces vérités ne peuvent faire peine à personne, si l'on fait attention qu'il ne s'engendre aucune maladie, aucun accident, qui ne soient précédés d'une foiblesse notable du genre nerveux, ou de l'atonie de quelque partie noble, soit que ce soit le ventricule, les intestins, le systême des vaisseaux du mésentere, les membranes du cerveau, ou de la moëlle de l'épine, ou même les vaisseaux excrétoires; ce qui fait que les médicamens fortifians, & balsamiques, par la raison qu'ils remédient à la langueur des forces, font des secours très-efficaces pour écarter les maladies, & les prévenir.

XLIV. Quand on examine avec attention les mouvemens qui se font

dans le corps, & leur caractere, on s'apperçoit aisément qu'un spasme qui tourmente, & agite, violemment les parties du corps dans l'état de maladie, leur laisse toujours en finissant une foiblesse, ou une impuissance de se mouvoir, laquelle devient ordinairement cause que l'accès recommence. Les grandes douleurs sont suivies d'enflure des parties affectées; & les inflammations aigues, du sphacele, qui est le dernier degré de l'atonie. La violente contraction des parties extérieures dans le commencement des accès de fievre, est suivie dans le tems de la déclinaison d'un grand relâchement de la peau, & d'une sueur abondante; un refroidissement de la peau succede à une chaleur violente; le pouls qui étoit vite, & dur, dans le tems de la fievre, devient lent, mol, ondoiant, dans celui de l'intermission. Les violens mouvemens convulsifs laissent une grande foiblesse, une grande langueur, dans les parties qu'ils ont secouées. J'ai remarqué que de fréquens vomissemens, ou de fréquentes déjections, venus naturellement, ou par l'usage des évacuans, sont suivis

d'une conſtipation, & font un tort conſidérable à la force du ventricule, & des inteſtins; ce que prouve la quantité de vents qui s'y amaſſent. On peut donc regarder comme une loi conſtante, & invariable, de l'économie animale, loi qu'on ne doit pas perdre de vûe en Pathologie, que le ſpaſme laiſſe après lui l'atonie, & que l'atonie contribue à la production des ſpaſmes.

XLV. Il faut cependant remarquer de la foibleſſe, qui ſelon la remarque de Celſe eſt en butte à tous les maux, auſſi-bien que du ſpaſme, qu'à certains âges, & dans certaines diſpoſitions des corps, ils ſont plus, ou moins ordinaires, ou communs. En effet, les hiſtoires Médicinales, confirmées par des obſervations conſtantes, & invariables, nous apprennent que l'atonie, ou la foibleſſe de la tête, & des parties qui lui appartiennent, eſt très-commune dans l'enfance, & qu'elle eſt la vraie cauſe des maladies qui attaquent cet âge, & affectent ordinairement la tête. Car à cet âge on voit ſouvent des ulceres coulans de cette partie, ou la tigne, des flu-

xions sur les ïeux, ou les oreilles, des gonflemens de glandes, des rhumes de cerveau, des écoulemens de sang ; ou de mucosité par les narines. Personne n'ignore encore que c'est l'âge de l'épilepsie. Dans l'âge de puberté, & le commencement de l'âge viril, on voit plus communement des contractions spasmodiques dans les hypochondres, & la poitrine, & en général une augmentation de mouvement dans les solides, & les fluides. C'est ce qui fait qu'à ces âges on a beaucoup de disposition aux inflammations des poumons ; à la vraie, & à la fausse pleurésie, à la péripneumonie, l'hémoptysie, la phthisie, l'hectique, l'asthme, le gonflement de l'estomac, l'affection hypochondriaque, dont le siege est principalement dans les hypochondres, enfin aux fievres ardentes bilieuses, tierces, & continues, & qu'on est souvent attaqués de ces maladies. Dans un âge plus avancé la foiblesse, & l'atonie, attaquent les parties inférieures, qui sont situées dans le bas ventre ; & c'est par cette raison que, quand on avance en âge, on est plus attaqué

des maladies qui ont leur cause, & leur siege, dans le bas ventre, comme le calcul des reins, & de la vessie, la colique, la diarrhée, l'hydropisie, le scorbut, le pissement de sang, les pertes par les hémorrhoïdes, les enflures œdémateuses des pieds, l'atrophie, la perte de l'appetit, la strangurie, ou l'écoulement d'une petite quantité d'urine, avec sentiment d'ardeur, & de chaleur; tous accidens ordinaires à la vieillesse.

XLVI. Il me paroit qu'il résulte clairement des explications que nous venons de donner des causes des différentes maladies, que le spasme seul, ou la simple atonie, détruisent, & renversent, toute l'économie des mouvemens vitaux, en dérangeant, & mettant en désordre, le mouvement égal, libre, & proportioné, du sang, & des fluides de toute espece, mouvement d'où dépend le succès des excrétions, & l'intégrité des fonctions de l'ame, & du corps; d'où je concluds qu'il est beaucoup plus aisé de puiser l'explication des phénomenes pathologiques dans les deffauts des mouvemens des solides dont le corps

eſt compoſé, que dans les différentes eſpeces de dépravation des liqueurs, & enfin qu'il faut rapporter toutes les maladies internes aux affections contre nature du genre nerveux. En effet de quelque maniere que les nerfs qui ſe diſtribuent dans le corps, ou les parties membraneuſes, & nerveuſes quelles qu'elles ſoient, ſoient bleſſées, il arrive ſur le champ des irrégularités, plus, ou moins conſidérables dans les mouvemens. Pour peu d'ailleurs qu'on veuille obſerver attentivement, on s'appercevra que quelque mouvement maladif que ce ſoit, établit principalement ſon ſiege, & fait ſes ravages, dans les parties nerveuſes du corps, telles que tous les canaux deſtinés à accelerer le mouvement progreſſif des liqueurs qu'ils contiennent, par l'alternative de leur dilatation, & de leur contraction, toute la longueur du canal inteſtinal, à commencer au goſier, & finir à l'anus, tout le ſyſtême des vaiſſeaux arteriels, des canaux biliaires, ſalivaires, urinaires, cutanés, les membranes nerveuſes, & muſculeuſes, du cerveau, & de la moëlle

de l'épine, surtout celle qu'on appelle dure mere, lesquelles donnent des enveloppes aux nerfs destinés aux sensations, enfin les membranes, & les ligamens, qui enveloppent les os, & les fixent dans les articulations. Car il n'y a point de douleur, point d'inflammation, de spasme, d'impuissance de sentir, ou de mouvoir quelque partie, de fievre, ou d'excrétion de quelque humeur, où ces parties ne souffrent. De plus toutes les causes qui produisent les maladies agissent principalement sur les parties douées de mouvement, & de sentiment, & sur les canaux qui en sont formés, en renversant leur mouvement, &, par une suite nécessaire, le cours des liqueurs qu'ils renferment; de sorte cependant que comme toutes ces causes ne sont pas de même caractere, leur maniere d'agir, leurs effets sont différens. Enfin tous les médicamens de quelque énergie agissent moins sur les parties fluides en corrigeant leur mélange, & leur intempérie, que sur les solides, en changeant leurs mouvemens, & les fesant rentrer dans l'ordre. Toute

cette doctrine surprendra sans doute bien des Lecteurs ; car il n'y en a pas le moindre vestige dans les traités de Pathologie qu'on donne communement.

CHAPITRE V.

De la correspondance qu'ont entre elles les parties nerveuses, & surtout avec le ventricule, cause principale des maladies, & des symptômes.

SOMMAIRE.

I. *Idée de ce que renferme ce Chapitre.* II. *Il y a entre les parties de notre corps la même connexion qu'entre celles d'une machine artificielle.* III. *Leur mouvement dépend de la structure des parties ; & la correspondance, de leur liaison.* IV. *Quelles sont les parties qui ont la correspondance la plus étroite.* V. *Toute correspondance entre les parties vient des nerfs,* VI. *Et principalement de la cinquiéme, & de la huitiéme paires.* VII. *La grande sensibi-*

lité des nerfs suffit pour établir cette correspondance ; VIII. *Aussi les passions de l'ame les affectent-elles aisément,* IX. *Ainsi que les commotions produites par une cause interne, ou externe,* X. *Par des matieres même d'un très-petit volume,* XI. *Et d'autres caustiques très-déliés.* XII. *Les matieres plus épaisses causent aux nerfs de plus grandes commotions, comme il arrive dans la picquure du tendon, les coupures des cors aux pieds, les picquures d'épines, ou d'éclats,* XIII. *Celles des guespes, d'autres causes de peu de considération; & tout le systême des nerfs en souffre.* XIV. *Les parties nerveuses du dedans sont sujettes aux mêmes loix.* XV. *Le ventricule a surtout une correspondance très-étroite avec tout le systême des nerfs ;* XVI. *Ce que prouve l'opération des poisons,* XVII. *Des mercuriels mal administrés,* XVIII. *Et d'autres matieres nuisibles qui séjournent dans le ventricule.* XIX. *Les accidens de l'affection hypochondriaque prouvent aussi la sympathie de l'estomac avec les autres parties ;* XX. *Ce que font encore les accès des fievres intermittentes.* XXI. *Sympathie de l'estomac avec la tête,* XXII. *Prou-*

vée par les passions de l'ame, comme la colere; par les effets des desirs violens, XXIII. *Les études immoderées,* XXIV. *Les maux de tête, ses blessures, & autres phénomenes,* XXV. *Les accidens de la sortie des dents.* XXVI. *Sympathie de l'estomac avec l'œsophage,* XXVII. *Avec les canaux biliaires,* XXVIII. *Avec le diaphragme, & les poumons,* XXIX. *Avec les reins* XXX. *Avec les pieds,* XXXI. *Avec la peau.* XXXII. *La sympathie des intestins avec les autres parties prouvées par les vers,* XXXIII. *La colique convulsive, & la passion iliaque, le cholera-morbus, & la dysenterie,* XXXIV. *Les effets des purgatifs.* XXXV. *Correspondance des visceres sanguins, comme l'utérus, &c. avec les nerfs.* XXXVI. *La cause de la maladie hysterique est bien dans l'utérus;* XXXVII. *Mais le siége est dans le ventricule, & les intestins.* XXXVIII. *Le foie, & la rate n'ont point de correspondance avec les parties nerveuses.* XXXIX. *Les crudités ne sont point causes de la maladie hypochondriaque.* XL. *La correspondance des parties nerveuses prouvée par l'usage des anodins;* XLI. *Des autres sedatifs, &*

antispasmodiques, XLII. *Du quinquina*, *des pilules balsamiques*, *des cephaliques*, *des lavemens*, XLIII. *Des spécifiques*, XLIV. *Des topiques*, XLV. *Appliqués surtout aux pieds.* XLVI. *Conclusion du Chapitre.*

I. NOus avons enseigné succintement, & clairement, dans le Chapitre précédent, que toutes les espéces de maladies, & de mouvemens contre nature, peuvent se rapporter à deux genres, le spasme, & l'atonie, & que ce n'est rien autre chose que des affections du genre nerveux; l'ordre demande que nous fassions connoître à présent la correspondance qui est entre les parties nerveuses, douées d'un mouvement, & d'un sentiment exquis, c'est-à-dire, la communication réciproque qui est entre elles, à l'occasion des mouvemens vitieux qui leur sont imprimés, & surtout que nous fassions connoître combien est intime la correspondance qui se trouve entre le ventricule, & les parties nerveuses de tout le corps. Nous ferons voir en même tems que toutes les causes des mouvemens

contre nature, & les médicamens mêmes, agissent immédiatement sur les parties nerveuses, & principalement sur le ventricule, & les intestins; d'où il résultera un avantage considérable dans la théorie, c'est qu'on expliquera tout naturellement la génération de beaucoup d'affections, & de symptômes maladifs, qui ont été jusqu'ici fort cachés, & inconnus, & qu'on verra plus clairement les effets, & la maniere d'opérer des différens remedes.

II. Il y a déja long tems que les Médecins les plus clairvoians ont reconnu que notre corps est une machine composée dans le goût de celles qui sortent de la main des hommes, avec cette différence que sa supériorité, & sa perfection, répondent à l'habileté de l'ouvrier : mais je ne crois pas qu'on puisse donner une meilleure preuve de cette vérité, que la connéxion, & la correspondance réciproque, de toutes les parties du corps, & leur ordonnance par rapport à une même fin. Delà vient aussi que le vice, ou la lésion, d'une seule partie, passe promptement aux au-

tres, & que tous les mouvemens de la machine tombent en désordre, ou dans un dérangement sensible; de la même maniere que le deffaut d'une seule dent dans une roue d'une machine artificielle, cause sur le champ un dérangement de tous ses mouvemens.

III. Comme nous remarquons que toutes les machines sont tellement composées que la disposition de leurs pieces produise des mouvemens convenables, aussi remarque-t-on que la machine de notre corps est surtout hydraulique, & vasculeuse, afin que des fluides de différens genres soient agités continuellement d'un mouvement circulaire, au moien de la force, & de la puissance motrice, ou de systole, & de diastole, du cœur, des arteres, & des autres canaux secretoires, & excretoires; & que, suivant le diametre, & la direction des canaux, il se fasse une secretion, & une excretion, de liqueurs de différens caracteres. Nous remarquons aussi que la machine de notre corps est entierement tissue de fibres, & membranes, nerveuses, élastiques, &

capables de contraction, & d'expansion, & qu'il s'y fait des mouvemens de tension, d'ondulation, d'oscillation, qui non seulement aident les mouvemens vitaux, mais présentent la matiere au principe destiné dans les animaux à sentir, & appercevoir. Et comme le systême des nerfs, & des membranes, a des liaisons entre ses différentes parties, il y arrive la même chose que dans des cordes tendues, dont on ne peut mettre une fibrille en mouvement, que l'autre ne soit aussi remuée; & c'est en cela que consiste la correspondance réciproque des nerfs, & des membranes; correspondance, qui leur fait transmettre les uns aux autres leurs mouvemens vitieux, & contre nature.

IV. La connoissance de cette harmonie, & de cette correspondance, entre les parties nerveuses, est d'une extrême importance, & d'un grand usage en Pathologie; &, si l'on ne l'acquert exactement, il est presque impossible, ou même il l'est absolument, d'expliquer la génération de beaucoup de symptômes des maladies. On ne peut donc trop regretter que

cette doctrine ait été jusqu'à présent, ou totalement négligée, & oubliée, dans des Traités de Médecine, ou traitée peu exactement dans d'autres. Aussi compte-je faire une chose très-utile, en traitant ce sujet en cet endroit avec le plus d'exactitude qu'il me sera possible. Mais avant que d'entrer dans le détail, il est à propos d'observer que les parties nerveuses, & membraneuses, entre lesquelles la correspondance est la plus étroite, sont d'abord les membranes du cerveau, & celles de la moëlle de l'épine; en second lieu, les membranes nerveuses qui revêtent intérieurement les organes des sens, les ïeux, les oreilles, les narines, la bouche, & le gosier, puis les membranes qui enveloppent les os de toute espece, la tête, les dents, les articulations, & les muscles. Je mets au second rang le long canal qui s'étend depuis le pharynx jusqu'à l'anus, & compose l'œsophage, le ventricule, & tout le volume des intestins, canal entierement nerveux, & membraneux. Il y a encore beaucoup de rapport entre tout le systême des canaux biliaires, en-

tre les urinaires, & la vessie, & ceux qui composent les glandes, & portent au dehors la liqueur qu'elles ont séparée, & enfin dans la peau même, qui par tout le corps est tissue de fibres purement tendineuses, & nerveuses. Il y a donc une liaison, un rapport, une communication étonnante, entre toutes ces parties, & chacune d'elles, de sorte qu'elles se transmettent les mouvemens déréglés que leur imprime quelque cause qui agit sur elles avec violence, soit que la cause soit de nature déliée, ou plus massive.

V. Puisque le mouvement, le sentiment, l'action, de toutes ces parties nobles dépend des nerfs, & des ramaux nerveux qui s'y distribuent, bien que les fonctions, & les opérations de toutes ces parties soient extrêmement différentes entre elles, il est indispensable de connoître les différentes paires de nerfs, & les parties ausquelles ils se distribuent, & qui en reçoivent leur mouvement, si l'on veut découvrir exactement l'origine des mouvemens vicieux qu'ils ont imprimés aux organes. Car le cé-

lebre Ettmuller a eu grande raison de prétendre que les nerfs sont les causes des mouvemens sympathiques. Voici comme il s'en explique. *La sympathie entre différentes parties consiste donc dans leur liaison réciproque, qui se fait ordinairement de trois manieres différentes, de sorte cependant que toute sympathie proprement dite soit l'effet des nerfs. Les parties nerveuses ont donc un rapport entre elles de trois manieres; en premier lieu, à raison de la continuité des fibres nerveuses; & c'est par cette raison que la levre inférieure tremble lorsqu'on est prêt de vomir; en second lieu, à raison de la contiguité; c'est pourquoi le calcul de la vessie précipite quelquefois la sortie des excrémens grossiers, & cause un ténesme; parce que le col de la vessie est couché sur l'intestin rectum; c'est ainsi que l'irritation de l'orifice supérieur de l'estomac cause le hocquet; en troisiéme lieu, il y a de la sympathie entre les parties à raison de la liaison qu'elles ont entre elles, à cause qu'elles reçoivent des nerfs de la même paire; ce qui fait la sympathie entre les reins, les ureteres, & les intestins, l'estomac & la tête.* (a)

(a) *Consistit ergo consensus partium in con-*

VI. Il est surtout nécessaire de connoître exactement les paires des nerfs, qui naissent de la substance inférieure du cerveau, & qui, sorties du crâne, se distribuent aux parties internes. Car c'est par leur moien que s'entretient la correspondance des parties entre elles, & de toutes & chacune d'elles avec le cerveau, & ses membranes. Les plus remarquables d'entre ces nerfs, & ceux dont la connoissance est plus utile, sont la cinquiéme, & la huitiéme. Et comme l'intercostal est formé par la jonction de plusieurs rameaux de la cinquiéme, d'un de la sixiéme, & d'un de la huitiéme, &

nexione unius cum altera, quæ triplici imprimis solet fieri ratione, ita quidem ut omnis propriè dictus consensus fiat ratione saltem nervorum. Consentiunt nempe partes nerveæ triplici modo, primo, quatenus fibræ nerveæ sunt continuæ; qua ratione, imminente vomitu, tremit labium inferius: vel secundo, quatenus sunt contiguæ; qua ratione calculus vesicæ subinde stimulum affert alvo, & tenesmum excitat, quia collum vesicæ, & intestinum rectum invicem incumbunt; sic affecto orificio stomachi sequitur singultus: tertio consensus partium fit ratione connexionis, mediantibus funiculis nerveis; qua ratione consentiunt renes, uretheres, & intestina, stomachus & caput. Ettmuller. *Op. Tom. II. p.* 36.

qu'il se joint souvent dans la cavité de la poitrine, & du bas ventre avec la huitiéme paire, & que dans l'espace que remplissent les côtes, il grossit par la jonction de branches de nerfs sortis de la moëlle de l'épine, qu'enfin c'est de lui que presque toutes les parties reçoivent le mouvement, la force, & le sentiment, c'est le principal instrument de la communication des parties entre elles, & avec le cerveau. C'est donc encore un des plus nécessaires à connoître. Mais comme on trouvera dans la Nevrographie de Vieussens la plus parfaite, & la plus exacte, description, non seulement de ces nerfs, mais de la totalité, ce seroit, pour ainsi dire, faire un double emploi que de transcrire ici cet excellent Traité, auquel il est plus naturel de renvoier le Lecteur. Il nous suffit pour le présent de faire voir les effets de la correspondance des parties entre elles au moien de ces nerfs, c'est-à-dire, comment la lésion d'une partie se communique à d'autres, & produit en conséquence differens accidens.

VII. Pour faire entendre toutes ces

choſes, ou, pour parler plus clairement, pour expliquer comment les affections contre nature des nerfs cauſent de ſi grands changemens dans le corps, & l'expoſent au danger de la maladie, & même de la mort, nous n'avons pas beſoin d'appeller à notre ſecours un principe incorporel qui ait du ſentiment, & une connoiſſance particuliere des choſes qui ſont dans notre corps, ou de celles qui s'y paſſent; parce qu'un tel principe eſt abſolument inutile à l'entretien de la vie; puiſque le ſentiment n'eſt pas requis; & que le mouvement ſuffit pour produire les ſymptômes maladifs. Il eſt également inutile en cet endroit de rechercher de quelle nature eſt la liqueur qui circule dans les nerfs, & comment les cauſes morbifiques lui impriment un mouvement contre nature. Car il nous ſuffit de ſavoir que les mouvemens vitaux, les ſecrétions, & les excrétions, & les mouvemens naturels, ſont tranquilles, & réglés, lorſque le ſyſtême des membranes, & des nerfs, eſt dans cet état, c'eſt-à-dire, que rien ne leur fait violence, & qu'aucune

cauſe de quelque nature que ce ſoit, ne leur imprime aucun mouvement violent. En général il faut regarder comme un principe certain, & invariable, ſur lequel doit s'appuier toute explication raiſonnée des maladies, que les nerfs, & les parties membraneuſes qu'ils forment, ſont incapables de ſupporter aucun mouvement violent. Car dès que quelque cauſe que ce ſoit leur imprime un mouvement violent de cette nature, ſoit en les ſecouant, les étendant, les comprimant, les picotant, les picquant, ou les tiraillant, dans le moment, à raiſon de leur ſenſibilité, naît la douleur; & à raiſon de leur élaſticité, la contraction, la criſpature, le reſſerrement, & la compreſſion des parties voiſines, & ſurtout des vaiſſeaux; ce qui cauſe de grands dérangemens, de grandes irrégularités dans la circulation du ſang, & des liqueurs.

VIII. D'autres cauſes produiſent encore le même effet. Car les impreſſions, ou penſées, déréglées, & qui s'éloignent de la raiſon, impreſſions que produit une eſpece de mouvement

impétueux de l'ame, & qui affectent directement, & immédiatement, les parties nerveuſes, cauſent de grands troubles dans toute l'économie des mouvemens vitaux, & animaux. Or il faut ſavoir que la force d'une impreſſion, ou d'une penſée déréglée, n'eſt rien de corporel; cependant elle n'agit pas plûtôt ſur les corps, & n'agite pas plûtôt les parties nerveuſes d'une maniere contre nature, qu'elle produit des effets purement corporels, comme un reſſerrement violent, ou une contraction, ou bien une réſolution, une lâcheté, un relâchement des parties. Auſſi les remedes qui ramolliſſent les nerfs attaqués de ſpaſme, & qui adouciſſent, & calment, leurs mouvemens déſordonnés, s'emploient-ils avec beaucoup de ſuccès contre les accidens cruels qu'excitent les mouvemens trop impétueux de l'ame. Nous feſons cette remarque pour faire connoître que les paſſions de l'ame, bien que des actions purement ſpirituelles, & incorporelles, n'en ont pas moins la force d'affecter, & d'agiter le genre nerveux, de ſorte qu'elles dérangent les fonctions de

toutes les parties, & mettent en danger toute l'économie animale.

IX. A quels dérangemens ne se trouve-t-on point encore exposé, de quels accidens pernicieux n'est-on point menacé, à l'occasion d'un choc violent de la tête, & du cerveau, & de la seule commotion du principe des nerfs qui en est la suite, bien que le tissu des parties extérieures n'en ait point souffert? On en peut juger par la perte du sentiment, & la chute du corps, la nausée, le vomissement, & l'abbattement total, & subit, qui suivent cet accident. Il y a plus: le seul ébranlement extérieur du corps, & de la tête, ce qui est bien plus étonnant, peut produire sur le champ les plus cruels symptômes, dans une personne parfaitement saine. C'est ce que prouvent évidemment les accidens ordinaires que cause le mouvement d'un vaisseau à ceux qui n'y sont point accoutumés, soit à raison de l'agitation que lui causent les flots de la mer, ou du pirouettement du navire; accidens tels que le vertige, la nausée, le vomissement même, accompagné d'extrêmes inquiétudes, la

pâleur

pâleur du visage, l'abbattement des forces, la perte de l'appetit ; accidens, dont on ne peut gueres assigner de cause, que l'agitation, & la commotion insolites du principe des nerfs à l'occasion du mouvement du vaisseau.

X. Il arrive donc souvent à des matieres du plus petit volume, & à la plus legere occasion, de produire des mouvemens contre nature des plus considérables, quand elles ont la force d'exciter dans les parties nerveuses une agitation, ou une émotion, ausquelles on n'est pas fait. Par exemple, un peu de fumée de tabac, respirée par gens qui n'y sont pas accoutumés, n'excite-t-il pas de grandes inquiétudes, des sueurs froides, la pâleur du visage, le vomissement, & des nausées qui vont presque jusqu'à la défaillance ? Les corpuscules émanés des corps d'agréable odeur, comme le musc, la civette, les fleurs de jasmin, malgré leur étonnante petitesse, n'ont-ils pas assez d'énergie pour jetter dans des accidens énormes une femme dont les nerfs sont accoutumés à d'énormes mouvemens déréglés,

ou d'un tiſſu très-ſenſible, pour parler le langage des Anciens? Ne tombe-t-elle pas dans une ſyncope ſi exceſſive, qu'elle ſuſpend pour un tems l'uſage de la vie; dans une perte totale des forces, des inquiétudes cruelles, des oppreſſions de poitrine qui vont juſqu'à la ſuffocation, des difficultés de reſpirer qui menacent de la mort; ſymptômes effraians qu'une ardeur fétide appliquée ſous le nez peut arrêter ſur le champ, & comme par miracle; phénomenes dont l'explication ſe déduit de ce que les émanations ſulphureuſes très-déliées qui conſtituent les odeurs déſagréables ſont de nature à pénétrer intimement dans le tiſſu des parties neveuſes, & font un effet tout contraire aux odeurs agréables, en agiſſant ſur les nerfs comme les calmant? En effet, auſſi-tôt qu'une vapeur odoriférente entre dans les narines, elle affecte contre nature les branches des nerfs de la cinquiéme paire, & ce mouvement inſolite ſe communique ſur le champ au goſier, au ventricule, au cœur, & aux poumons, au moien du nerf intercoſtal, & de la huitiéme paire; ce qui pro-

duit tous les accidens dont nous venous de donner le détail.

XI. Dans quelles énormes commotions, ou contractions ſpaſmodiques, n'entre point tout le genre nerveux quand une matiere cauſtique très-ſubtile, ou veneneuſe, touche intérieurement les fibres nerveuſes au moien d'une bleſſure faite à la peau; ce qui arrive lorſqu'une picquure, ou une morſure, la fait entrer profondement, par exemple, dans la morſure de la vipere, des ſcorpions, d'un chien enragé, ou la bleſſure faite par un inſtrument trempé dans le ſuc d'ellebore blanc, l'huile de tabac, ou un liniment composé d'arſenic? Car c'eſt la principale cauſe de tant de ſymptômes cruels, & mortels, qui s'en enſuivent. En effet la fievre, la ſyncope, la ſueur froide, la pâleur du viſage, le vomiſſement, la nauſée, la jauniſſe, la convulſion des membres, le dérangement de l'eſprit, la conſtipation opiniâtre, la ſuppreſſion de l'urine, les inquiétudes extrêmes, les mouvemens involontaires, la difficulté de reſpirer, ne ſont autres choſes que des affections contre nature du

genre nerveux, affections si funestes de leur nature, qu'il est trop tard d'y remédier si l'on attend que toute l'économie des mouvemens vitaux soit entierement détruite. Il faut même y remédier promptement, dans le commencement, & avec les remedes les plus spécifiques, si l'on veut réussir. Et s'il y a une occasion d'emploier les spécifiques si vantés par les Auteurs, c'est surement dans le cas où si peu de matiere, mais matiere veneneuse, jette le genre nerveux dans des mouvemens mortels, & des contractions si dangereuses, & si funestes ; & par conséquent celle d'emploier très-promptement les matieres qui, à raison de leur nature contraire à celle qui cause le mal, est en état d'en arrêter promptement les progrès. Ceux qui veulent savoir le mal que peut causer l'application, même extérieure, des médicamens septiques, tels que l'arsenic, sur les parties tendineuses, & nerveuses, peuvent lire la LXXX. Observation de la VIe. Centurie d'Hildanus. Ils y verront qu'un homme robuste, à qui un Chirurgien avoit appliqué sur

une tumeur chancreuſe une poudre d'arſenic, fut promptement attaqué de douleurs violentes, veilles, fievre ardente, dégoût continuel avec vomiſſement, enfin de délire, puis d'une ſyncope qui fit en peu de jours le dénouement de la tragédie.

XII. Si la matiere la plus déliée produit dans le corps des ravages ſi étonnans, à plus forte raiſon seront-ils produits par les bleſſures cauſées aux nerfs par quelque corps roide, & ſolide. C'eſt ainſi que lorſqu'en feſant une ſaignée on a le malheur de picquer, ou le nerf, ou le tendon, bien que la lancette ſoit bien affilée, & l'acier bien pur, il arrive aux perſonnes les plus ſaines une douleur à la partie bleſſée, avec tumeur dure, inflammation, friſſon, fievre, veilles; accidens ſuivis du ſphacele, & de la mort, ſi l'on n'applique promptement les remedes convenables. Les exemples de ces accidens ne ſont, par malheur, que trop communs dans la pratique. Or il ne faut pas ſeulement s'en prendre aux Chirurgiens, qui par leur mal-adreſſe ſont la cauſe premiere du mal, mais même aux Mé-

decins qui n'ont pas eu la prudence d'y apporter le remede tout d'abord ; ce qu'il eſt aiſé de faire ; puiſqu'il ne s'agit dans le commencement que de l'application de quelque remede émollient. Il y a quelques années qu'un jeune homme, étudiant en Médecine, fut attaqué ſubitement de fievre, avec ſoif, veilles, grandes inquiétudes, & leger délire. Au bout de ſix jours il me fit appeller, & me dit en réponſe à mes queſtions, qu'il étoit auparavant d'une ſanté parfaite ; mais que depuis qu'un ganif tombant de ſon bureau par hazard lui avoit bleſſé le cou de pied, il y ſentoit une grande douleur, & étoit tombé dans les accidens dont on vient de parler. L'endroit bleſſé étoit dur, enflé, & de couleur brune ; j'y fis mettre un cataplaſme compoſé des fleurs émollientes, de ſaffran, & de lait ; je fis boire au Malade des émulſions où entroit le pavot ; il fit uſage de poudres beſoardiques ; ce qui calma promptement, & pour toujours ces accidens qui menaçoient d'une fin tragique. L'expérience nous apprend combien il eſt dangereux de couper

les cors des pieds, surtout dans la vieillesse, & dans une disposition scorbutique. Car ces excroissances se trouvent sur les tendons, & plus avant on enfonce la pointe des ciseaux, plus aisément le tendon est blessé ; ce qui cause promptement la mort, à cause du sphacele qui ne tarde pas à venir. Les picquures faites par une épine, un éclat de bois, une paille dans les parties membraneuses, ou tendineuses, par exemple, au-dessous des ongles, causent bien-tôt aux personnes, même saines, des accidens de même espece, la douleur, l'enflure, la rougeur, une pulsation dans la partie, la fievre, la soif, & les veilles. Fabrice de Hilden dans la II. Observation de la Ve. Centurie, a ramassé plusieurs exemples de piqures d'épines dans le pied, ou les doigts, de la main, qui ont été suivies de grandes douleurs, d'inflammation, de fievre, de délire, & de sphacele. Il n'y a pas long tems qu'aiant eu la mal-adresse d'appliquer un caustique à une femme de condition dans un endroit mal choisi, à dessein d'y percer un cautere, le Chirurgien lui attira sur le

bras une enflure considérable, & une douleur qui se répandoit jusqu'aux épaules, & même à la poitrine; mais y aiant appliqué à l'extérieur les remedes convenables, & lui en aiant fait prendre intérieurement, je la tirai d'affaire en peu de tems. Ce n'est point seulement à raison de la blessure faite aux nerfs que dans une extrême vieillesse, & une disposition scorbutique, le sphacele attaque si promptement les parties nerveuses, & surtout les extrêmités membraneuses, mais par rapport à la contraction de la membrane nerveuse, qui arrête promptement le cours du sang dans ces parties qui sont parsemées de beaucoup de vaisseaux sanguins; ce qui cause promptement le sphacele.

XIII. Beaucoup d'observations rapportées dans les écrits des Médecins très-célébres attestent les dangereux effets des picquures de guespes, surtout dans les parties membraneuses, comme sont les carpes aux mains, les tempes à la tête, les jointures aux membres. Une des plus remarquables est celle que rapporte Hildanus dans sa IVe. Centurie, Observation LXXXVII.

LXXXVII. Une femme, dit-il, aiant été picquée d'une guespe au carpe de la main gauche, sentit sur le champ dans la partie blesséeune douleur cuisante, qui la fit tomber en foiblesse. La douleur qui ne se répandit d'abord que sur le carpe, & sur la main, acquit assez de force pour se communiquer à tout le corps. Il y a plus: le jour même il parut des vesicules remplies d'une liqueur sereuse, & transparente. Elle fut guérie cependant par des embrocations faites avec l'huile de scorpions. Le même Auteur rapporte dans l'Observation LXXX. de la même Centurie, qu'un jeune homme vigoureux, & plethorique, aiant été picqué par une guespe au visage assez près du petit angle de l'œil droit, fut attaqué d'une grande douleur avec inflammation, qui fut suivie de gangrene de la face. La XXVe. Observation de la Ve. Centurie roule sur une jeune fille à qui un Empirique fit entrer dans les oreilles une liqueur qui lui causa en peu de tems des douleurs incroiables, suivies de veilles, & de fievre; & le sujet de la IVe. Observation de la I. Centurie,

eſt une fille à qui une petite boule de verre de la groſſeur d'un pois entra dans l'oreille ; ce qui fut ſuivi de ſymptômes étonnans. Car toute cette partie de la tête juſqu'à la ſuture devint douloureuſe jour & nuit ; tout le bras gauche juſqu'au pouce, & à l'indice tomba dans une ſtupeur, qui s'étendit juſqu'aux lombes, à la jambe, & au pied ; une toux ſeiche continuelle ſe mit de la partie ; les regles ſe ſupprimerent ; il ſurvint des convulſions épileptiques ; le bras enfin tomba dans l'atrophie ; tous accidens qui, tout cruels qu'il étoient, ceſſerent auſſi-tôt qu'on eut le bonheur de faire l'extraction de la petite boule. Ces Obſervations ſont une preuve ſuffiſante que les léſions des parties nerveuſes, quelles qu'elles ſoient, & quelle qu'en ſoit la cauſe, ſe communiquent d'une maniere ſurprenante aux parties, même éloignées, dont elles dérangent les fonctions, & que cette communication ſe fait au moien de celle qui ſe rencontre entre les ramifications des nerfs.

XIV. Ce n'eſt point ſeulement des parties nerveuſes externes qu'il eſt vrai

de dire que leurs lésions se communiquent aux autres ; les graves affections des parties internes fort sensibles produisent les accidens les plus surprenans, & les plus terribles. C'est ce qui est évident par une Observation remarquable rapportée par le même Hildanus dans la XXXIV[e] Observation de la I[re] Centurie. Voici le fait. Une femme avala une aiguille assez grande, qui lui causa peu de tems après au fond du ventricule, & derriere le pylore, une douleur si insupportable, qu'elle passoit les jours, & les nuits, à faire des cris, & des hurlemens pitoiables. Le sixiéme jour de sa maladie elle devint phrénétique, avec fievre très-ardente, seicheresse de la langue, inflammation du visage ; de sorte qu'elle ne connoissoit plus personne, & ne demandoit ni à manger, ni à boire. De violentes, d'horribles convulsions, du col, des bras, & des jambes, se mirent de la partie. Elle se jettoit quelquefois avec tant de violence d'un côté du lit à l'autre, que trois personnes, quelque robustes qu'ils fussent, avoient peine à la contenir. Peu de tems après

elle restoit comme demi-morte, puis les mêmes convulsions recommençoient. Hildanus dans cet état violent, ne lui ordonna cependant rien que des bouillons, & des huileux; & avec grande raison. Enfin aiant rendu l'aiguille, elle se rétablit peu à peu.

XV. Mais bien que la correspondance, & la communication respective des mouvemens soit continuelle entre toutes les parties nerveuses, ou entre les nerfs mêmes, & que les passions aigues en fournissent surtout des preuves, il n'y a cependant point de partie dans tout le corps qui ait une sympathie aussi étroite, & aussi évidente avec tout le reste des organes, & des parties nerveuses du corps, que l'estomac; de sorte, que si quelque partie, d'un sentiment exquis, même des plus éloignée du ventricule, est mue, & affectée, contre nature, aussi-tôt l'estomac s'en sent, & en est dérangé, Et delà vient que dans presque toutes les maladies, l'action du ventricule, qui dépend réellement de la disposition de toutes les parties nerveuses, c'est-à-dire, l'appetit, la digestion,

la chylification, se dérangent, & que l'estomac ne peut être mal disposé, ou gravement dérangé, par quelque cause que cela arrive, que tout le système des parties nerveuses n'en souffre, comme tout Praticien attentif peut s'en convaincre tous les jours. C'est sans doute sur ce fondement que le clairvoiant Van-Helmont a placé dans le ventricule le siege de l'ame sensitive. Et c'est une chose très-digne de remarque, & dont l'explication demande une théorie au-dessus de l'ordinaire, que la mort prompte, & inattendue de quelque personnes à l'occasion d'un coup de poing, ou de quelque autre instrument dur, sur la fossette du cœur, sous laquelle le pylore est caché, sans qu'on ait trouvé la moindre marque de quelque blessure mortelle, mais seulement une tache d'un jaune rougeâtre, vers l'extrêmité du diaphragme, & la partie inférieure du ventricule. On a quelquefois proposé à notre Ordre de semblables cas, les Médecins des lieux étant incertains de la cause de la mort.

XVI. Rien ne démontre plus clai-

rement, & plus évidemmment, la correſpondance du ventricule avec toutes les parties nerveuſes, & ſenſibles du corps, que l'action des poiſons, minéraux, ou végétaux, qui dépend des pointes roides, cauſtiques, & très-déliées, qui pénetrent intimement les membranes nerveuſes de l'eſtomac, & des inteſtins, les picotte, & les corrode. Tels ſont l'arſenic, & les corroſifs tirés du mercure, & de la ſubſtance réguline de l'antimoine, la cigue aquatique, différentes eſpeces de champignons, les purgatifs mêmes, qui ne cauſent la mort qu'au moien des fortes contractions ſpaſmodiques qu'ils excitent dans tout le genre nerveux. Delà viennent en effet la cardialgie, les envies de vomir, qui ne ſont ſuivies d'aucun effet, le hocquet, les inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, la difficulté de reſpirer, le reſſerrement du diaphragme, la ſeicheresse de la langue, & du goſier, la ſoif inépuiſable, la ſuppreſſion du ventre, la retention des vents, la diarrhée accompagnée de tranchées, les envies continuelles d'uriner, le

refroidiſſement des extrêmités, les ſueurs froides, le viſage appellé hippocratique, le tremblement des membres, l'intermiſſion, & la concentration du pouls, le délire, les défaillances, l'épilepſie, la convulſion, les agitations involontaires du corps, ſymptômes ordinaires des poiſons, & ſuites de la corroſion qu'ils cauſent dans les membranes de l'eſtomac. Et quoiqu'on remarque conſtamment une inflammation, & un ſphacele, dans le ventricule, & les inteſtins, de ceux qui meurent d'un poiſon corroſif; ils ne ſont cependant point les cauſes de cet aſſemblage d'accidens cruels, ni d'une mort ſi prompte; au contraire ce ſont plûtôt ces ſpaſmes horribles de tout le genre nerveux qui ont produit dans le ventricule, & les inteſtins l'inflammation qu'on y remarque, & la mort qui les a ſuivis. Car le ſpaſme fait ſur les veines, & les arteres, l'effet d'une ligature ſerrée qui arrête totalement le ſang, empêche ſa circulation, & le fait tomber en corruption. Sur ce principe on conçoit aiſément pourquoi une grande quantité de lait, d'huileux,

ou d'émolliens, sont les remedes les plus sûrs, & les plus infaillibles, contre les poisons corrosifs. Car outre qu'ils émoussent, ou embarrassent, les pointes aigues des poisons, & qu'ils les enveloppent dans leurs parties branchues, & visqueuses, il est difficile de trouver un moien plus certain pour relâcher les parties trop resserrées. Je renvoie sur ce sujet au savant Traité *de la Cigue aquatique*, du célebre Médecin, & Anatomiste Wepfer. On y trouvera rassemblées une grande quantité d'expériences faites sur des animaux avec des poisons, des émétiques, & des purgatifs, & l'on y trouvera l'histoire exacte des accidens qui s'en sont ensuivis, & des lésions internes qu'ils ont causées, & que l'ouverture a fait connoître.

XVII. Les médicamens mercuriels, qui sont d'une efficacité merveilleuse, quand ils sont bien préparés, & bien administrés, portent à tout le corps un préjudice extrême, même en petite dose, quand ils sont mal préparés, ou emploiés à contre-tems. Je me souviens entre autres preuves

de cette vérité, du sort tragique d'une personne de considération, dont voici l'histoire. Un certain Chimiste empirique se vantoit d'avoir un secret merveilleux contre la goute, dont l'efficacité étoit si grande, que trois grains seulement pris toutes les trois heures appaisoient les douleurs de cette maladie, quelles qu'elles fussent, dans l'espace d'un jour. Ces magnifiques promesses engagerent celui dont je parle, homme d'un tempérament très-sensible, & vexé depuis trente ans d'une goute héréditaire, à en faire l'essai. Il prit en un jour six prises du remede, qui réellement calmerent entierement ses douleurs. Mais la nuit suivante il sentit des inquiétudes extrêmes avec vertiges, & agitations involontaires; il avoit peine à lever la tête; ses extrêmités se refroidirent; & le lendemain, comme il vouloit se lever, une attaque d'appopléxie le renversa mort sur son lit. Peu de tems après un de ses parens me donna à examiner quelques pacquets de cette poudre admirable. Quelques expériences que je fis me montrerent qu'elle étoit de nature mercurielle, & si

corrosive, qu'en la mettant simplement sur la langue, elle y produisoit un sentiment d'astriction, comme si ç'eut été du mercure sublimé corrosif. Il est aisé de concevoir comment ce remede appaisoit les douleurs de la goute, puisqu'il repoussoit vers l'intérieur la matiere âcre qui étoit déposée dans les articulations ; ce qui n'arrivoit qu'au moien des spasmes qu'il excitoit dans les parties extérieures.

XVIII. Forestus rapporte dans la XIVe. Observation de son dix-huitiéme Livre, (*a*) que le lait caillé dans l'estomac avoit causé des accidens tous pareils à ceux du poison. En effet la Malade étoit attaquée de nausée sans vomissement, avec douleur si grande d'estomac, que la syncope, & la suffocation, s'ensuivirent, de sorte que tous les assistans croioient qu'elle alloit mourir. Enfin un vomissement, qui fit sortir le lait, calma tous les accidens. Galien rapporte l'histoire d'un jeune homme qu'une humeur érugineuse qui irritoit l'orifice de l'estomac, jetta plu-

(a) Forest. *Lib. XVIII. de stomach. affect. Obs.* 14.

ſieurs fois dans une convulſion univerſelle, qui ne le quitta qu'après l'évacuation de cette humeur. *Quand*, dit-il, *quelque matiere irrite l'orifice de l'eſtomac, ſoit en le corrodant, ſoit en bouillonant dans ce viſcere, il naît des dégoûts, des agitations involontaires, des cardialgies, des envies de vomir, pendant leſquelles la bouche paroit pleine de crachat, & la levre inférieure tremble.* (a)

XIX. Les accidens cruels, auſquels ſont expoſées de tems en tems les perſonnes attaquées de la maladie hypochondriaque, prouvent également la correſpondance de l'eſtomac avec tout le reſte du corps. En effet c'eſt la mauvaiſe diſpoſition de ce viſcere qui eſt la cauſe premiere de l'affection hypochondriaque, & des accidens qui l'accompagnent. Car c'eſt-là que commencent les ſpaſmes, & delà qu'ils ſe communiquent ſuccceſſivement, par le moien des nerfs, aux autres

(a) *Dum aliquid os ſtomachi vellicat, mordendo & aſtuando, fiunt faſtidia, jactitationes, cardiogmus, atque jam vomiturientibus os ſputo plenum eſſe videtur, & labrum inferius concutitur, ventris ore ad vomitum excitato.* Galenus.

parties, pour produire cette foule d'accidens qui rendent cette maladie si terrible. Car l'estomac ne peut se gonfler de vents, ses deux orifices étant en même tems contractés spasmodiquement, que les rameaux de nerfs de la huitiéme paire, & de l'intercostal, qui se distribuent à ce viscere, venant à être tiraillés, & tendus, dans les différentes parties par lesquelles ils passent, sans exciter diverses passions, & passions considérables. Ainsi les nerfs pneumoniques, & ceux qui se ramifient dans les environs du cœur, se retirant, causent de grandes inquiétudes accompagnées de resserrement, des tremblemens de cœur, des palpitations, un pouls fréquent, dur, & serré; ceux qui se portent au gosier, à l'ésophage, & au col, se contractant, produisent le resserrement du gosier, la difficulté d'avaler, des tiraillemens incommodes dans le col, une douleur de resserrement dans les épaules, un regorgement des alimens, & des vents vers la bouche; dans la tête, le vertige, l'obscurcissement de la vûe, la fausse cataracte, la douleur de tête,

le ſentiment d'un froid très-vif, des penſées triſtes & inquiétes, la migraine, des inquiétudes continuelles, un abbattement total d'eſprit, une diſpoſition à la crainte, & à la terreur, une indifférence parfaite pour tout plaiſir, un ſommeil court, & inquiet, un abbattement du corps, un dérangement des organes deſtinés aux ſenſations. Et comme le plexus méſentérique, & les nerfs intercoſtaux, ſont ſympathiquement affectés, il s'enſuit des douleurs de dos, des tranchées du bas ventre, un déréglement dans l'écoulement du flux hémorrhoïdal, & menſtruel, des douleurs dans les membres, la ſortie d'une urine déliée, & tranſparente, la conſtipation du ventre, & quelquefois ſon trop grand relâchement, enfin le refroidiſſement des extrêmités. Or tous ces accidens ſont conſidérablement ſoulagés par la ſortie des vents hors du ventricule, & des inteſtins, & par le relâchement cauſé dans les parties par les lavemens, les bains, & les antiſpaſmodiques, & l'évacuation des humeurs acides, & bilieuſes, procurée au moien des laxatifs doux, ma-

riés avec les balſamiques amers.

XX. Les accès des fievres intermittentes ſont encore des preuves non équivoques de la correſpondance de l'eſtomac avec les parties nerveuſes. Car il n'y a point lieu de douter que le foier de ces fievres ne ſoit caché dans les premieres voies, où il ſe forme par le ramas des mauvaiſes humeurs de tout le corps qui y ſont apportées par les glandes, les canaux biliaires, & pancreatique, & qui, devenues de plus mauvais caractere par le ſéjour qu'elles y font, en s'attachant fortement aux valvules, & aux membranes, des inteſtins grêles, cauſent des ſpaſmes qui commencent dans les premieres voies, & produiſent tous les accidens des fievres intermittentes. Car le froid des extrêmités, le tremblement, le friſſonnement, les inquiétudes des parties voiſines du cœur, le pouls petit, & concentré dans le commencement, puis plus vîte, la nauſée, le vomiſſement, la ſeichereſſe du goſier, & de la langue, la ſoif, la douleur de dos, & de tête, la tenſion du bas ventre, la conſtipation, la ſortie d'une

urine brune, ou enflammée, qui ne lâche aucun ſédiment, les extenſions, les bâillemens, la douleur contondante dans les os, n'ont certainement point d'autre cauſe que la contraction, & le tiraillement ſpaſmodiques des plexus ſtomachique, & méſentérique formés par la jonction du nerf intercoſtal, & de la huitiéme paire. Auſſi n'y a-t-il point de moien plus certain, & plus efficace, pour remédier aux fievres intermittentes, que d'emploier les remedes propres à corriger, & faire ſortir, la matiere febrile, & dompter les mouvemens ſpaſmodiques, puis de fortifier les parties affligées, & affoiblies. En un mot tout le ſecret de la guériſon des fievres intermittentes eſt d'emploier ces remedes dans l'ordre, le tems, la doſe, convenables aux différentes cauſes, aux divers tems, & aux divers ſujets.

XXI. Il y a ſurtout une correſpondance très-étroite entre la tête, & ſes membranes, & le ventricule. Ce qui fait que Baglivi dit avec grande raiſon ; *ceux qui ſont agités de paſſions de l'ame, ſont principalement attaqués de ma-*

ladies de l'estomac, comme je l'ai surtout observé de ceux qui sont dans la tristesse, qui commencent par se plaindre d'une foiblesse d'estomac, puis d'un deffaut d'appetit, d'amertume de la bouche, de soif le matin, de crudités, de vents, & de tension des hypochondres. (a) C'est pourquoi il avertit les Médecins d'avoir surtout égard à l'estomac dans toutes les maladies causées par les passions de l'ame. Quant à moi j'ai remarqué plusieurs fois qu'une longue tristesse, ou de longues peines d'esprit, avoient jetté dans la maladie hypochondriaque, qui, comme je l'ai déja dit plusieurs fois, réside principalement dans l'estomac, des personnes saines auparavant, d'un caractere gay, & d'un tempérament sanguin, c'est-à-dire, leur avoient causé des inquiétudes dans les parties voisines du cœur, avec deffaut d'appetit, langueur, inquiétude d'esprit, tristesse sans sujet, constipation,

(a) *Qui laborant animi pathemate potissimum corripi solent morbis ventriculi, ut inter cætera observavi in mœrentibus, qui conqueruntur primo de languore ventriculi, mox inappetentia, oris amaritie, siti circa horas matutinas, cruditatibus, flatibus, & tensionibus hypochondriorum.* Bagliv. p. 565.

constipation, rots continuels, & gonflement à la fossette du cœur.

XXII. Le ventricule est aussi l'une des parties principalement attaquées avec les canaux nerveux destinés au transport de la bile. Aussi arrive-t-il très-souvent que dans des accès de colere on est attaqué de cardialgie, de resserrement à la fossette du cœur, avec ardeur, pente au vomissement, amertume de la bouche, & constipation. Rien n'est alors plus mauvais que la boisson froide, qui, suivant mes observations réïterées, a causé une affection hypochondriaque parfaite à des personnes qui étoient auparavant entierement saines. Mais c'est encore bien pis de donner dans cette disposition convulsive de l'estomac, un émetique, ou un fort purgatif; parce que l'inflammation, & même la mort, s'en ensuivent très-aisément, comme je l'ai prouvé plus au long dans une Dissertation, où j'ai fait voir que *les émetiques, & les purgatifs sont des poisons après la colere.* (a) Cette maladie, si commune aux

(a) Dissert. *de Medicina emetica & purgante, post iram veneno.*

Suisses, qu'on appelle vulgairement maladie du païs, prouve aussi combien le desir violent est nuisible au ventricule. Car lorsque ces gens sont éloignés de leur patrie, ils sont quelquefois si passionés pour y retourner, qu'ils en perdent l'appetit, que la digestion se dérange, qu'il s'amasse dans leur estomac des crudités qui se résolvent en vents, & en rots, qu'ils sont attaqués de cardialgie, & que tout leur corps tombe dans l'amaigrissement, & l'abbattement.

XXIII. Les études immoderées, & les fatigues d'esprit causées par sa trop grande contention, affoiblissent le ventricule d'une maniere incroiable, énervent la force par laquelle il fait la digestion, & lui ôtent sa tension; ce qui cause la génération de crudités acides, qui sont presque le premier fondement de la constipation, de la génération des vents, & de la maladie hypochondriaque. Il y a plus: parmi ceux qui sont sujets à cette maladie, il s'en trouve qui ne s'appliquent pas plûtôt avec contention d'esprit, que commencent les inquiétudes dans le voisinage du cœur,

les rots, & les grouillemens dans le bas ventre. Le vertige est tellement produit par la mauvaise disposition de l'estomac, qu'il attaque plûtôt ceux qui sont à jeun, & qu'il diminue après qu'on a mangé, enfin qu'il cesse entierement quand on a fait usage des remedes qui vuident doucement les premieres voies, & aident la digestion. Lommius remarque, dans le second Livre de ses Observations, un commencement de cataracte, produit par un vice d'estomac, & assure que cette maladie augmente, & diminue, augmente lorsqu'il se remplit de crudités, & diminue, ou cesse entierement, quand il est en bon état. Dans cette derniere situation tout le corps est plus alerte, & le sommeil tranquille; mais on ne peut charger ce viscere d'alimens de mauvais suc, surtout lorsqu'on les prend au soir, que le sommeil ne manque, ou ne soit troublé de songes effraians. Rien n'est plus commun que les grands maux de tête le lendemain d'une débauche, où l'on aura surtout fait usage de vin frelaté, maux de tête causés par l'aigreur cor-

rosive que le vin a acquise dans l'estomac par le séjour qu'il y a fait.

XXIV. Une autre preuve de la correspondance de l'estomac avec la tête, c'est que si elle est attaquée de grandes douleurs, on perd sur le champ l'appetit, il s'amasse une grande quantité de crudités, causes fécondes de flatuosités, le ventre se resserre, & les nausées surviennent. Les graves maladies de la tête ne tardent pas à déranger l'estomac, aussi remarque-t-on dans ceux qui sont frappés d'apopléxie, avec disposition dans ce viscere à se renverser. Dans les maladies de l'esprit, & le spasme de la dure mere, il y a dégoûts, tranchées, inquiétudes dans les parties voisines du cœur, sortie impétueuse des rots, constipation du ventre, & changement considérable dans le pouls. Personne n'ignore que ceux qui sont considérablement blessés à la tête, sont attaqués de vomissement, & de dégoût, & réciproquement que les maux de tête suivent les maladies de l'estomac. Les Histoires Médicinales font encore foi qu'après avoir avalé de l'espece de morelle, appellée vulgairement *bella*

donna, la manie a commencé, avant même qu'elle fut sortie de l'estomac ; & que la graine de jusquiame, & surtout celle de la pomme d'amour, prise en assez grande quantité, cause très-promptement un grand engourdissement, une grande stupeur, détruit l'usage de tous les sens internes, & externes, & dérange l'imagination.

XXV. Et comme les nerfs de l'estomac, & des intestins, sont formés de la jonction de l'intercostal, de la huitiéme paire, & de la cinquiéme, dont un rameau se distribue aux mâchoires, & aux dents, il arrive que le déchirement que causent à la gencive des enfans les dents qui veulent sortir, non seulement causent dans la tête des convulsions, des veilles, des mouvemens épileptiques; dans la poitrine, la difficulté de respirer; dans le cœur, la fievre; mais dans le bas ventre, des tranchées accompagnées de constipation, ou de diarrhée; &, ce qui est surtout remarquable, qu'il sort des excrémens verds, & corrosifs, par la raison que la contraction spasmodique de ces parties causée par

la douleur, empêche les alimens de ſortir du bas ventre, où par leur ſéjour ils aigriſſent, & prennent une nature corroſive. D'où il ſuit tout naturellement qu'il n'y a point d'imprudence, de témérité, plus marquée, que de donner, & plus encore de réïtérer, des purgatifs âcres mariés avec les mercuriels dans la diſpoſition ſpaſmodique du genre nerveux cauſée par l'éruption des dents, ſous prétexte de faire ſortir les excrémens verdâtres qui ſont dans les premieres voies ; auſſi les funeſtes effets de ces remedes ne laiſſent-ils point ce principe problêmatique. C'eſt auſſi par rapport à la communication des nerfs de l'eſtomac, & des inteſtins, avec la cinquiéme paire, que dans les grandes affections ſpaſmodiques de l'eſtomac, cauſées par le poiſon, ou quelque purgatif, ou émetique violent, le viſage devient hippocratique, & pâlit, les tempes s'affaiſſent, & le nez s'affile ; & ce n'eſt pas une ſeule fois que nous avons vû dans des accès hyſteriques, le viſage défiguré, & d'horribles contorſions du viſage, des levres, & des ïeux.

XXVI. L'estomac, & l'ésophage aiant les mêmes membranes, il n'est pas étonnant qu'ils aient une correspondance très-étroite. Delà vient que lorsqu'on chatouille le commencement de l'ésophage avec une plume, ou avec le doigt, l'estomac se renverse sur le champ, surtout quand il est plein, & que le vomissement s'ensuit. La fumée de tabac aspirée par la bouche, & retenue dans cette cavité, excite le ventre à se décharger; ce qui n'arrive, selon moi, qu'à raison de l'irritation que le sel volatil âcre contenu dans cette fumée cause aux membranes de la bouche, & du gosier, laquelle, venant à se communiquer au ventricule, augmente le mouvement peristaltique de ce viscere, & des intestins, & par conséquent accelere la sortie de ce qui s'y trouve renfermé. Et quand il y a dans l'estomac une humeur âcre, ou quelque inflammation, l'ésophage, & le gosier éprouvent un resserrement incommode; de sorte qu'il n'est pas rare qu'il se répande dans la bouche une grande quantité d'eau; ce qui est du plus mauvais augure.

Lorſque les enfans ont l'eſtomac chargé d'une grande quantité de bile cauſtique, ils ſont attaqués d'une eſpece de convulſion incommode, & même fatale, qui, cauſant le ſpaſme de l'orifice de l'éſophage, les oblige à faire des efforts continuels pour avaler, & leur fait faire une eſpece de bruit avec un hocquet particulier. Ces accidens arrivent auſſi par l'irritation du ventricule, qui ſe communique à l'éſophage, au goſier, & au diaphragme. L'eſtomac a encore beaucoup de communication de mouvemens avec les inteſtins ; ce qui fait que dans les grandes paſſions iliaques, ou dans les coliques violentes, il ſurvient des vomiſſemens ſi conſidérables, que non ſeulement les humeurs contenues dans les inteſtins, mais les excrémens mêmes, ſortent par la bouche, comme on le voit aſſez communément.

XXVII. Il y a encore une correſpondance très-étroite entre l'eſtomac, & le duodenum qui lui eſt attaché, & les canaux biliaires, & cela par deux raiſons ; la premiere, qu'une portion aſſez conſidérable du canal choledoque coule entre les membra-

nes

nes du duodenum ; la seconde, que le rameau droit du nerf intercostal, & de la huitiéme paire, qui se distribue à l'estomac, envoie une branche au foie, & à ses canaux biliaires. C'est à raison de cette correspondance que vient la jaunisse, causée par le spasme du ventricule, & du duodenum, qu'on remarque dans les fievres tierces, ou qui est produit par les purgatifs, ou émetiques violens, ou enfin que cette maladie succede aux coliques violentes. Baglivi remarque que le mechonium retenu dans les intestins des enfans leur cause souvent la jaunisse le troisiéme, ou quatriéme jour de leur naissance. (*a*) Il n'est point nouveau qu'un accès violent de colere soit suivi de jaunisse ; puisque cette affection se fait principalement sentir à la partie la plus fibreuse, & la plus forte de l'estomac, qui est proche le pylore, qu'elle fait entrer en contraction spasmodique ; aussi remarque-t-on ordinairement dans les accès de colere une douleur de compression dans le côté droit vers la fossette du cœur, & un regorgement de

(*a*) Baglivi. *Op. p.* 38.

la bile vers la bouche. S'il arrive aussi que quelque pierre, ou quelque concrétion tartareuse, & bilieuse, contenue dans la vesicule du fiel, ou les canaux biliaires, cause une extension violente de ces parties, le ventricule est affecté sympathiquement, & delà naissent la cardialgie, la nausée, le vomissement, le dégoût. Une observation mémorable, & qui mérite très-fort d'être lûe, est celle rapportée dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature, (*a*) au sujet d'une femme qui sentit pendant près de trente ans une douleur cruelle, & des picotemens dans le ventre, sans que les Médecins les plus habiles pussent en pénétrer la cause. Etant morte alors, on l'ouvrit, & l'on trouva un calcul d'une grosseur extraordinaire, qui remplissoit presque toute la vesicule du fiel. Je conseille aussi de lire sur ce sujet l'observation LXI. de l'Arsenal de Chirurgie de Scultet. (*b*)

XXVIII. Entre les parties avec qui l'estomac entretient une correspon-

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Ann. VI. Decad. I. Obs. XX.*

(*b*) Scultet. *Armament. Chirurg.*

dance intime, il faut mettre dans les premiers rangs le diaphragme, & les poumons. En effet rien du plus commun que de voir attaquer du hocquet, qui n'est autre chose qu'une convulsion de la poitrine, les enfans qui ont l'estomac refroidi, ou quelque matiere âcre attachée à ses membranes. Quoi de plus commun que la génération d'une toux convulsive à l'occasion des crudités qui remplissent l'estomac, ou d'une sérosité âcre retenue dans ses membranes, toux qui dans les enfans va jusqu'à la suffocation, s'aigrit par les remedes pectoraux, & doux, & se guérit par ceux qui corrigent l'âcreté des liqueurs, les émolliens, les discussifs, & les laxatifs doux? Est-il rien de plus commun en pratique que le vomissement occasionné par une toux violente causée par quelque matiere vicieuse arrêtée dans les bronches? Il n'y a encore rien de plus ordinaire qu'une grande difficulté de respirer, jusqu'à craindre même la suffocation, produite par le gonflement du ventricule, symptôme surtout familier aux enfans qui ont l'estomac farci de lait corrompu, &

qui cede à un émetique doux, ou à un purgatif de même nature. J'ai même vû dans une toux convulsive de l'estomac, des secousses si violentes de la poitrine, qu'il en arriva des éternuemens impétueux, & réïterés, avec un abondant écoulement de sérosité, ou de sang par les narines.

XXIX. Il faut aussi faire beaucoup d'attention à la sympathie qui se trouve entre les reins, & le ventricule, & les intestins, par rapport à la communication des nerfs. Il arrive presque toujours que les douleurs de calcul sont accompagnées de vomissemens, & de nausées, & que les calculeux soient attaqués de tranchées. Car quand le rein est malade de la pierre, le bas ventre est toujours gonflé de beaucoup de vents, qui fatiguent d'autant plus, que les douleurs de la pierre sont plus vives. Il y a plus : les vents mêmes excitent souvent la douleur des reins, & poussent le calcul dans l'urethere. Il faut donc que les graveleux aient soin de garantir le bas ventre du froid extérieur, autrement ils provoqueront les douleurs de reins. Quand on est

attaqué des douleurs du calcul, la digeſtion ſe dérange, les alimens s'arrêtent, & nagent dans l'eſtomac, où ils s'aigriſſent, & l'on vomit une bile verte. C'eſt alors que les lavemens carminatifs, & émolliens huileux, & tout ce qui peut diſſiper les vents ſans chaleur, & adoucir la douleur des reins, eſt d'un uſage excellent. Dans les ſpaſmes venteux de l'eſtomac, qui tourmentent ſi cruellement les hyſteriques, & les hypochondriaques, les contractions ſpaſmodiques s'étendent auſſi juſqu'aux reins; de ſorte que le reſſerrement de leurs canaux ne laiſſe couler qu'une urine tranſparente, indice preſque certain du commencement prochain de l'accès hypochondriaque, ou hyſterique.

XXX. Il n'y a pas encore peu de ſympathie entre le ventricule, & les pieds, parties compoſées d'une infinité de tendons, nerfs, & membranes. La raiſon en eſt toute naturelle. Le nerf intercoſtal ſe diſtribue auſſi aux cuiſſes, & forme le nerf crural antérieur, & poſtérieur; ce qui établit une correſpondance réciproque entre la tête, le ventricule, & les

pieds. D'où s'ensuit l'explication toute simple d'un phénomene que nous avons observé plusieurs fois, c'est que le spasme cynique (*a*) a succedé à de grandes douleurs des pieds; & d'un autre qui n'est pas rare, c'est de voir l'épilepsie commencer par le pouce du pied. En effet, le spasme qui commence en cette partie monte successivement, d'abord au bas ventre, puis au cœur, & au diaphragme, & enfin à la tête; ce qui produit des tensions du bas ventre, des contractions dans les parties voisines du cœur, des oppressions de poitrine, l'aphonie, les convulsions, & les mouvemens épileptiques; progrès que les Malades expriment par le sentiment d'une vapeur qui monte du pouce à la tête: en quoi ils sont dans l'erreur; car il n'y a pas de passage libre aux vapeurs depuis une extrêmité du corps

(*a*) Le spame cynique est une espece de convulsion des muscles des mâchoires, qui tourne de travers la bouche, le nez, les lévres, & par conséquent la moitié du visage. On l'appelle cynique, parce que les Chiens font quelquefois ce mouvement quand ils sont en colere.

jusqu'à l'autre. On ne peut donc attribuer cette impression qu'aux spasmes, qui, par un mouvement d'ondulation qui commence au pied, se communiquent jusqu'à la tête. C'est encore une vérité connue de tout le monde, que marcher à pieds nuds sur un plancher froid, ou un refroidissement des pieds par quelque autre cause que ce soit, produit un resserrement de la peau dans toute l'habitude du corps, & des tranchées, quelquefois accompagnées de diarrhée.

XXXI. Il ne faut point aussi passer sous silence la sympathie qui est entre le ventricule, & la peau. On voit que les efflorescences de cette derniere partie, de quelque nature qu'elles soient, ne refluent point sans un danger présent sur les membranes du ventricule, & des intestins, & que quand elles y sont déposées, elles causent des spasmes mortels, des tranchées, des inquiétudes, des constipations, & des inflammations du bas ventre. Aussi tout ce qui cause des mouvemens spasmodiques dans l'estomac, comme sont les purgatifs, & les passions de l'ame, est-il très-pernicieux

dans les maladies exanthématiques, comme l'expérience le prouve, par rapport au reflux de la matiere exanthématique vers les parties intérieures, & les membranes mêmes nerveuses de l'estomac, & des intestins, que produit la communication qui se fait à la peau du mouvement spasmodique dont ces parties son agitées. Nous avons même souvent remarqué que le changement de chemise, surtout si on la prend froide, & humide, a causé à des personnes, saines d'ailleurs, des gonflemens de ventre, & des inquiétudes pendant le sommeil. D'où il suit évidemment que l'usage de tout ce qui peut produire des spasmes, est extrêmement dangereux dans les maladies accompagnés d'éruption. Toutes les fois que l'estomac, ou les intestins, sont attaquées de douleurs, les pores de la peau se ferment, la sueur s'arrête, les extrémités se refroidissent; & quand les pores de la peau commencent à s'ouvrir, c'est un sûr indice que la douleur, ou la diarrhée, va cesser. Lorsque la matiere âcre, & caustique, de la petite vérole s'arrête aux membranes des

inteſtins, les malades ſont inquiets, agités, incapables de reſter dans la même place; il ne paroît pas la moindre puſtule ſur la peau; il ne ſort pas la moindre goutte de ſueur; & le ventre ſe reſſerre, & entre dans une convulſion qui ſe communique à tout le ſyſtême de la peau, comme Baglivi l'a fort judicieuſement remarqué.

XXXII. Ce n'eſt pas l'eſtomac ſeul qui a des corrreſpondances étroites avec les autres parties. Les inteſtins dont la ſtructure, & la nature, ſont abſolument les mêmes, c'eſt-à-dire, qui comme lui ſont compoſés de membranes muſculeuſes, & nerveuſes, en ont de pareilles avec toutes les parties membraneuſes du corps, au moien du plexus méſentérique, de l'intercoſtal, & de la paire vague; ce que prouvent entre autres les accidens funeſtes que cauſe le picotement des membranes des inteſtins grêles par les vers qui y ſont renfermés. Car il n'y a perſonne, quelque peu verſé qu'il ſoit dans la pratique de l'Art, qui puiſſe ignorer qu'il produit dans la tête l'épilepſie, les délires, le vertige, l'éternuement, la goutte ſe-

reine passagere, l'aphonie, la surdité, le tintement passager des oreilles; dans la moëlle de l'épine, des mouvemens convulsifs, & des agitations, qui font horreur; dans le cœur, & le systême des vaisseaux, des fievres, des tremblemens, & des palpitations de cœur; dans la poitrine, des toux, & des douleurs qui imitent celles de la pleurésie; dans l'estomac, la perte de l'appetit, la disposition au vomissement, la salivation, en un écoulement de lymphe par la bouche; dans le canal intestinal, des tranchées cruelles; dans les couloirs de l'urine, des irritations continuelles pour uriner; dans les extrêmités, des frissons, & des refroidissemens, & des contractions des pieds, & des mains; tous accidens funestes au premier coup d'œil, & qui se calment, & cessent, dans le moment, aussi-tôt qu'un spécifique vermifuge, comme des pilules composée d'assa-fœtida, de mirrhe, de saffran, & de mercure doux, ont donné la chasse à ces hôtes incommodes.

XXXIII. La colique appellée convulsive, & la passion iliaque, qui ne sont que des contractions spasmodi-

ques des inteſtins ileum, & colon, fourniſſent de nouvelles preuves de la même vérité. Car quels ſymptômes cruels, & même quelquefois mortels, ces maladies ne cauſent-elles pas? Ne ſont-ce pas des fievres, des délires, des convulſions, des agitations continuelles, de grandes inquiétudes, des froids des extrêmités, des défaillances, des contractions de membres, des ſueurs froides, un pouls dur, & ſerré, le vomiſſement, une conſtipation ſi exceſſive, que l'anus ne laiſſe paſſer ni un lavement, ni un vent? Les accidens funeſtes qui affligent communement les ouvriers qui travaillent aux métaux, & d'où réſulte la colique convulſive qui leur eſt particuliere, accidens dont j'ai donné l'analyſe exacte, & raiſonnée, dans ma Diſſertation, *ſur la Metallurgie conſiderée comme cauſe de maladie* (a), à laquelle le Lecteur eſt prié de recourir, ſont de même nature. Quand une bile cauſtique picotte, & irrite fortement les membranes ſenſibles des inteſtins, comme il arrive dans le cholera-morbus, tout le genre nerveux eſt attaqué de mouvemens analogues;

(a) Diſſert. *de Metallurgia morbifera.*

les accidens qu'elle produit sont les mêmes que ceux qui suivent l'usage des poisons, & la mort est aussi prompte, si l'on n'y remédie à tems par les mêmes secours qu'on emploie pour dompter les poisons, c'est-à-dire, les adoucissans, les huileux, le laitage, les absorbans terreux, & les anti-spasmodiques. Les mêmes accidens arrivent dans la dysenterie produite par la même cause.

XXXIV. On peut encore apporter en preuve de la correspondance des intestins avec toutes les parties nerveuses les effets des purgatifs. Car bien que ces remedes n'agissent directement que sur les intestins, le mouvement qu'ils leur impriment se communique aux parties les plus éloignées. L'effet de l'élaterium donné aux hydropiques s'étend si loin, que les fibres des extrémités se contractent, & poussent vers les intestins les liqueurs arrêtées dans la surface du corps, qui sortent en abondance par l'anus, avec une diminution notable de l'enflure des parties extérieures. Les laxatifs doux, & balsamiques, détournent de même vers le bas ven-

tre, & font sortir par les glandes des intestins le superflu de la sérosité, qui dans la toux humide procure une abondante expectoration; & c'est le remede le plus certain, & le plus efficace, contre cette maladie. On se convainc surtout de la correspondance des intestins avec les parties nerveuses, & notamment avec la moëlle de l'épine, par l'effet des purgatifs mal administrés. Car outre que Solenander rapporte (*a*), & que les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature confirment (*b*), qu'ils ont causé un préjudice notable à tout le corps, j'ai remarqué quelquefois que la résine de jalap en poudre, ou en pilules, non seulement avoit causé de prodigieuses évacuations avec tranchées, mais même dans quelques sujets, des convulsions, des mouvemens épileptiques, & dans d'autres la paralysie des deux côtés; par la raison sans doute que la résine de jalap qui se remet aisément en masse dans un véhicule aqueux, & qui se liquefie très-

(a) *Solenandr.* Consilia.
(b) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. VII. Obs. CLXII.*

difficilement, s'est fortement attachée à quelque endroit de la membrane nerveuse des intestins, &, par les picotemens continuels qu'elle y a causés, a communiqué au loin les mouvemens convulsifs qu'elle avoit imprimés aux intestins.

XXXV. De toutes les Observations que nous venons de rapporter il résulte qu'il y a une correspondance réciproque entre les parties nerveuses, & membraneuses ; mais est-elle la même entre ces parties & les viscéres appellés sanguins, comme le foie, la rate, l'utérus ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner. Il y a beaucoup de Praticiens, à la tête desquels nous mettrons Willis, qui soutiennent affirmativement qu'elle existe. Ils se fondent sur l'expérience presque journaliere qui apprend que l'affection hysterique, que produit dans les femmes en général, comme dans les accouchées, le vice de l'utérus, & le mouvement irrégulier du sang, se déclare par des mouvemens spasmodiques, convulsifs, épileptiques, qui sont des affections contre nature, & des dérangemens du genre nerveux.

Cependant, quoique l'utérus ait un mouvement tonique, & interne, on ne peut le mettre au nombre des parties nerveuſes, & d'un ſentiment exquis. Car s'il étoit de cette nature, il ſeroit impoſſible qu'il ſouffrit les énormes extenſions que pluſieurs gémaux lui cauſent quelquefois, que des tumeurs, des excroiſſances, nées dans ſa cavité, & dans ſa propre ſubſtance, lui donnent, ſans qu'il s'en enſuive de grandes incommodités, & même ſans riſque de la vie.

XXXVI. C'eſt pourquoi je penſe qu'il faut diſtinguer exactement entre le ſiege de la maladie, ou des ſpaſmes qui la caractériſent, & qui ne ſont point du tout dans la matrice, & le ſiege de la cauſe morbifique, ou des paſſions ſpaſmodiques qui affligent le genre nerveux, & dont la cauſe eſt la mauvaiſe diſpoſition de l'utérus. Il faut auſſi convenir que ſi l'affoibliſſement de la tenſion, & de la vigueur, de l'utérus, & de ſes vaiſſeaux, cauſé par l'accouchement, ou par d'autres cauſes externes, & internes, empêche un écoulement ſuffiſant du ſang menſtruel, c'eſt-à-

dire, s'il cauſe une diminution, ou une ſuppreſſion totale, de cette évacuation, il s'enſuit ſouvent de très-grands accidens dans tout le corps, & notamment dans les parties nerveuſes, & membraneuſes; mais la cauſe de ces accidens eſt moins la correſpondance qui eſt entre les nerfs de l'utérus, & ceux des autres parties, que le reflux du ſang, vers ces parties, & la ſtagnation qui en eſt la ſuite. C'eſt auſſi le ſentiment d'Hippocrate, ſi l'on s'en rapporte à l'Auteur d'un de ſes Commentaires, dont voici les paroles. *Le ſang refluant de l'utérus, & chargant le diaphragme, cauſe la ſuffocation, joint à l'utérus qui remonte; ſe jettant ſur la tête, il produit la folie, l'épilepſie, les affections ſoporeuſes, l'apoplexie; ſur la poitrine, les différentes toux; ſur le cœur, la palpitation, & le tremblement, quelquefois des ſyncopes; ſur les nerfs enfin la ſtupeur, l'incapacité de ſe mouvoir, & la paralyſie* (a).

(*a*) *Refluens ſanguis ab utero, & premens ſeptum tranſverſum, retracto utero, præfocationem; in caput irruens, inſaniam, epilepſiam, catochos, apoplexiam; occupans thoracem, tuſſiculares affectus; irruens in cor, palpitationes &*

XXXVII.

XXXVII. Pour moi plus je refléchis, plus je me persuade que le principal siege des passions hysteriques est dans le ventricule, & les intestins ; car ces resserremens, & contractions, accompagnés d'inquiétude qu'on sent dans le voisinage du cœur, ces douleurs de cardialgie, qui s'étendent jusqu'au dos, où est l'orifice gauche de l'estomac, ce gonflement sensible de cette partie à la fossette du cœur, ces rots continuels, ces nausées, ou dispositions constantes à vomir, cette constipation opiniâtre, avec retention des vents, & regorgement vers les parties supérieures, ces grouillemens, ces tranchées, ces roulemens des intestins en forme de boule, ces douleurs fâcheuses dans l'hypochondre gauche, & aux vertebres des lombes, cette irritation fréquente pour uriner, ce froid des extrêmités, ces agitations involontaires, ce pouls vîte, concentré, ou entierement intermittent, ces syncopes, ces palpitations

tremores, nonnunquam syncopes; in nervis denique facit stuporem, immobilitatem, & résolutionem. Nucleus Hippocratis. *Cent. III. Aph.* 44.

de cœur, triſte, & éternel cortege de la paſſion hyſterique, ne ſont certainement que des indications de l'affection d'une des plus nobles, & des plus ſenſibles, parties du corps, c'eſt-à-dire, de l'eſtomac. Auſſi tous les remedes qui adouciſſent, & relâchent efficacement, les contractions ſpaſmodiques, comme des fomentations chaudes appliquées ſur les environs du cœur, intérieurement notre liqueur anodine minérale, le premier, & le plus ſûr, de tous les antiſpaſmodiques, donnée ſeul, ou mariée à la teinture de caſtoreum, ou quelque teinture carminative, & les lavemens émolliens huileux, ſont-ils d'une efficacité ſurprenante, & comme miraculeuſe. Car la cauſe prochaine de ces ſpaſmes cruels de l'eſtomac n'eſt point des humeurs âcres, bilieuſes, viſqueuſes, ou des crudités contenues dans ce viſcere, c'eſt ſimplement le reflux abondant du ſang dans les vaiſſeaux de l'eſtomac, qui, pénetrant dans ſon tiſſu membraneux, ne peuvent manquer, en ſe gonflant, de les comprimer fortement, & de cauſer dans ſes nerfs un dérangement

qui produit tous les accidens dont on vient de donner l'énumération. Delà vient que les femmes qui ont perdu leurs regles après la cinquantiéme année, sont plus exposées que les autres à ces affections convulsives, à moins qu'elles n'aient soin de se faire tirer du sang par la scarification, ou la saignée, & surtout qu'elles n'entretiennent ces évacuations quand elles sont habituelles; & delà vient aussi que ces évacuations sanguines faites à propos, diminuent, ou anéantissent entierement, les accès hystériques qui reviennent par périodes reglés.

XXXVIII. Il en faut dire autant du foie, & de la rate, que nous en avons dit de la matrice. Car bien que quelques Auteurs prétendent établir une correspondance entre ces visceres, & les parties nerveuses, fondés principalement sur les accidens de la maladie hypochondriaque, dans laquelle le deffaut est communement dans ces visceres sanguins; l'un, & l'autre, surtout dans l'homme, sont, comme les injections du célebre Ruysch l'ont évidemment démontré, presque en-

tierement vaſculeux, & compoſés de vaiſſeaux qui ſe ſubdiviſent à l'infini, & d'ailleurs preſque inſenſibles ; ce qui fait qu'ils peuvent ſe gonfler, & même acquérir un volume très-conſidérable ſans cauſer de douleur aigue. Malgré cette ſtructure, & cette inſenſibilité, ſi leurs fibres, & ſurtout leurs vaiſſeaux, viennent à tomber dans le relâchement, c'eſt-à-dire, à perdre une partie de la force qu'ils avoient pour pouſſer le ſang, & le faire circuler, ils deviennent une occaſion prochaine de mouvemens ſpaſmodiques dans les parties nerveuſes ; ce qui eſt ſurtout vrai du foie, & de la veine porte qui s'y diſtribue. Car dès que le ſang qui eſt rapporté dans l'eſtomac, de tout le canal inteſtinal, du méſentere, de la rate, de l'épiploon, & du pancréas, ſe rallentit dans les branches très-déliées, & très-nombreuſe de la veine porte, qui d'ailleurs n'a point de pulſation, ou de contraction, ſenſible, il regorge néceſſairement dans les viſceres d'où il vient ; il y forme des ſtagnations ; il étend, & engorge leurs vaiſſeaux ; état qui augmente à meſure que

les arteres cœliaque, & mésentérique, apportent de nouveau sang. Il est donc obligé de se répandre dans les vaisseaux latéraux, & capillaires, de les gonfler, de s'arrêter de toutes parts, surtout dans les vaisseaux qui arrosent la membrane nerveuse de l'estomac, & des intestins, & la compression des nerfs de ces parties lui fait produire des contractions incommodes, & des affections spasmodiques très-douloureuses. Aussi toutes les passions qui tourmentent par accès les hypochodriaques sont-elles des affections du genre nerveux, qui, comme Willis, & Hobockenius l'ont très-bien remarqué les premiers, ont un rapport exact, & le même siege que les passions hysteriques. C'est donc à tort que les Anciens, & même quelques modernes, rendent la rate responsable des douleurs, & des passions qu'on sent dans le côté gauche. Il est bien plus raisonnable de s'en prendre à l'estomac, dont les deux tiers sont renfermés dans ce côté, & aux courbures du colon, qui sont immédiatement dessous; vérités dont Conringius, & Ettmuller, nous ont donné

les premiers la connoissance. J'ai fait connoître il y a quelques années dans une Dissertation particuliere qu'il faut regarder le ventricule comme le principal siege des spasmes hypochondriaques.

XXXIX. Il ne faut pas croire avec une grande partie des Modernes, que des crudités corrompues, acides, ou bilieuses, amassées dans les premieres voies, soient la premiere cause, la cause vraie, & originaire, des accidens hypochondriaques. Elles sont plûtôt le fruit, & le produit, de ces spasmes; bien qu'elles contribuent beaucoup à leur retour, & à leur redoublement. Il faut plûtôt s'en prendre à la stagnation d'un sang abondant aux environs des visceres du bas ventre, ou à la pléthore particuliere de ces parties. Une preuve de cette vérité, à laquelle je me fixerai en cet endroit, se tire de la cure de cette maladie, où l'on reçoit un soulagement notable de l'usage des remedes propres à calmer les spasmes, & à relâcher les parties fibreuses. Cependant à moins qu'on ne laisse sortir le sang trop abondant par l'ouverture

des veines des parties inférieures, ou en procurant un flux hémorrhoïdal, toujours salutaire dans les circonstances, pourvû qu'il y ait une disposition naturelle, & qu'on empêche qu'il ne s'en forme la même quantité, en mettant le Malade à l'usage des eaux minérales, des bains, & des médicamens fortifians, & qui donnent du ressort, ou qu'on ne facilite la circulation par le moien de l'exercice du corps, & du mouvement; enfin qu'on ne rétablisse sa liberté dans les vaisseaux veineux du mésentere, le foie, & la rate, il est très-difficile, & même impossible de domter cette maladie.

XL. Je reviens à l'objet de ce Chapitre. Nous avons prouvé plus haut, ou, pour mieux dire, fait toucher au doigt, la correspondance réciproque des parties, en fesant voir qu'un poison, ou quelque autre matiere nuisible accrochée à quelque partie nerveuse que ce soit, ou même qui est encore contenue dans l'estomac, communique sur le champ à tout le systême des nerfs les mouvemens déréglés qu'elle imprime à la partie ner-

veuſe à laquelle elle eſt adhérente ;les médicamens ſalutaires d'une nature efficace, & pénétrante, donnés à très-petite doſe, étant même encore dans l'eſtomac, produiſent, au moien de la même correſpondance, leur effet ſur toutes les parties du corps, auſſi-tôt après qu'ils ſont avalés. Je pourrois me contenter, pour prouver cette vérité, de rapporter les effets de la liqueur anodine que j'ai trouvée, qui ſe compoſe du ſouffre des minéraux, qu'on peut à bon droit appeller anodine minérale, liqueur d'une nature très-agréable, & très-pénétrante, qui poſſede par préférence la faculté d'appaiſer, & de calmer, les douleurs, & les ſpaſmes, dans toutes les parties du corps, ſans crainte qu'elle puiſſe devenir nuiſible, & qui donnée une, ou deux fois, à la doſe de trente, ou quarante gouttes dans les affections hypochondriaques, & hyſteriques, dans les grandes cardialgies, les vomiſſemens conſidérables, les mouvemens épileptiques, & convulſifs, eſt d'une efficacité très-prompte, & entierement admirable. Mais les pilules de Styrax prouvent encore ma propoſition.

ſition. J'ai ſouvent remarqué que quelques grains donnés dans une toux ferine, qui fatiguoit, & ſecouoit tout le corps, ont produit un calme merveilleux, promptement ſuivi d'une douce moiteur de la peau, qui étoit auparavant froide, ſerrée, & ſeiche; effet que j'attendis inutilement des autres remedes emploiés pour la même fin.

XLI. On n'a pas plûtôt donné une petite quantité de laudanum liquide, ou ſeul, ou délaïé dans la liqueur volatile de Buſſius, ou l'eſprit de corne de cerf préparé avec le ſuccin, qu'étant encore dans l'eſtomac, il calme les douleurs cruelles de bas ventre, les grouillemens, & les mouvemens, qu'y cauſent les énormes diarrhées, ou dyſenteries, & qu'un doux ſommeil ſuccede à ces agitations. Si l'on emploie le même remede dans les affections hyſteriques convulſives qui ſecouent tout le corps, le ſoulagement ſuit très-promptement. J'ai vû très-ſouvent un ſoulagement ſubit, procuré par quelques grains de pilules de cynogloſſe, ou quelques gouttes d'une liqueur martiale, dans les pertes de ſang énormes, par exemple, le crachement de

ſang, & le ſaignement de nez. L'huile d'amandes douces bien préparée, & donnée dans un bouillon à la doſe de quelques cuillerées, eſt un remede merveilleux dans tous les ſpaſmes, & les douleurs qui affligent les parties même les plus éloignées du centre; auſſi ſes effets ſont-ils merveilleux dans la toux convulſive, l'aſthme convulſif, la douleur de calcul, la ſtrangurie, & la colique. Quelques grains de nitre vulgaire, bien dépuré, éteignent ſur le champ les ardeurs contre nature, rafraîchiſſent même au toucher, appaiſent la ſoif, arrêtent les mouvemens hémorrhagiques, diſpoſent la peau à la moiteur, & lâchent le venrre.

XLII. Les moins verſés dans la pratique connoiſſent la grande efficacité du quinquina, de la poudre de camomille, du ſaffran de Mars très-diviſé qui ſort des fontaines de Lauchtad, pour arrêter les aſſauts des fievres intermittentes. Les pilules balſamiques, où l'aloës entre en très-petite doſe, font des miracles dans preſque toutes les maladies de l'utérus, & même dans l'affection hypochondriaque; & elles méritent la

préférence sur tous les autres purgatifs, ceux-mêmes qu'on vante le plus dans les affections de l'utérus, soit qu'il s'agisse de faire sortir le fetus, l'arriere-faix, des moles, ou même les vuidanges, par la seule raison qu'ils affectent, & fortifient, non seulement les intestins, mais les parties voisines, & les vaisseaux de l'utérus. Il est cependant très-vraisemblable que l'opération de ces purgatifs, ainsi que des autres, ne s'étend gueres audelà des premieres voies. Notre baume liquide fait merveille appliqué extérieurement, ou pris intérieurement, quand il s'agit de réparer les forces abbatues par la vieillesse, ou par la maladie, ou de rappeller à la vie les personnes attaquées de défaillance; tandis que les odeurs agréables, le musc, l'ambre, la civette, présentés seulement aux narines des hysteriques, ou des hypochondriaques, impriment aux nerfs olfactifs des mouvemens, qui, se communiquant promptement à tout le genre nerveux, produisent les accidens les plus terribles, comme la syncope, les palpitations de cœur, d'extrêmes inquiétu-

des, la nauſée, le vomiſſement, & même quelquefois les convulſions. Les lavemens émolliens huileux ſont un grand effet dans la colique convulſive, & les accès hyſteriques, & hypochondriaques, parce que leur opération ne ſe borne pas aux ſeuls inteſtins, & s'étend juſqu'aux autres parties nerveuſes.

XLIII. La maniere d'agir des ſpécifiques, pour me ſervir d'un terme vulgaire, me paroît être la même. J'appelle de ce nom le caſtoreum, & l'aſſa-fœtida dans les accès hyſteriques, la poudre d'arriere-faix, & de crâne humains, & celle de peau humaine, dans les accès d'épilepſie; parce qu'en adouciſſant, & pénétrant les tuniques nerveuſes de l'eſtomac, & des inteſtins par leur vapeur ſubtile, leur effet ſe communique de ces parties aux plus éloignées. Il y a quelques années que je feſois uſage d'une préparation particuliere de mercure diaphoretique d'une nature plus fixe que l'ordinaire, qui, au moien des ſueurs continuelles qu'il procuroit pendant pluſieurs ſemaines, emploié ſeulement à la doſe de quelques

grains, fit des merveilles dans la grosse vérole, & les maladies produites par une grande impureté de la lymphe. C'est ainsi que le souffre d'antimoine bien préparé, ou la panacée de Glauber, ou bien enfin le régule médicinale d'antimoine, à la dose de deux, ou trois grains, desseichent les fluxions âcres, & salées, opiniâtres sur les ïeux, le gosier, & les pieds, & en même tems rendent à la transpiration, & à la respiration leur liberté primitive.

XLIV. Cette vertu si singuliere, & si étendue, des médicamens internes, ne leur appartient pas privativement à tous autres. Les externes, à raison de la sympathie qui est entre les parties intérieures, & celles du dehors, font des effets non moins surprenans. Je pourrois me contenter de l'exemple du vesicatoire, ou emplâtre de Strobelberger, qui, appliqué sur les carpes, empêche le retour des fievres intermittentes, comme l'expérience en fait foi. Il est également constant qu'un emplâtre vesicatoire appliqué à la nuque du col, guerit la chassie, & rétablit le sentiment,

& le mouvement, du sang dans les apoplectiques. L'huile de térébinthine étendue sur le nombril, est un très-bon remede contre la suppression d'urine. L'onguent appellé *de Arthanita*, appliqué sur le nombril, non seulement purge efficacement, mais tue les vers des intestins. L'application d'un emplâtre anodin sur les tempes, non seulement appaise les maux de tête, mais arrête souvent des vomissemens énormes. Une embrocation faite sur les parties voisines du cœur, avec un liniment composé d'huiles aromatiques, fortifie, & l'estomac, & tout le corps. Une friction dure des membres, & surtout des environs du cœur, rétablit le pouls dans les personnes attaquées de syncope.

XLV. Il ne faut point omettre en cet endroit une Observation très-intéressante; c'est que les vésicatoires, & les sinapismes, sont d'un merveilleux secours dans les maladies de la tête produites par l'atonie, & la foiblesse, comme l'affoiblissement de la mémoire, & du sentiment, la paralysie qui reste souvent après l'apopléxie, & l'assoupissement continuel.

Tant s'en faut que dans les maladies occasionnées par la résolution, & le relâchement des nerfs, tout le monde puisse également souffrir l'application des céphaliques spiritueux aromatiques, qu'au contraire ils sont souvent très-nuisibles aux malades; mais si on en frotte la plante des pieds, par exemple, si l'on emploie l'eau d'Anhalt avec l'huile de marjolaine, ou de lavande, la tête en reçoit un prompt soulagement; & j'ai vû quelquefois l'usage de ce remede dans une affection soporeuse produire un écoulement abondant de pituite par le gosier, & le nez, qui fut suivi d'un soulagement notable. Les sinapismes appliqués à la plante des pieds, arrêtent le saignement de nez. Quand on a de la peine à suer, on n'a qu'à se mettre aux pieds une brique échauffée; la sueur ne tarde pas à couler; mais la transpiration s'arrête aussi-tôt après qu'on a mis les mains, & les pieds hors du lit. Je ne dis rien de l'eau moderement chaude dans laquelle on met les pieds. Car il n'y a personne qui ne sache l'effet de ce remede dans les maladies de la tête;

& toutes les passions spasmodiques.

XLVI. Je pourrois apporter bien d'autrespreuves de la correspondance des parties entre elles ; mais je crois m'être assez étendu pour ne laisser aucun lieu de douter qu'elle est très-étroite dans les corps d'un tissu sensible. Aussi ne trouve-je rien de plus surprenant que de voir quelques Médecins qui non seulement nient cette correspondance , mais la regardent comme une idée purement romanesque ; & je demanderois volontiers à ces Novateurs, qui cherchent la science médicinale dans des termes obscurs, métaphysiques, & nouvellement imaginés ; qui s'imaginent que toute la Pathologie se borne à des efforts de la nature pour produire des excrétions hémorrhagiques ; comment , en supposant leur nature spirituelle, ils peuvent déduire méthodiquement , & démonstrativement , l'explication de tous les phénomenes que jé viens de rapporter, & qui sont attestés par des observations constantes. Pour moi , quoiqu'ils en disent , je crois la connoissance des mouvemens sympatiques utile , & même nécessaire à sa-

voir ; j'ajoute que je la crois d'un grand usage dans la pratique, & je finis ce Chapitre par la pensée d'Hippocratte, qui dit que *tout se réunit, tout conspire, tout est d'accord dans le corps humain.* (a)

CHAPITRE VI.

Des vices causés aux fluides par la mauvaise disposition des solides.

SOMMAIRE.

I. *Les vices des fluides viennent de ceux des solides.* II. *Dans les mouvemens febriles les liqueurs se corrompent, & la destruction des forces s'en ensuit*, III. *Surtout si le corps étoit auparavant cacochyme.* IV. *Effets des passions de l'ame sur les fluides.* V. *Effets des douleurs sur les fluides.* VI. *Autres effets des spasmes, & des douleurs sur les fluides.* VII. *Le spasme du diaphragme produit l'hydropisie*, VIII. *Et voilà comme les*

(a) *Confluxio una, conspiratio una, & consentientia omnia.* Hipp. *lib. de Aliment.* §. 4.

spasmes corrompent les liqueurs. IX. *Vices des liqueurs causés par l'atonie des visceres en général*, X. *Et en particulier, du foie, & de la rate*, XI. *De l'utérus*, XII. *De la tête, & du ventricule;* XIII. *Par la foiblesse que laissent les accès de fievre.* XIV. *Les vertus des remedes passent des solides aux fluides. Exemple pris des analeptiques*, XV. *De la saignée, de l'exercice*, XVI. *Des frictions, des remedes nitrés*, XVII. *Du quinquina, des eaux minérales.*

I. APrès avoir examiné dans le Chapitre précédent le concert harmonique, & la correspondance réciproque de mouvement qu'entretiennent entre elles les parties nerveuses, & douées d'un sentiment exquis, & après avoir établi sur beaucoup de preuves combien il est utile, & nécessaire, d'être au fait de cette doctrine, pour rendre raison des phénomenes pathologiques, l'ordre demande que nous fassions voir que les solides ne peuvent être en deffaut, & agités de mouvemens contre nature, sans déranger la température,

& la disposition naturelle, des fluides ; connoissance non moins utile que la premiere pour l'établissement d'une vraie Pathologie. Il n'y a, je crois, personne qui ose nier que la machine animale est composée de solides, & de fluides, & que la vie consiste principalement dans l'action des solides sur les fluides, & le mouvement que les premiers impriment à ceux-ci, & la réaction des fluides contre les solides, qui tiennent d'eux le principe de leur mouvement. Cela posé, nous ne considererons uniquement ici que l'état contre nature, & maladif, & nous nous bornerons à faire voir ce que la disposition contre nature, & la lésion des solides fait aux fluides.

II. Nous commençons avec raison par l'augmentation de la systole, & de la diastole alternatives du cœur, & des arteres, & même de tout le genre vasculeux, & fibreux, augmentation qu'accompagne la dureté, & la vîtesse, du pouls, & l'accélération du mouvement progressif, & intestin, du sang, en quoi consiste la raison formelle de la fievre. Or l'expérience fait foi que dans cette accélération

de mouvement, quelle que soit l'espece de la fievre, il arrive des changemens, & des dérangemens incroiables, dans la température, le mélange, & le tissu du sang, & des liqueurs. Car le sang qui étoit auparavant tempéré, &, en parlant médicinalement, d'une nature douce, & de bonne consistence, broié par un mouvement trop fort, & trop long-tems continué, perd entierement sa température bénigne, devient salé, sulphureux, & bilieux, & enfin dégénere presque entierement en excrémens. Delà les sueurs salées acides, & fétides, des fébricitans; delà des urines chargées de matieres visqueuses, tartareuses, & sulphureuses, qui leur donnent une teinture foncée; delà enfin ces déjections fort pituiteuses, bilieuses, colorées, & fœtides; & ce ne sont pas les seuls mauvais effets de l'accélération du mouvement du sang. Le pis est que ses parties spiritueuses volatiles, qui sont la cause materielle de la vigueur, & des forces, s'exhalent; la matiere balsamique, douce, & gelatineuse du sang, d'où dépend la nutrition, & la tran-

quillité du sommeil, s'évapore; & cela d'autant plus parfaitement, que la fievre est plus violente, & plus longue. Il y a plus : des observations trop fréquentes nous apprennent que les mouvemens fébriles font tomber le sang, & les liqueurs, dans un état d'épuisement, & d'appauvrissement, si parfait, que le corps est en butte à toutes les passions chroniques, à la cachexie, aux tumeurs œdémateuses, aux exulcérations, aux abscès, aux scirrhes, & aux engorgemens des visceres. Aussi ne faut-il pas une prudence ordinaire pour rétablir en peu de tems la santé, & les forces, d'un corps épuisé par une longue fievre intermittente, ou aigue, & le préserver des rechutes, ou d'autres maladies, par des remedes, ou un régigime, convenables.

III. Mais c'est encore bien pis, & le danger est bien plus grand, si la fievre vient à s'emparer d'un sujet dont les vaisseaux sont remplis d'un sang, & de liqueurs impurs, c'est-à-dire, de parties salées, sulphureures, excrémenteuses, ou d'un sang qui ait une disposition scorbutique.

C'est surtout alors qu'on a tout lieu de craindre une dissolution putréfactive des parties constituantes du sang, putréfaction que prouvent des efflorescences de diverses especes, comme herpes miliaire, taches pourprées, & pustules remplies d'une humeur âcre, & corrosive, & qu'accompagne un danger imminent de la perte des forces, & de la vie. J'ai vû souvent dans des scorbutiques un leger mouvement de fievre catarrheuse, surtout le printems, & l'automne, exalter la matiere gouteuse, ou pourpreuse, qui étoit cachée dans le sang, & la pousser au dehors avec tout le cortege des symptômes, & des douleurs, qui suivent ordinairement ces maladies.

IV. Les passions de l'ame, qui agissent avec violence, & impétuosité, sur les parties solides, & nerveuses, n'apportent pas des changemens moins étonnans au mêlange, & à la température, des liqueurs. La longue tristesse, ou les longues peines d'esprit, épaississent les sucs, & engendrent dans l'estomac des crudités visqueuses acides; & quand ces affections sont opiniâtres, l'épaisseur du sang cause

des engorgemens de viſceres, & beaucoup de paſſions chroniques. La colere, en reſſerrant principalement les vaiſſeaux biliaires, & les obligeant, par l'accélération de leur mouvement ſyſtaltique, à précipiter la circulation de la bile, & en même tems en reſſerrant le ventricule, & le duodenum, oblige les humeurs bilieuſes de s'y amaſſer; ce qui cauſe leur corruption; d'où viennent par la ſuite les vomiſſemens, les fievres bilieuſes cholériques, les cardialgies. Puiſque le principal effet des paſſions de l'ame eſt d'agir ſur le ventricule, de déranger ſon mouvement, de troubler la digeſtion, & la chylification, & en conſéquence de produire beaucoup de crudités, ſources fécondes de maladies, il n'y a rien de plus pernicieux que de prendre des alimens liquides, ou ſolides, après les aſſauts des paſſions violentes de l'ame, ou de s'y livrer en prenant ſes repas, ou immédiatement après.

V. Le ſpaſme violent des membranes qui produit les douleurs de tête, retient auſſi les alimens dans l'eſtomac, trouble la digeſtion, ôte l'ap-

petit, & engendre des crudités; ce qui eſt également vrai des maux de dents. Il n'y a rien de plus commun, lorſque les dents ont de la peine à percer chez les enfans, que de voir dans l'accès les excrémens qui étoient auparavant bien colorés, & dans un état naturel, devenir verts, & corroſifs, cauſer des vents, & des tranchées : heureux encore ſi les convulſions ne ſe mettent point de la partie! Sans doute parce que les ſpaſmes que la douleur excite dans la gencive reſſerrent le ventricule, & le duodenum, ou le lait, par le ſéjour, prend une aigreur corroſive, & devient verdâtre par le mêlange de la bile.

VI. On remarque ordinairement de toutes les douleurs, & contractions ſpaſmodiques, qu'elles ferment les pores de la peau. Il n'eſt donc pas ſurprenant que le reflux de ces excrémens ſubtils de nature ſaline, & ſulphureuſe, dans la maſſe du ſang, & de la lymphe, la rende très-impure, & que les maladies en augmentent, ou qu'il s'amaſſe de la matiere propre à produire de nouveaux accès. Les hyſteriques, & les hypochondriaques,

driaques, fourniſſent auſſi la preuve que le bas ventre ſe ſent de cette contraction convulſive. Auſſi n'eſt-il point douteux que la retention de ces impuretés, & excrémens putrides, de nature ſaline, & bilieuſe, & leur reflux dans la maſſe du ſang, ne gâte, & ne corrompe, conſidérablement cette liqueur. On obſerve encore preſque auſſi invariablement que l'urine eſt aqueuſe, & lympide, dans toutes les maladies ſpaſmodiques, à cauſe de l'étranglement qui arrive aux vaiſſeaux urinaires. Je ne fais auſſi aucun doute que les vaiſſeaux biliaires du foie, qui ſont également tiſſus de membranes nerveuſes, & muſculeuſes, ne participent de la même contraction, & par conſéquent qu'il n'y reſte beaucoup de parties excrémenteuſes, épaiſſes, bilieuſes, ſalées, tartareuſes, urineuſes, qui ne le gâtent pas médiocrement. Et c'eſt la raiſon pourquoi dans les affections hypochondriaques, & hyſteriques, il ſe trouve en même tems une notable cacochymie, ou impureté ſcorbutique des liqueurs, qui s'eſt engendrée peu à peu, & que dénote manifeſtement

la couleur très-rouge du ſang, qui prouve le mêlange d'une quantité de ſels alkalis excrémenteux. Et de cette dépravation des liqueurs naiſſent enſuite diverſes affections, la cachexie, la jauniſſe, les douleurs, les inflammations, les rhumatiſmes, les gonflemens, & les exulcérations. Mais le pis de tout eſt lorſque la violence de la contraction ſpaſmodique, qui arrive par l'uſage des poiſons, & pareillement dans les inflammations, & dans les douleurs, arrête entierement la circulation du ſang, & le fait tomber dans une corruption ſphaceleuſe.

VII. Les Praticiens voient communement que les longs accès d'aſthme convulſif, maladie qui conſiſte principalement dans le ſpaſme du diaphragme, cauſent enfin des obſtructions, & des endurciſſemens du foie, des tumeurs édémateuſes des pieds, & même l'hydropiſie, ſurtout aſcite; ce qui n'arrive, ſelon moi, que par rapport à la contraction ſpaſmodique de la partie nerveuſe du diaphragme, à laquelle ſont attachés le foie, & la veine cave, au ſortir de ce viſcere, qui retarde beaucoup le retour du

ſang au cœur, oblige le ſang de refluer vers les parties inférieures, & de s'arrêter principalement dans la veine porte, & le foie.

VIII. Dans cet état des choſes, il eſt clair, & évident, que les affections ſpaſmodiques qui arrivent dans les maladies ont plus de force pour corrompre les liqueurs, & les rendre impures, que les alimens mal ſains, & imtempérés, même pris en aſſez grande quantité; pourvû que les excrétions, ſurtout celles du bas ventre, & de la peau, n'en ſouffent pas. Car tant que ces excrétions ſont ſaines, & entieres, & que tout le ſuperflu, & ce qui eſt contraire, ou peu convenable, à la température des liqueurs, ſort du corps, les alimens mal ſains ne peuvent lui cauſer de dommage. C'eſt encore une conſéquence toute naturelle de nos obſervations, que dans les maladies ſpaſmodiques, & ſurtout dans leurs accès, le plus ſur, & le plus convenable, eſt de prendre peu d'alimens, ſurtout de ceux qui peuvent contribuer à l'accroiſſement du mal; parce que leur uſage, & la rétention

des impuretés excrémenteuſes, ne font qu'augmenter la corruption des liqueurs qui entretiennent la ſanté, & la vie.

IX. L'atonie de tous les ſolides en général, & notamment des viſceres, ne cauſe pas moins d'impureté dans les liqueurs, que le ſpaſme. C'eſt ainſi, comme tout le monde le ſait, que la trop grande abondance du ſang, & des liqueurs, qu'on appelle pléthore, cauſe la cacochymie, en diminuant, & détruiſant par ſa réſiſtence, la tenſion, la force, & la contraction du cœur. Car comme la pléthore eſt produite par la diminution, & la ſuppreſſion, des excrétions, les embarras, & la langueur, de la circulation qu'elle cauſe, empêchant le ſang d'aborder aux excrétoires, elle n'eſt pas un petit obſtacle à la ſécrétion, & à la ſortie, des impuretés, par les organes qui ſont deſtinés à cette fonction, & ſurtout par le couloir univerſel de la peau. Et c'eſt par cette raiſon que le ſang tiré d'un corps pléthorique ſe couvre d'une coëſne gelatineuſe, & marbrée, & que les concrétions fréquentes qu'il

forme dans les vaisseaux capillaires, & les engorgemens qui en sont les suites, produisent des inflammations difficiles à résoudre.

X. Le foie, & la rate, visceres presque entierement vasculeux, ne peuvent s'engorger de sang à cause de leur atonie, s'endurcir, ou devenir scirrheux, que la sécrétion de la bile ne s'arrête, & que cette liqueur ne regorge dans le sang, & de plus sans que le mouvement du sang, & de la lymphe, ne prenne une direction toute différente de la naturelle. Car regorgeant dans les vaisseaux, & les visceres, du voisinage, & empêchant le sang que les arteres apportent sans cesse de passer dans les veines, il cause des hémorrhagies excessives, & pernicieuses; dans l'estomac, par exemple, l'ouverture des vaisseaux courts cause des vomissemens de sang; celle des vaisseaux de l'utérus, des pertes abondantes, ou des regles excessives; celle des vaisseaux de l'anus, d'énormes écoulemens hémorrhoïdaux; celle des vaisseaux des reins, le pissement de sang. Et la circulation de la lymphe étant

interrompue dans ses vaisseaux, qui sont en grand nombre dans ces viscères, elle forme des stagnations, &, s'amassant en trop grande quantité dans le bas ventre, elle produit des hydatides, qui par leur rupture causent une extravasation mortelle de cette liqueur, & une putréfaction des parties qu'elle baigne. Aussi d'exactes Observations prouvent-elles que la cachéxie, le scorbut, & l'hydropisie, n'ont d'autre cause que le vice du foie, son obstruction, & son engorgement.

XI. Le mélange, & la température, du sang souffrent aussi beaucoup de l'atonie de l'utérus. Car par quelque cause que soit produite la diminution, ou la suppression, de cette évacuation salutaire, & critique, qui se fait tous les mois par les vaisseaux de cette partie, quand ce seroit même par rapport à l'âge avancé, sur le champ toute la masse des liqueurs s'altere, & la cachexie, ou mauvaise disposition de tout le corps s'ensuit, tout le corps tombe dans la langueur, l'appetit se perd, le visage devient livide, & plombé, les pieds

s'enflent, la lassitude s'empare de tout le corps, & enfin des exulcérations, des érysipeles, des douleurs de rhumatisme, & des fievres lentes s'ensuivent. Le sang même tiré dans cette situation a une couleur vitieuse, & maladive ; il nage dans la sérosité, & quelquefois est presque laiteux.

XII. La langueur de la circulation du sang, & des liqueurs, dans les affections soporeuses, paralytiques, & hemiplectiques, est souvent cause que la sécrétion de la sérosité superflue se fait languissamment ; ce qui ne peut manquer de rendre cette liqueur impure. Aussi ai-je souvent vû les longues affections du cerveau, & de la moëlle de l'épine, causées par l'atonie de ces parties, suivies d'érysipeles, d'exulcérations, d'enflures des membres, du pourpre, & de la cachexie scorbutique. Les longues maladies font beaucoup de tort au ton, & à la force, du ventricule ; ce qui fait que les alimens restent long-tems dans sa cavité, y causent un sentiment de pesanteur, s'aigrissent, se corrompent, & fournissent enfin la matiere des fievres

lentes, comme d'exactes Obſervations le prouvent; à moins qu'on ne prévienne ce mal par l'uſage des médicamens qui fortifient l'eſtomac, & aident la digeſtion, ou par celui des émetiques.

XIII. Peu de perſonnes ont remarqué, bien que le phénomene ſaute aux ïeux, que les accès des fievres intermittentes, qui ſecouent violemment tout le ſyſtême des fibres, & des vaiſſeaux, ſont ſuivis pendant l'intermiſſion d'une grande atonie, & foibleſſe, avec langueur de pouls, froideur, & humidité de la peau; & je crois être en droit de regarder ce relâchement des parties ſolides, & le retardement de l'excrétion ſalutaire des parties excrémenteuſes qui en eſt la ſuite, comme la principale cauſe de l'amas de la matiere qui doit reproduire l'accès ſuivant. Car pendant l'accès, la température des fluides eſt dérangée par l'accélération du mouvement que leur impriment les contractions violentes des ſolides, & il s'engendre beaucoup de recremens, qu'un Médecin prudent doit évacuer les jours exempts de fievre, emploiant

à cet effet des remedes appropriés pour les faire sortir par tous les couloirs ; puisque c'est le moien de diminuer le foier de la maladie, & d'adoucir l'accès qui doit suivre ; autrement, non seulement l'accès menace d'être plus fort, mais le trop grand amas d'impuretés donne lieu de craindre des accidens plus fâcheux.

XIV. Comme la mauvaise disposition des parties solides de notre corps ne tarde pas à se communiquer aux fluides, ces derniers ne peuvent redevenir en meilleur état, ni se ranimer, à moins qu'à raison de la communication nécessaire qui est entre ces deux especes de parties, les premiers ne prennent une meilleure situation, & une disposition plus avantageuse. Aussi lorsque les forces sont tellement abbatues, que la langueur du mouvement du cœur menace d'une intermission, ou d'une cessation totale de tous les mouvemens tant sécrétoires, qu'excrétoires, un remede analeptique énergique, tel que ceux tirés de la cannelle, ou quelques gouttes de notre baume liquide, ou l'usage d'un bon vin, accelere promptement le

mouvement progressif, & circulaire des fluides, ranime celui des solides, & fait disparoître le danger.

XV. Lorsque la force tonique, & le ressort, du cœur, & des arteres, dans un corps pléthorique vient à se relâcher, que le pouls est serré, & concentré, & les excrétions diminuées, la diminution du volume des liqueurs opérée par la saignée augmente sur le champ la contraction du cœur, & des arteres, rétablit les excrétions, & quelquefois les évacuations sanguines qui étoient supprimées. La trop grande épaisseur, & la viscidité du sang, vices ordinaires de cette liqueur dans les personnes adonnées à une vie sédentaire, est une disposition à de dangereuses maladies ; mais le mouvement, & l'exercice du corps, ou la friction de ses différentes parties, le divise, le rend fluide, & propre au mouvement circulaire. Si l'occasion, & les forces, empêchent de faire exercice, on peut suppléer à ce deffaut en parlant à haute voix, & avec force ; car on sait, ceux surtout qui sont dans l'habitude de parler en public, qu'en parlant long-tems à haute voix,

la chaleur, & la sueur se répandent partout le corps, la transpiration augmente, & le pouls devient plus élevé, même dans le froid de l'hyver. Car on ne peut hausser le ton en parlant, que la respiration ne se fasse plus promptement, c'est-à-dire, que l'expansion, & la contraction, des poumons ne se succedent plus vîte, & par conséquent que la circulation ne s'accelere dans les poumons; or c'est ce qui ne peut arriver qu'il n'en coule une plus grande quantité dans le ventricule gauche du cœur, & delà dans les arteres qui y sont attachées, & qu'enfin le sang ne remonte avec plus de vîtesse au ventricule droit, & ainsi que la circulation ne s'accelere par tout le corps.

XVI. L'agitation des parties internes n'est pas la seule qui donne du mouvement au sang; il lui en arrive autant à l'occasion des mouvemens violens des parties externes. C'est ainsi que l'agitation des mains en jouant fortement, & long-tems du tambour, même en jouant au billard, augmente le mouvement du pouls, & la respiration, parce que l'augmentation du

mouvement tonique des parties musculeuses fait circuler le sang avec plus de vîtesse. Telle est l'effet d'une friction forte, & longue, faite sur les pieds, qu'elle accelere la circulation de toute la masse du sang, & des liqueurs, & augmente la chaleur, & la respiration; moien très-propre pour augmenter le mouvement du sang, & entretenir la santé de ceux que la vieillesse, ou les infirmités, privent de tout autre exercice. Au contraire, si les mouvemens spasmodiques des fievres, ou des maladies chroniques, fouëttent le sang trop violemment, & , augmentant trop son mouvement progressif, causent de l'ardeur, & de la douleur, un médicament nitré, ou notre liqueur anodine minérale, très-amie de la nature, rabbat la fougue du sang, & rend la transpiration plus libre, en causant le relâchement de la peau.

XVII. Lorsque le quinquina a arrêté les accès des fievres intermittentes, qui repandent l'ardeur dans toute la masse du sang, & la rendent saline sulphureuse, on s'en apperçoit sur le champ dans les urines, & les

déjections. Car l'urine qui à la fin de l'accès étoit d'un rouge foncé, & dépofoit un fédiment épais, devient plus déliée, & plus lympide, & les déjections, qui étoient fort bilieufes, & d'un brun foncé, reprennent leur couleur naturelle. Mais les eaux minérales font encore un effet bien plus furprenant dans la cure des impuretés, & des dérangemens, qui fe trouvent dans les liqueurs des hypochondriaques, & des fcorbutiques, en enlevant les obftructions, & les engorgemens, qui caufent ces maladies. Il me refte à conclurre de toutes ces Obfervations que la mauvaife difpofition des folides caufe un dérangement palpable dans la température des fluides.



CHAPITRE VII.

De la nécessité d'acquérir la connoissance exacte des causes, même cachées, des maladies, & de la maniere d'y parvenir.

SOMMAIRE.

I. *Nécessité de la connoissance des causes morbifiques.* II. *Elles sont cependant inconnues à la plûpart des Médecins,* III. *Comme les indications que plusieurs Praticiens établissent en font foi.* IV. *La raison de cette ignorance est la rareté des ouvertures des corps morts de maladies.* V. *Difficulté d'acquérir cette connoissance des causes morbifiques.* VI. *Objet de ce Chapitre.* VII. *Une des causes cachées de la maladie est la malignité,* VIII. *Qui est très-contraire aux forces,* IX. *A cause de la putréfaction des parties intérieures,* X. *Qui se trouve dans les maladies aigues, & chroniques.* XI. *Signes du sphacele du ventricule,* XII. *Du duodenum, & des autres intestins grêles,* XIII. *Surtout dans la dysenterie.* XIV. *Signes*

du sphacele du bas ventre, & de l'utérus. XV. *Signes de la corruption des poumons, des viſceres, & du maraſme des vieillards.* XVI. *Signes du ſphacele des membranes du cerveau.* XVII. *Signes de la putréfaction purulente du ſang.* XVIII. *Signes des abſcès, dans les tégumens du bas ventre,* XIX. *Dans la poitrine.* XX. *Autres ſignes de l'empyeme. Signes d'une vomique.* XXI. *Signes de l'abſcès du méſentere;* XXII. *De l'abſcès des muſcles du dos, & de l'utérus,* XXIII. *Des reins,* XXIV. *De la tête.* XXV. *Tumeurs ſereuſes, & lymphatiques dans la poitrine,* XXVI. *Dans le bas ventre.* XXVII. *Signes des ulceres internes; dans le ventricule,* XXVIII. *Dans la veſſie,* XXIX. *Dans les proſtates.* XXX. *Autres cauſes mortelles de maladies, l'épanchement du ſang, ou de la ſeroſité dans la tête,* XXXI. *Dans le bas ventre; & par la rupture des vaiſſeaux de l'ovaire,* XXXII. *Par les vaiſſeaux courts de l'eſtomac,* XXXIII. *Par les vaiſſeaux hémorrhoïdaux internes.* XXXIV. *Divers épanchemens de ſeroſité.* XXXV. *Déchirement des parties internes.* XXXVI. *Scirrhes des viſceres, & des glandes; du pancreas;*

XXXVII. *Du pylore ; & du duodenum*, XXXVIII. *De la vessie*, XXXIX. *Des prostates*, XL. *Du mesentere*, XLI. *Du foie*, XLII. *De la rate ; de la matrice.* XLIII. *Polypes causes de maladies.* XLIV. *Signes d'un polype.* XLV. *Les polypes de l'utérus causent des hydropisies de cette partie*, XLVI. *Des hémorrhagies de la même partie, & des avortemens.* XLVII. *Les calculs, causes de maladies dans les reins ;* XLVIII. *Dans les uretheres*, XLIX. *Dans la vessie*, L. *Dans la vesicule du fiel*, LI. *Dans les canaux biliaires.* LII. *Les vers, cause de maladies ; dans le ventricule*, LIII. *Dans l'ileum*, LIV. *Les ascarides dans les gros intestins.* LV. *Autres accidens insolites causés par les vers.* LVI. *Les vents, causes de maladies ; dans le ventricule*, LVII. *Dans les intestins.* LVIII. *L'érosion de l'estomac, & des intestins, cause de maladies.*

I. S'Il y a quelque partie de la Médecine recommandable par l'utilité que procure sa connoissance, s'il en est une qui puisse conduire naturellement à une pratique sure, &

heureuse, c'est celle qui a pour objet la connoissance claire des causes des maladies, & qui donne les moiens d'y parvenir. Car si le principal devoir du Médecin est d'écarter les maladies qui menacent, de guerir celles qui sont actuellement existantes, & de former un prognostic certain sur leur événement, je ne vois pas qu'il y ait de meilleur moien pour parvenir à ce but, que de rechercher exactement les causes des maladies, & de les découvrir heureusement. En effet garantir le corps des maladies qui le menacent, est-ce autre chose que connoître leur origine, & leurs commencemens, & donner ses soins, & ses attentions, pour les détruire par des conseils, & des remedes salutaires ? Guerir une maladie, est-ce autre chose qu'emploier les remedes propres à détruire ses causes, & dans leur racine les accidens qu'elles pourroient produire ? Enfin un prognostic certain du cours, & de l'événement, d'une maladie, ne suppose-t-il pas une connoissance exacte, & parfaite, de ses causes vraies, & prochaines ? C'est donc avec sa sagesse

ordinaire qu'Hippocrate a dit, & après lui ses fideles imitateurs, qu'*un Médecin est en état de guerir la maladie qu'il est en état de connoître* (a); & dans un autre endroit, *quand on connoît parfaitement les causes des affections qui affligent le corps, on est très-capable de lui donner les secours convenables; c'est-à-dire, de les combattre par leurs contraires; ce qui suppose la connoissance de la nature des maladies* (b). Et c'est avec grande raison que Celse dit, que *la recherche de la cause des maladies, leurs causes originaires, & occasionelles, dévoilent parfaitement la nature des affections, & les remedes propres à les surmonter* (c).

II. Cependant quelque grand avantage que procure la connoissance des causes morbifiques, & même celle

(a) *Medicus ad sanandum sufficit, si ad cognoscendum suffecerit.* Hip. lib. de Arte. §. 20.

(b) *Si quis causas corporis affecti probe cognoverit, potens est valde ea corporibus afferre, quæ corpori commodent, nimirum contraria, morborum natura perspecta.* Hipp. lib. de Flatib. §. 2.

(c) *Causæ morbi investigatio, ejusque primordia, & occasio, in affectionis, & remediorum, cognitionem deducunt amplissimam.* Celsus.

des causes de la mort, quelque excellente même qu'il soit, il n'y a rien de plus négligemment, ou superficiellement traité dans les Ecoles, & les écrits des Modernes, ou du moins rien de moins solidement établi. Heureux encore si l'on en trouve quelque chose ! Aussi la plus grande partie de ceux qui s'appliquent à la pratique de cet Art sont-ils contens quand ils savent le nom de la maladie qu'ils ont à traiter, & s'embarrassent-ils peu d'approfondir la constitution intérieure du corps malade, le caractere, & le degré de force, de la cause morbifique, & de remonter jusqu'à la cause premiere. Le nombre de ceux qui n'entreprennent pas la cure d'une maladie sans en savoir l'histoire pleine, & entiere, est très-petit ; tous les autres, dès que le nom leur en est connu, bâtissent sur le champ des formules, que d'autres d'un genre différent remplacent bien-tôt, si les premieres n'ont pas fait l'effet desiré ; après quoi, s'il en est de même des dernieres, ne sachant où donner de la tête, ils ont recours aux Observateurs. Enfin il y en a très-peu que les

hiſtoires, & les obſervations, des maladies, même celles qui ſont écrites avec le plus de ſoin, puiſſent conduire à la découverte des vraies cauſes, ou de la vraie maniere de les traiter, établie ſur des principes, & des raiſonnemens ſolides. Et comment le feroient-ils ſans une vraie théorie, une connoiſſance vraiement philoſophique de la ſtructure du corps humain, & de la nature des choſes qui ſont ſalutaires, ou nuiſibles?

III. C'eſt un ſentiment unanimement reçu que les différentes cauſes des maladies demandent auſſi des remedes différens; & que la connoiſſance exacte de ces cauſes doit tracer au Médecin le chemin qu'il doit ſuivre pour les traiter d'une maniere convenable; mais les indications ridicules, & pueriles, qui ſe trouvent dans les traités des maladies, ſont une preuve indubitable, & palpable, que leurs Auteurs n'ont jamais eu la véritable connoiſſance des vraies cauſes de ces maladies, & de l'utilité qu'elle procure. En effet, comment peut-on former un autre jugement de gens qui ſuent ſang, & eau, pour éta-

blir, qu'il faut calmer la furie de l'archée, réveiller sa langueur, soutenir sa foiblesse; aider la nature qui manque de force pour achever son ouvrage, & corriger ses mouvemens erronés; apprendre à la nature, ou à l'archée, qui perd son tems, à en faire un meilleur usage; ou les avertir de leurs erreurs; arrêter le mouvement vagabond des esprits; faire sortir les fermens étrangers des maladies; rétablir les fermens affoiblis des visceres, & dérangés par un acide surabondant; changer de nature l'acide propre à produire certaines maladies; exalter la lymphe acide-volatile, qui sert de base aux fermens; corriger, & faire sortir, la qualité maligne des liqueurs; réparer la chaleur innée, & cent autres sornettes qu'il est aussi ennuieux de transcrire, que honteux d'imaginer. Et que peut-on conclurre autre chose de ces indications obscures, puériles, qui ne présentent aucune idée, ne signifient rien de réel, & sont parfaitement inutiles à l'explication de la vie, de la santé, ou des maladies, ou à conduire à la découverte des remedes; indications que peut seule

fournir la nature connue des causes morbifiques, si ce n'est que ces spéculatifs connoissent peu, ou même ne connoissent point du tout les vraies causes des maladies, de leurs symptômes, ou de la mort? Ce principe posé, je laisse aux personnes sensées à décider ce qu'on est en droit d'attendre quand on tombe entre les mains de pareils Médecins.

IV. Une des principales raisons de l'ignorance où l'on est de la partie de la Médecine qui enseigne à découvrir les vraies causes des maladies, quelque utile, ou même nécessaire qu'elle soit, c'est qu'on ouvre peu de sujets morts de maladie, & que peu de personnes sont en état de tirer parti de ces ouvertures, quand elles seroient plus communes, pour expliquer l'histoire de la maladie, & de la mort. Il n'y a cependant rien de plus sur, & de plus certain, pour découvrir la nature, & le siege de la cause morbifique, que l'ouverture, & l'examen exact, des sujets morts de maladie. Il y a des exemples à l'infini des plus belles spéculations sur la cause de la maladie dans différens

cas, où les uns accusoient les vices de la rate; d'autres, ceux du foie, & des glandes du mésentere; d'autres, les mouvemens erronés de la nature; d'autres enfin une extrême âcreté des humeurs; tandis que l'ouverture fit voir des abscès dans le mésentere, des empyemes dans la poitrine, des polypes dans les grands vaisseaux, des scirrhes dans les visceres, ou des sucs extravasés dans les cavités. Il est bien vrai que la connoissance exacte de la cause morbifique n'est pas toujours suffisante pour réussir à la détruire; car il y a des maladies incurables; mais elle sert toujours à faire connoître au Médecin si elles sont, ou non, de ce genre, & quelle espece de remedes auroit été capable de détourner la maladie quand elle n'étoit qu'imminente.

V. Il faut cependant convenir que la découverte des causes des maladies est très-difficile à acquérir, & que les raisonnemens n'ont quelquefois pour base que des conjectures assez mal fondées; de sorte qu'il faut mettre au nombre des Médecins les plus excellens ceux qui possedent cette par-

tie dans un haut degré. Rien en effet ne contribue plus à la gloire, & à la réputation, d'un Médecin, qu'un diagnoſtic véritable, qui fait connoître qu'il pénétre à travers les enveloppes du corps, qui le dirige dans le traitement qu'il entreprend, ſurtout lorſque l'ouverture fait voir que le prognoſtic funeſte qu'il a fait ſe trouve conforme aux cauſes de mort qu'elle met en évidence. Langius a donc eu grande raiſon de reprocher aux Médecins Allemands le peu de réputation qu'ils ont acquis chez les Etrangers (*a*) ; puiſque c'eſt faute de cultiver la principale partie de la Médecine, je veux dire la diagnoſtique, cette ſcience qui, par les ſignes de la maladie, fait connoître, ſa nature, ſes cauſes, & ſa ſubſtance.

VI. Après avoir donc mis au jour dans les Chapitres précédens la cauſe formelle de toutes les maladies, que nous avons fait voir n'être autre choſe qu'un dérangement du mouvement alternatif de dilatation, & de contraction des ſolides, & ſurtout du cœur, & des vaiſſeaux de toute eſ-

(*a*) Joan. Langius. *Epiſt. lib.* 1. *Epiſt.* 1.

pece,

pece, & les vices qui en résultent dans les fluides, il est dans l'ordre de passer à la recherche des causes de ce dérangement. Mais comme nous nous sommes assez étendus dans le second Tome de notre Médecine Raisonnée, sur toutes les especes de causes qui contribuent directement, médiatement, & d'une maniere éloignée, à la génération des maladies, nous y renverrons le Lecteur, à qui nous n'avons dessein à présent que de développer les causes cachées, & plus difficiles à découvrir, qui ne laissent point de produire des maladies sérieuses, & difficiles, & même de causer la mort, nous proposant d'examiner les signes probables, & cependant fondés sur des conjectures raisonnées, qui peuvent les faire découvrir.

VII. Nous commencerons par la malignité, que tous les Médecins regardent comme rendant les maladies beaucoup plus dangereuses. Il est en effet très-certain que des maladies deviennent mortelles à raison de la malignité qui en augmente le danger, rend leur dénouement tragique, & l'emporte souvent sur la prudence du

Médecin, & l'efficacité des remedes. C'eſt ce dont on voit des exemples dans les fievres ſurtout aigues, & notamment les épidémiques, malignes, pourprées, pétéchiales, catarrheuſes, pleurétiques, dyſentériques, & celles qu'accompagnent la ſquinancie; la petite vérole, & la rougeole. Le ſigne général de la malignité dans les fievres aigues eſt un manquement ſubit, & entier des forces. En particulier la malignité ſe caracteriſe par les ſymptômes ſuivans; les facultés du corps, & de l'eſprit, ſont dans un abbattement total; les membres ont perdu leur vigueur, & la force originaire qu'ils avoient de ſe mouvoir; le pouls des arteres devient petit, & foible, à cauſe de la langueur, & de la foibleſſe de la contraction du cœur; les forces ne ſont plus réparées par un ſommeil tranquille; il n'y a plus qu'un aſſoupiſſement qui ne fait qu'affoiblir de plus en plus, ou des veilles continuelles qui accablent le malade; il eſt ordinairement ſans douleur, ou autre ſentiment notablement incommode; la chaleur des parties intérieures n'a rien d'exceſſif; il a des inquié-

tudes, des agitations continuelles, change souvent de place, tombe aisément en défaillance dans la situation droite; l'excrétion intestinale est mal réglée; l'urine est ordinairement déliée, & fort fréquemment; la respiration est embarrassée; les discours sont mal liées; & la mort suit peu de jours après l'attaque, sans être précédée de convulsions considérables.

VIII. L'assemblage de ces signes fait voir clairement que la malignité est très-ennemie des forces qui soutiennent la vie, & qui la constituent. Qu'est-ce donc que cette malignité, & pourquoi est-elle si funeste? C'est une question qu'il est à propos d'examiner ici. Dire que la défaillance des forces, & la cause de la malignité, est la foiblesse de la chaleur naturelle; ou son extinction, l'interruption des mouvemens de la nature ou du gouvernement de l'archée dans le corps, l'accablement des esprits vitaux, & autres phrases semblables, ce n'est certainement rien dire d'intelligible, d'existant, rien qu'on puisse appliquer à la pratique, ou dont on puisse déduire quelque chose de certain. Lais-

ſons donc ces expreſſions vuides de ſens, & raiſonnons d'une maniere ſatisfeſante. Les forces de notre corps ne ſont autre choſe que ſes forces motrices, qui dépendent d'un abord ſuffiſant d'un ſang bien conditioné dans les parties organiques, ſuppoſant toutefois l'intégrité, & le bon état des nerfs. Auſſi remarque-t-on qu'on eſt d'autant plus fort qu'on a les vaiſſeaux plus larges, les fibres plus compactes, & le ſang mieux diſpoſé, & qu'on eſt d'autant plus foible que les fibres ſont plus lâches, les vaiſſeaux plus étroits, & la quantité du ſang plus petite. On remarque encore qu'une nourriture convenable, une liqueur ſubtile, & ſpiritueuſe, un air pur, & tempéré, entretiennent merveilleuſement les forces, & raniment promptement leur langueur, & au contraire que les mauvaiſes nourritures, celles qui n'ont rien de ſpiritueux, & n'ont point de force, les odeurs déſagréables, ou les médicamens vaporeux, & de mauvaiſe odeur, cauſent une grande déperdition des forces. On remarque enfin que toutes les affections produites par un amas de ſang, ou

d'humeurs, cruds, & impurs, sont presque toujours accompagnées d'une langueur, & d'une perte de force notable. Il n'y a donc plus d'embarras à deviner les causes des forces qui président à la vie, & toutes les fonctions vitales; puisque l'existence d'un sang bien conditioné, fourni de parties élastiques, & volatiles, & qui abonde en suffisante quantité à tous les organes, donne à toutes les parties solides, & motrices, & au cœur, qui en est la principale, la tension, la vigueur, & le mouvement de contraction, & de dilatation qui leur sont nécessaires pour diriger toute l'œconomie animale.

IX. Voilà donc les forces qu'abbat la malignité. Le moien présentement de connoître la nature, & la cause, de cette redoutable ennemie, c'est d'examiner les parties intérieures de ceux qui sont morts de maladies aigues, & malignes. Consultons donc les Observations écrites sur ces morts; examinons l'état des visceres de ceux qui ont été tués par la peste, les fievres pétéchiales, & autres malignes; rappellons-nous tout ce que

nous avons vû dans des cas pareils ; nous verrons qu'il se trouve toujours une putréfaction fétide, ou un sphacele notable dans l'estomac, ou le canal intestinal : d'où il paroit s'ensuivre assez naturellement qu'il n'y a jamais de vraie malignité, malignité accompagnée d'un péril imminent, qu'il n'y ait quelqu'une des parties solides intérieures attaquées de sphacele, ou de putréfaction. Or il n'y a rien dans toute la nature de plus contraire à la nature des animaux que la putréfaction. En effet, c'est un mouvement intestin qui abbat très-promptement les forces, détruit le tissu, & la température des fluides ; dissout les solides, & corrompt, par la vapeur ennemie qu'il répand partout, les liqueurs subtiles qui donnent le ressort, & le mouvement. Un exemple sensible fera juger de ses effets. Que le sphacele attaque une partie intérieure, il abbat sur le champ les forces, & termine promptement la vie. Que ne fera-t-il donc point s'il attaque les visceres qui contribuent directement à l'entretenir ? D'ailleurs puisque nous voions que

ceux qui meurent d'un cancer malin, qui est toujours accompagné d'une horrible putréfaction, ou ceux qui meurent du sphacele, ont les mêmes accidens que ceux qui meurent de la peste, ou des fievres malignes, n'avons-nous pas droit de conclurre que les uns, & les autres sont produits par la même cause ?

X. Non seulement on trouve dans les fievres aigues, & malignes, une putréfaction, ou bien un sphacele des parties internes, mais ces accidens sont plus souvent causes d'autres maladies funestes, qu'on ne se l'imagine communement. Je pense donc de beaucoup de maladies mortelles, ou dangereuses, qu'elles ont pour cause une putréfaction intérieure, & qu'il est rare qu'on meure de maladie, que la putréfaction ne soit cause de la mort : & comme il y a différens degrés de putréfaction ; qu'elle attaque, ou le sang, ou la lymphe ; que les parties où elle réside different beaucoup dans leurs usages, & leurs fonctions ; aussi la force, & les effets, de la putréfaction sont-ils très-différens, l'une agissant avec violence, & cau-

ſant promptement la mort, pendant qu'une autre eſt d'un caractere plus doux, & mene à la mort par un chemin plus long. Cette vérité devient évidente par l'exemple des fievres hectiques. Il n'y en a point qui ne ſoit entretenue par la corruption des viſceres ; auſſi arrivent-elles ordinairement à la fin des phthiſies, des hydropiſies, des cachexies ſcorbutiques : or toutes ces maladies ont preſque tous les accidens qui accompagnent les putréfactions aigues, dont elles ne différent que parce qu'elles ne conduiſent qu'inſenſiblement à la mort. Perſonne n'ignore en effet que les fievres hectiques qui ſe compliquent avec l'hydropiſie, le ſcorbut, la cachéxie, ont toujours pour cortege une grande langueur, & perte de forces, avec impuiſſance totale de ſe mouvoir, & de travailler, quelquefois une perte entiere d'appetit, le deffaut continuel d'un ſommeil tranquille, & qui répare les forces, une chaleur qui mine le corps, des ſueurs colliquatives, une maigreur affreuſe, un pouls continuellement vîte, & foible ; accidens auſquels un cours de

ventre,

ventre, l'enflure des pieds, & de fréquentes défaillances, mettent fin en même tems qu'à la vie. Dans cet état qu'on ouvre le corps, on trouvera pour l'ordinaire, le foie, la rate, le pancréas, & surtout l'épiploon, quelquefois l'utérus, ou les poumons corrompus, & putrefiés, avec épanchement d'une sérosité putride dans les cavités où ces visceres sont renfermés.

XI. Quoique toutes les maladies produites par la putréfaction, & le sphacele interne, aient beaucoup de signes communs, cependant suivant les différens visceres qu'ils attaquent, & suivant la nature de la putréfaction, qui fait des progrès plus, ou moins rapides, ils ont quelque caracteres particuliers, qu'il est à propos de rassembler en peu de mots. Il faut commencer par remarquer qu'un des plus dangereux sphaceles est celui qui attaque les parties nerveuses, & membraneuses, du ventricule, & des intestins, parce qu'il tue très-promptement, & cause des maladies très-aigues, ou, pour mieux dire, aigues au premier degré. Lors

donc que la putréfaction s'empare du ventricule, outre l'extrême abbattement des forces, & les autres signes caractéristiques de la malignité, il y a une nausée d'une espece particuliere, & une espece de jet de la lymphe dans la bouche, disposition au vomissement, & hocquet, avec quelque sentiment de froid interne dans le voisinage du cœur. Elle est précédée de grandes inquiétudes, & agitations involontaires, & d'une ardeur fixe dans la région épigastrique, qui cesse subitement ainsi que la douleur. Cette putréfaction ne differe en rien de celle que le poison, ou quelque remede malfésant, produit dans des sujets précédemment sains, & robustes. Car elle cause promptement la mort, & un délire, des convulsions, & une intermission totale du pouls pendant quelques heures avant la mort.

XII. Il n'est pas rare que le duodenum soit attaqué d'inflammation, & que le sphacele lui succede. Car ces accidens arrivent très-souvent à la suite des maladies aigues, du cholera-morbus, & des fievres bilieuses. Ils sont aussi les effets des grands accès

de colere. C'est à ces caracteres qu'on reconnoît ces accidens. Il y a ardeur fixe considérable dans le côté droit de la région épigastrique, accompagnée de beaucoup d'inquiétudes, d'abbattement, & de sueur froide. Le visage est plombé, & jaune. La raison de ce dernier phénomeme est que la contraction spasmodique de l'intestin empêche la bile d'y descendre avec liberté, & l'oblige de regorger dans le sang par les vaisseaux lymphatiques. Il y a aussi communement hocquet dans l'inflammation du duodenum, des inquiétudes cruelles, & de grandes agitations du corps, causées par les irritations considérables des parties nerveuses. Quand les intestins grêles sont attaqués d'inflammation sphaceleuse, outre une fievre continue, il y a douleur avec beaucoup de chaleur dans la région ombilicale, & grande constipation, qui sont suivies d'un extrême abbattement, avec sueur froide, foiblesse, & inégalité du pouls; le sentiment douloureux cesse tout-à-coup, & il sort naturellement des excrémens fœtides, quelquefois même sanglans. Les premiers

de ces signes dénotent l'inflammation; les derniers le sphacele. Il faut encore remarquer que si ces accidens sont produits par une cause violente externe, comme par l'étranglement de l'intestin dans une hernie, par le poison, ou quelque médicament de nature veneneuse, le délire, & la convulsion, se mettent promptement de la partie, & avancent le dénouement.

XIII. Il n'y a point de doute que les intestins ne tombent dans une inflammation aigue, & dans le sphacele, dans les dysenteries de mauvais caractere. Le premier de ces accidens se connoît à des tranchées cruelles, avec soif, fievre, & ardeur intérieure du bas ventre; & le second se connoît indubitablement à la cessation subite de la douleur, qui auparavant étoit insupportable, à celle de l'ardeur, à la sortie d'excrémens beaucoup plus fœtides, & à l'augmentation de l'abbattement. Nous avons remarqué plusieurs fois des sphaceles de l'intestin rectum causés par la douleur cruelle produite par une tumeur trop profonde des hémorroi-

des internes. Ce ſphacele ne tarde pas à ſe communiquer aux parties voiſines, qui comprennent non ſeulement les inteſtins, mais les feſſes, & le ſcrotum, leſquels s'enflent, & deviennent livides. Les excrémens, qui pour l'ordinaire ſortent d'eux-mêmes, ſont d'une puanteur inſupportable, à cauſe du ferment de la putréfaction qui s'y trouve mêlé; enfin une fievre continue, mais aſſez douce, jointe à un accablement total des forces, telle qu'eſt ordinairement la fievre putride, & véritablement maligne, termine la vie.

XIV. Lorſqu'une corruption putride s'empare du bas ventre, & des viſceres qu'il contient, comme le foie, la rate, l'épiploon, elle ne cauſe pas ſi promptement la mort. Elle ſe connoît dans les hydropiques, les ſcorbutiques, les cachectiques, à un dégoût pour tous les alimens, à la vîteſſe, la foibleſſe, & l'inégalité du pouls, & à un ſommeil fatiguant. Mais la marque certaine, & infaillible du ſphacele des viſceres du bas ventre, eſt une perte entiere, & continuelle, de l'appetit pendant quel-

ques semaines. Nombre d'observations m'ont appris que ce signe est toujours du plus mauvais augure dans ces maladies. Car il est impossible que la putréfaction dont les visceres sont investis n'affoiblisse pas la vigueur du ventricule, ne diminue, & ne détruise pas enfin la force, & l'activité fermentative, de la liqueur gastrique. L'utérus n'est pas plus exempt de sphacele que le reste des visceres de l'abdomen. Il survient même très-aisément dans les femmes en couches, & les autres, surtout quand elles sont affoiblies par de grandes pertes de sang. Voici ses signes caractéristiques. On voit d'abord une inflammation, avec fievre aigue inflammatoire, comme il arrive très-communément en conséquence de la suppression des vuidanges, laquelle étant appaisée, il succede un sentiment de froid dans la région du pubis; le bas ventre, & surtout la vessie sont excités à se vuider souvent, & l'écoulement des vuidanges, ci-devant opiniâtrement supprimé, recommence de lui-même peu de tems avant la mort.

XV. Les phthisiques, & ceux dont les poumons ont été long-tems attaqués, tombent à la fin dans une fievre putride, appellée hectique, qui consomme peu-à-peu leurs forces, & dont les caracteres sont une puanteur de la bouche, des défaillances qui arrivent aisément dans une situation droite, la cessation de l'expectoration, & l'oppression de poitrine, avec difficulté de respirer. Les personnes accablées de vieillesse tombent enfin dans une corruption toute semblable des visceres; ils perdent entierement l'appetit, & ont une chaleur continuelle, qui mine peu-à-peu leurs forces, & les épuise enfin entierement. Cette affection s'appelle ordinairement marasme. En général toutes les corruptions internes des visceres sont accompagnées d'une fievre continue, & d'une chaleur, qui, sans être fort âcre, & sensible à l'extérieur, ne laisse pas de consumer insensiblement les forces, & d'épuiser les liqueurs. Cette fievre a des intervalles de rémission, mais jamais d'intermission; & à force de redoublement, elle cause enfin un épuise-

ment total des forces, & de la vie.

XVI. Enfin le ſphacele attaque les membranes du cerveau, & la ſubſtance même de ce viſcere ; ce qui n'arrive cependant qu'après l'inflammation de ces parties, & ſe connoît à ces ſignes. Les arteres des tempes, & celles de l'intérieur du crâne, commencent par battre plus violemment, le viſage eſt enflammé, les ïeux hagards, il y a veilles continuelles, l'urine eſt déliée, le Malade furieux, tous accidens qui dénotent la phrénéſie. Enſuite le Malade redevient tranquille, la connoiſſance lui revient, il ne ſe plaint que d'un extrême abbattement des forces ; le viſage ci-devant enflammé, devient plombé, le pouls inégal, & foible, le ſang ſort ſouvent de lui-même par les narines, mais en petite quantité, & ces ſignes dénotent que l'inflammation eſt changée en ſphacele, & que la mort eſt prochaine. J'ai quelquefois obſervé dans des accouchées de ſemblables phrénéſies mortelles, produites par la ſuppreſſion des vuidanges, ſuivie de fievre aigue ; & elles ſont mortes le neuf.

XVII. Outre la corruption putride qui arrive au sang contenu dans ses vaisseaux, il lui en arrive encore une autre, mais moins pernicieuse, lorsqu'il s'épanche dans quelque partie, à l'occasion d'une inflammation précédente, & se résout en matiere purulente, ou abscès, qui n'est autre chose que la collection d'une grande quantité de pus dans quelque partie. Selon les différences de ces abscès, & que les parties internes, ou externes en sont attaquées, les signes caractéristiques sont aussi différens. Et comme les Médecins les plus versés dans la pratique y sont quelquefois trompés, il me paroît à propos de donner ici leurs signes généraux, & particuliers. On saura donc en général que tout abscès, dans quelque partie qu'il soit caché, est accompagné de fievre lente continue, quotidienne, avec rémission, & redoublement, foiblesse, & vîtesse de pouls, sueur continuelle, & surtout pendant la nuit, & d'un affoiblissement que la fievre cause peu-à-peu, par la dissipation des liqueurs; de sorte que l'amaigrissement du corps en est une suite constante.

XVIII. Nous commencerons le détail des différentes parties où se forment les abscès, par ceux du bas ventre, & nous observerons qu'il n'est pas rare d'en voir entre le péritoine, & les muscles. On les reconnoît à une douleur fixe qui dure pendant long-tems au-dessus, ou au-dessous du nombril, ou dans les côtés, vers les fausses côtes, ou le dos, avec tumeur dure. Il y a d'ailleurs perte d'appetit, chaleur lente avec amaigrissement considérable, & vîtesse dans le pouls; l'urine dépose un sédiment, & les forces diminuent de jour en jour. Je me souviens que le concours de ces accidens a plusieurs fois divisé les Médecins appellés pour la cure; les uns voulant que ce fut un gonflement de l'intestin colon, d'autre une tumeur, ou un scirrhe, d'une glande de l'épiploon, quelques-uns même les prenant pour des douleurs de calcul. Mais des émolliens appliqués extérieurement en cataplasme, ont amolli la tumeur, que l'accroissement du pus fit grossir considérablement, & la lancette a achevé de faire connoître leur erreur, en don-

nant issue à une grande quantité de pus très-fœtide.

XIX. S'il se forme un abscès dans la poitrine, comme il arrive souvent après les pleurésies fausses, & vraies, mal traitées, ou par quelque chute considérable, ou à la suite des rougeoles, ou petites véroles, il y a toujours fievre continue lente. Mais cet accident a d'ailleurs ses signes particuliers, que voici. Il y a dans le côté droit, ou gauche, de la poitrine une douleur obtuse, & comprimante, avec des inquiétudes inexplicables, toux pendant la nuit, difficulté de respirer, langueur, & vîtesse du pouls; les parties du corps, & surtout la poitrine tombent dans une extrême maigreur; on a toutes les peines du monde à se coucher sur le côté malade; & s'il y a épanchement de plusieurs livres de pus dans le côté de la poitrine, comme il arrive souvent, il y a du côté malade une enflure assez considérable vers le dos, qui s'étend souvent depuis les épaules jusqu'aux os des iles.

XX. Quand il y a épanchement de pus dans la poitrine, l'âcreté qu'il

acquert par un long séjour lui fait irriter violemment les attaches nerveuses du diaphragme ; ce qui produit une douleur insupportable assez près des lombes, qui trompe souvent d'habiles Médecins. Je me souviens entre autres exemples de cette vérité de l'histoire tragique d'un jeune Prince, qui, à la suite d'une petite vérole, fut attaqué de fievre lente, difficulté de respirer, abbattement des forces, & amaigrissement, ausquels se joignit enfin une douleur cruelle vers la région lombaire du côté gauche, & une perte d'appetit, qui, jointe au deffaut de sommeil, acheva d'user promptement le reste de ses forces, & de sa vie. Le Médecin qui l'avoit traité regardoit bien cette douleur comme une faute de la nature; mais en ouvrant le bas ventre, un coup de bistouri donné par mégarde au diaphragme, fit couler une grande quantité de sanie, & en ouvrant la poitrine on trouva une grande quantité de pus, le poumon gauche entierement rongé jusqu'aux vaisseaux, & distillant le pus de toutes parts. Lorsque la sanie purulente est encore ren-

fermée dans son kiste, on l'appelle vomique. Cet abscès se connoît à une longue douleur fixe, & comprimante, dans la poitrine, qui ne reçoit de soulagement ni par l'expectoration, ni par la saignée, ni par les infusions chaudes résolutives, & qui continue, avec vîtesse de pouls, toux seiche, puanteur d'haleine, maigreur, abbattement des forces, perte d'appetit, & grandes sueurs affoiblissantes. On juge que la vomique est grande par la grandeur de la difficulté de respirer, celle des inquiétudes, par la dureté du pouls, qui est quelquefois intermittent, quand on a le col droit. Lorsque le pus a rompu son enveloppe, & s'est fait jour dans les bronches, on rejette en toussant quelque peu de pus de mauvaise odeur.

XXI. Il arrive encore assez fréquemment à l'occasion de diverses causes, & notamment d'une chute, & contusion violente, du bas ventre qu'il se forme dans les duplicatures du mésentere des abscès qu'il n'est pas toujours aisé de connoître, & dont voici les signes. On sent au milieu du bas ventre une espece de pesanteur, sans

douleur, ou tumeur sensibles ; il y a fievre lente, abbattement des forces, de fréquentes défaillances, sueurs froides ; quelquefois les forces sont moins abbatues ; quelquefois il sort de la sanie avec les excrémens ; le Malade a de fréquens frissonnemens, & ces accidens durent long-tems. Si la rupture de l'abscès laisse écouler la sanie dans la cavité du bas ventre, & le bassin, il y a douleur aigue, fréquentes envies d'uriner, mais on rend peu d'urine. Quelquefois l'âcreté du pus corrodant les membranes des intestins, cause une douleur cruelle, avec fievre, & enflure.

XXII. Lorsqu'il s'amasse une matiere purulente dans le dos entre la membrane du péritoine, & les muscles psoas jusqu'à l'os sacrum, outre les accidens ordinaires des abscès, il y a enflure aux lombes avec sentiment d'ardeur continuel, assez considérable, & fixe, qui augmente lorsqu'on est couché sur le dos ; & l'urine, qui sort en petite quantité, est remplie de fibrilles, & cause une strangurie. J'ai aussi remarqué un abscès de l'utérus, survenu après une fausse

couche, pour avoir pris un émetique violent. La Malade sentit longtems de la douleur vers les os sacrum, & pubis, avec fievre, constipation, difficulté d'uriner. Aiant été ouverte, on trouva dans le voisinage de l'utérus plus d'une livre de pus très-fœtide, toute cette partie degoutante de pus, qui sortoit des clapiers ouverts en différentes parties de sa substance.

XXIII. Les reins sont aussi sujets à des abscès, qui consomment quelquefois tellement leur substance, qu'il ne reste, suivant les observations anatomiques, qu'une concrétion membraneuse en forme de sac plissé. Dans ce cas on rend quelquefois de l'urine sanglante, quelquefois laiteuse, à cause du mêlange du pus, d'autres fois gluante, épaisse, remplie d'une matiere tenace de mauvaise odeur, qui se dépose au fond du vaisseau, & ne se dissout pas par l'agitation qu'on lui donne. Quelquefois aussi la sanie distille du rein corrompu dans le bassin; ce qui est suivi d'une douleur presque insupportable dans la région du pubis, à cause de la corrosion qu'il produit dans la vessie, & les parties

adjacentes. J'ai remarqué de ces ſortes d'abſcès dans les femmes pléthoriques, & ſcorbutiques, lorſque vers la cinquantiéme année le flux menſtruel vient à s'arrêter. J'en ai auſſi remarqué dans des hommes à qui le flux hémorrhoïdal s'étoit arrêté, où qui avoient interrompu l'uſage des ſaignées auſquelles ils s'étoient accoutumés; ſurtout quand les Médecins les avoient traités avec les diuretiques chauds, ou leur avoient imprudemment fait prendre les eaux chaudes de Carles-Bade, dans l'intention de fondre, & de faire ſortir, la pierre des reins.

XXIV. Les abſcès ne reſpectent pas plus la tête que les autres parties. Lorſqu'il s'en forme dans les parotides, comme il arrive ſurtout aux enfans, il y a vers les oreilles enflure, & douleur inſupportable, qui cauſe des veilles avec une fievre qui va ſouvent juſqu'au délire. Il ſe forme auſſi des abſcès dans les ſinus de l'os frontal, qui cauſent ordinairement une douleur très-vive au front, & à la racine du nez, douleur qui ſe communique à toute la tête. Mais la

ſortie par les narines de quelques cuillerées d'un pus délié, jaune, fœtide, ſoit qu'elle arrive d'elle-même, ou ſoit le fruit de l'application de quelque errhine convenable, appaiſe tous les accidens.

XXV. Je paſſe à une autre eſpece d'abſcès, ou, pour mieux dire, de tumeurs, qui ne renferment point une humeur purulente, mais lymphatique, & ſereuſe, dont la cauſe n'eſt pas une inflammation précedente, mais les obſtacles que la lymphe trouve à ſa circulation; dont le ſiege n'eſt point dans les viſceres, ou parties pleines de ſang, mais dans les cavités formées par les membranes; enfin dont la liqueur épanchée n'eſt point, comme le pus, de nature corroſive; ce qui fait que la ſubſtance des parties qui la renferment, n'en eſt point endommagée. Il n'eſt pas rare que ces tumeurs deviennent très-grandes; & qu'elles contiennent pluſieurs livres de pure ſéroſité, qui par l'évaporation forme une concrétion ſemblable au blanc d'œuf cuit. On voit très-ſouvent dans la duplicature de la pleure de ces tumeurs, qui rem-

plissent la cavité de la poitrine. Leur ouverture cause une inondation de la poitrine, qui empêche la dilatation du poumon, & le mouvement du diaphragme, & cause une oppression bien-tôt suivie de suffocation. Nous avons été témoins de quelque chose de semblable il y a quelques années. Un Officier de distinction se plaignoit d'une douleur continue, fixe, & comprimante; dans le côté gauche de la poitrine; la respiration étoit un peu embarrassée, avec une toux seiche continuelle, qui augmentoit tellement par intervalles, surtout la nuit, & principalement par une situation peu convenable, qu'il s'y joignoit de grandes inquiétudes, & crainte de suffocation qui duroient pendant quelques heures. Le pouls étoit toujours fréquent, cependant mollet, sans soif, ni chaleur notable; l'appetit, & le sommeil se soutenoient assez bien. Les pieds étoient froids, & couverts, ainsi que le scrotum, d'une tumeur œdémateuse. Il ne paroissoit à l'extérieur de la poitrine ni tumeur, ni rougeur. Il arrive enfin qu'une grande secousse de la poitrine causée

par un éclat de rire fait tomber le Malade dans une très-grande, & continuelle difficulté de respirer, & dans des inquiétudes de même nature, qui au bout de quinze heures le suffoquerent misérablement. La poitrine aiant été ouverte, on vit dans le côté gauche une inondation de huit livres au moins de sérosité, qui sortit à bouillons dès qu'on lui eut donné le moindre jour, & quand tout eut été mis au sec, on apperçut dans le côté gauche un réservoir membraneux, & délié, de la grandeur d'une grande assiette, qui sans doute avoit été formé par la rupture des vaisseaux, lymphatiques dans la duplicature de la pleure. Le reste des visceres étoit en assez bon état, & n'avoit d'autre vice que celui qu'ils avoient contracté par la longueur de la maladie. Le Malade s'en prenoit au froid vif, & piquant qu'il avoit souffert dans une expédition militaire.

XXVI. Il n'y a point de doute qu'il ne se forme souvent des abscès, ou tumeurs sereuses de même nature, dans la cavité du bas ventre, dans le mésentere, dans le dos, entre la du-

plicature du péritoine, ou les membranes de la matrice, quelquefois même dans l'ovaire; & que, venant à la fin à s'ouvrir, aidés de l'abord continuel d'une nouvelle férosité, ils ne causent un épanchement considérable dans la cavité du bas ventre, qui, produisant par la suite une corruption des visceres, termine enfin la vie. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on connoît l'existence de ces tumeurs, & souvent ce n'est qu'à leurs effets qu'on s'en apperçoit, par exemple, lorsqu'il se forme tout-à-coup une hydropisie dans les sujets cachectiques, & qui ont été long-tems malades, que le bas ventre s'enfle subitement, avec une fluctuation sensible, quand le Malade se tourne d'un côté à l'autre. Il faut aussi conclure qu'une de ces tumeurs s'est ouverte lorsqu'après une longue douleur de poitrine, avec difficulté de respirer, le Malade tombe tout-à-coup dans un état de suffocation irremediable. Car il n'y a pas lieu de douter que cet accident funeste, cette hydropisie subite n'ait, pour cause l'ouverture de quelque grande tumeur sereuse, & l'épanche-

ment d'une sérosité abondante dans les cavités. Or que l'extravasation de la lymphe entre les membranes puisse causer ces sortes de tumeurs, c'est ce dont on ne peut pas douter quand on sait que les visceres du bas ventre étant dans le meilleur état, il se fait un épanchement si considérable entre le péritoine, les muscles du bas ventre, qu'il arrive à cette partie une extension prodigieuse, & entierement semblable à celle que cause l'hydropisie ascite. C'est dans ce cas que, suivant le conseil de Nuck, & des autres Médecins, on fait avec succès la paracentese, qui est toujours plus nuisible que profitable dans l'hydropisie anasarque.

XXVII. Nous passons des abscès aux ulceres des parties; accidens qui sont fort différens des premieres, non seulement en ce que les abscès fournissent beaucoup de matiere, & un pus pur, blanc, & digeré, au lieu qu'il ne sort des ulceres qu'un peu de matiere ichoreuse, & de sérosité fœtide, mais parce que ceux-là attaquent plûtôt les parties sanguines, & charnues, & ceux-ci les membra-

neuses, froides, & seiches, où ils établissent un domicile fixe, & permanent. L'estomac, qu'on doit regarder comme la premiere des parties membraneuses, est sujet à cet accident. Je me souviens à ce propos de ce qui est arrivé à un Bourgeois de Minden pour avoir trop bu d'eau-de-vie, & s'être trop abandonné à la colere. Il fut attaqué d'une douleur cruelle, avec gonflement dans le voisinage du cœur; accidens qui augmentoient lorsqu'il prenoit des alimens, qu'il vomissoit peu de tems après. Tout son corps étoit tombé dans l'amaigrissement, les défaillances étoient fréquentes, les excrémens étoient quelquefois noirâtres, enfin après une maladie de six mois, il mourut misérablement. Aiant été ouvert, on lui trouva l'estomac petit, & très-retiré, épais cependant, & blanchâtre, parsemé intérieurement de rides, & de petits points, desquels le scalpel fit sortir une matiere sanieuse, & fœtide. On trouva peu de sang dans le cœur, & tous les autres vaisseaux.

XXVIII. Il n'est pas rare aussi qu'il se forme dans la vessie un ulcere

chronique, & incommode, quelle qu'en soit la cause, comme la grosse vérole, les déchiremens causés par une grosse pierre, ou la suppression d'un flux hémorrhoïdal habituel. C'est ce qui se connoît à de grandes envies d'uriner; fonction qui ne s'accomplit cependant qu'avec sentiment d'ardeur, & difficulté. L'urine qu'on rend est épaisse, forme quelquefois des concrétions semblables à du blanc d'oeuf, qui tombent du vaisseau sans se séparer; non seulement il y nage des pellicules, & quelque chose qui ressemble à du son, mais il se précipite au fond du vaisseau une sérosité visqueuse, & purulente. On sent une grande douleur dans la région du pubis, & du périnée, qui augmente quelquefois jusqu'à faire frissonner les extrêmités, mais qui devient plus supportable par un grand usage de boisson délaïante, parce qu'elle facilite la sortie de l'urine, & de beaucoup de sédiment mucilagineux. Cette maladie épaissit, & fait retirer la vessie. Elle est blanchâtre au dehors; ses fibres ridées paroissent noirâtres, & sphacelées; & le pus y forme des

clapiers. Si la matiere âcre, & fœtide, qui le compose, tombe dans le bassin, elle communique sa corruption aux parties qu'elle touche, comme l'atteste une observation rapportée dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature. Lorsque l'exulcération est causée par la pierre de la vessie, il y a tenesme continuel, si violent qu'il fait quelquefois tomber l'intestin rectum ; l'urine est purulente, & sabloneuse ; on sent une démangeaison dans le bassin, & la douleur augmente dans la situation droite.

XXIX. Si les prostates, & la membrane de l'urethre, laquelle est parsemée de beaucoup de lacunes, sont le siege d'un ulcere, comme il arrive souvent à la suite des gonorrhées mal traitées ; & aux personnes attaquées de la grosse vérole, l'irritation se communique ordinairement au col de la vessie ; il y a de fréquentes envies d'uriner, & cependant l'urine ne sort qu'avec peine, & douleur, & un vif sentiment d'ardeur, accidens causés par le spasme de l'urethre ; il distille de tems en tems du gland une liqueur

qui differe en conſiſtence, couleur, & acrimonie, ou bien cette liqueur ſort en comprimant cette partie ; & l'urine dépoſe un ſédiment blanchâtre où nagent de longs filets, ſemblables à des vermiſſeaux.

XXXI. Il faut ſans doute mettre au nombre des cauſes qui produiſent les maladies les plus dangereuſes, ou même mortelles, les épanchemens, & ſtagnations du ſang, ou de la ſéroſité, dans quelque partie. L'extravaſation du ſang cauſée dans les ventricules du cerveau par la rupture des vaiſſeaux du pléxus choroïde, eſt accompagnée du plus grand danger, & cauſe une forte apopléxie, promptement ſuivie de la mort. Mais comme il y a une autre eſpece aſſez commune d'apopléxie, où l'on perd pendant long-tems le ſentiment, & le mouvement, ſans que le pouls, & la reſpiration en ſouffrent, & que le viſage perde rien de ſa couleur vermeille, & ſans que le Malade en meure, il eſt néceſſaire de donner les caracteres diſtinctifs de ces deux maladies. Voici donc les ſignes de la forte apopléxie, de celle que cauſe

un épanchement irrémédiable du sang. Elle eſt ordinairement accompagnée de paralyſie, ou de convulſion. On connoît la premiere en ce qu'un côté eſt froid, & comme mort, & que le ventre ſe vuide de lui-même; ce qui caracteriſe la convulſion eſt un mouvement, & une élévation violente, de la poitrine, avec ronflement, & bruit; c'eſt encore des mouvemens de roideur, & d'élévation dans les membres, & le renverſement du ventricule atteſté par le vomiſſement, à quoi ſe joint quelquefois le ſaignement de nez. Il n'y a rien de ſemblable dans la plus douce eſpece d'apopléxie, qui arrive aux hyſteriques, aux hypochondriaques, aux pléthoriques, à cauſe du gonflement des vaiſſeaux du cerveau cauſé par le reflux du ſang que les ſpaſmes des parties inférieures y pouſſent en trop grande quantité. Dans ce cas on a tout à eſpérer de la ſaignée faite aſſez tôt pour empêcher une rupture des vaiſſeaux qui cauſeroit la mort.

XXXI. Il eſt rare qu'il arrive épanchement de ſang dans la poitrine, à

moins que quelque cause violente ne déchire les vaisseaux ; mais je me souviens d'en avoir vû un dans le bas ventre. En voici l'histoire. Il y a environ vingt ans qu'une femme des plus distinguée de cette Ville, âgée d'environ trente ans, aimable de figure, grosse de quatre mois, tomba subitement, & sans qu'on eut lieu de s'y attendre, dans un grand abbattement. Son visage s'affaissa, devint froid, & livide. Elle sentit de la disposition au vomissement. Enfin des défaillances réïterées, qui devenoient plus fréquentes dans la situation droite, terminerent sa vie en dix heures, au grand regret de son mari. Lui aiant ouvert le bas ventre, on y trouva plusieurs livres de sang caillé, qui s'y étoit répandu par l'ouverture des vaisseaux de l'ovaire, qui étoient fort gonflés, & encore pleins de grumeaux de sang.

XXXII. Il n'y a cependant point de vaisseaux sanguins qui s'ouvrent aussi aisément que ceux appellés vaisseaux courts, dans la partie gauche de l'estomac ; parce qu'étant revêtus de membranes fort minces, non seu-

lement ils se dilatent aisément, mais se cassent enfin ; ce qui arrive surtout lorsque le sang trouvant son passage intercepté dans l'assemblage vasculeux qui parcourt la substance rate, & molle de la rate, est obligé de se détourner en trop grande quantité dans ces vaisseaux. Lorsque cette rupture arrive, il s'ensuit souvent un vomissement énorme d'un sang noir, fœtide, & caillé, qui sort aussi en partie par les selles. Quoique le vomissement de cette masse incommode à l'estomac semble diminuer les accidens pour quelque tems, ordinairement il ne tarde par à recommencer, & en peu d'heures le Malade passe paisiblement de cette vie à l'autre dans une défaillance. On connoît cette maladie à la perte de l'appetit, à l'abbattement du courage, & de grandes inquiétudes dans le voisinage du cœur, à des envies de vomir qui vont jusqu'à la défaillance, à la chaleur, & l'ardeur qui se fait sentir dans la région épigastrique, & surtout au côté gauche ; & elle est commune aux femmes qui ont passé cinquante ans, & sont minées par le chagrin. Car on ne sauroit

dire combien les longues tristesses causent de dommage à la rate. Elles font le même tort à ce viscere, que la colere au foie, & aux pores biliaires; de sorte qu'outre la foiblesse que tout le corps en ressent, elles ôtent principalement à la rate sa vigueur, & son ressort, & elles la disposent aux engorgemens; de maniere que le sentiment des Anciens qui regardoient le foie comme le siege de la colere, & la rate comme celui de la mélancholie, n'est point du tout destituée de raison, & d'expérience, pourvû cependant qu'on donne de ces vérités de meilleures explications physiologiques.

XXXIII. La rupture des vaisseaux hémorrhoïdaux internes cause aussi quelquefois la mort. J'ai connu un Capitaine, François de Nation, qui, pour avoir fait trop d'usage d'un vin de France de nature astringente, appellé vin de Pontac, qui lui causa une suppression de flux hémorrhoïdal, fut attaqué d'une douleur de dos cruelle, qui s'étendoit aussi au-dessous de l'ombilic, avec fievre lente, & pourprée, sueurs abondantes, & consti-

pation si opiniâtre que les lavemens, loin de faire effet, ne fesoient qu'augmenter ses douleurs. Il fut saigné; on lui fit boire des nitrés, des huileux, des émolliens, prendre des purgatifs doux avec la manne, ou autres semblables; il vuida enfin par le bas en une seule selle quelques mesures d'un sang fœtide, & caillé, & tomba dans une défaillance qui ne finit qu'avec sa vie. Ces accidens n'ont eu d'autre cause que l'engorgement, & la trop grande tension des vaisseaux du colon, & du rectum, qui produisirent la douleur, & par leur rupture l'épanchement qui coûta la vie au Malade.

XXXIV. Les épanchemens de sérosité sont beaucoup plus communs que ceux de sang. Nous commencerons par celui qui se fait dans la tête, & attaque les enfans. Il s'appelle hydrocéphale, gonfle prodigieusement la tête, & cependant tout le corps est très-maigre, signes qui le caracterisent. Il se fait encore assez fréquemment un épanchement de sérosité dans la cavité de la poitrine, lorsqu'on a dans le cœur, & les grands vaisseaux,

quelque polype considérable, ou quand on est attaqué d'asthme convulsif; & on le trouve presque toujours lorsqu'il s'y joint une grande difficulté de respirer. Cette maladie s'appelle hydropisie de poitrine, & se connoît aux signes suivans; lorsque la respiration précédemment embarrassée le devient encore bien plus, qu'on est long-tems attaqué d'accès de suffocation, & que la rémission est peu considérable. Alors il n'y a point de doute qu'il n'y ait un grand épanchement, surtout si les crachats sont veinés de sang; signe qu'on doit mettre en tête des plus funestes, par la raison physique que voici. La trop grande compression des poumons, & l'interruption du mouvement du diaphragme empêche le sang de passer librement d'un ventricule à l'autre; il s'amasse donc dans l'artere pulmonaire, & il en suinte quelque peu dans les bronches. On connoît l'épanchement de sérosité dans le bas ventre au bruit qu'y font les eaux, à leur fluctuation, à l'augmentation de l'abbattement des forces, & à la fievre lente qui commence en même tems

que la corruption des viſceres. Tels ſont les ſignes de l'hydropiſie. Quant à la paracenthese qu'on pratique en pareil cas, je dirai en paſſant que le libre accès qu'elle donne à l'air intérieur ne fait qu'augmenter la corruption des viſceres, & avancer la mort. Nous avons parlé plus haut de l'épanchement du pus dans les différentes cavités à l'occaſion de l'ouverture des abſcès, & donné les ſignes qui peuvent le faire connoître.

XXXV. Il arrive quelquefois, ce qui eſt beaucoup ſurprenant, un déchirement de quelque partie interne, comme nous l'avons vû arriver principalement à la rate, & à l'utérus. Il y avoit autrefois à Halberſtad une femme d'environ vingt ans, d'un tempérament ſanguin, & d'un viſage vermeil; elle n'avoit jamais été ſaignée, & étoit groſſe de ſix mois. Dans le tems qu'elle étoit très-affligée de la mort de ſa mere; elle fut vivement effraiée d'un incendie qui arriva dans ſon voiſinage, & voulant deſcendre précipitamment, elle tomba en bas d'une échelle, & mourut au bout de quatre heures. Etonné d'une mort ſi

ſubite, on lui ouvrit le bas ventre, où l'on trouva quelques livres de ſang corrompu, qui s'y étoit épanché par un déchirement arrivé à la partie convexe de la rate qui étoit gonflée, & friable. Il ne paroiſſoit à l'extérieur du corps aucune marque de contuſion. Notre Ordre fut conſulté il n'y a pas long-tems ſur un accident de même nature. Un homme s'étant bleſſé par hazard au coutre d'une charue, mourut peu de tems après. En l'examinant au dehors, on ne trouva pas le moindre veſtige de bleſſure mortelle, pas même la moindre contuſion, & quand on eut ouvert le bas ventre, il ſe trouva plein de ſang ſorti de la rate qui avoit été fendue, & qui s'allongeoit juſqu'à la courbure des fauſſes côtes. Il arrive plus ſouvent qu'on ne ſe l'imagine des déchiremens à la matrice. Lorſque les femmes ont eu pendant pluſieurs jours un travail fâcheux, & qu'elles meurent ſubitement ſans accoucher, ordinairement après leur mort on trouve un déchirement de l'utérus, & les pieds de l'enfant, qui eſt auſſi mort, paſſant par l'ouverture.

XXXVI. Il y a encore d'autres causes de maladies chroniques, & opiniâtres, qui sont d'autant plus difficiles à connoître, & à guérir, qu'elles sont plus rares. Tels sont les endurcissemens scirrheux de différentes parties, comme des visceres, qui sont composés d'une infinité de vaisseaux capillaires, & même des glandes, dont la structure est aussi purement vasculeuse, nerveuse, & membraneuse. Ce sont ces parties qui sont le plus sujettes à ces maladies: & la raison en est naturelle. Car ces endurcissemens étant originairement produits par l'engorgement des vaisseaux, plus ceux qui composent les parties sont petits, & plus elles y sont exposées. Et comme le bas ventre contient beaucoup de visceres, & glandes, c'est aussi dans cette cavité que séjournent plus ordinairement ces maladies. C'est ce que nous allons prouver en détail. Je commence par le pancréas, partie presque entierement glanduleuse, que dis-je, la plus considérable des glandes du corps, & qu'on trouve scirrheuse plus souvent qu'aucune autre. Et certes ces maux,

& vices opiniâtres, qui troublent la digestion, & dérangent les premieres voies dans les hysteriques, & les hypochondriaques, sont ordinairement causés, comme les dissections le prouvent, par une obstruction invincible du pancréas, qui fait que sa liqueur manquant totalement, ou empreinte d'un acide hétérogéne, non seulement est moins en état de contribuer à la digestion, & à la dissolution, des alimens, mais devient une source féconde d'acides, qui produisent une faim canine. Enfin, j'ai souvent vû le pancréas entierement endurci dans ceux qui avoient été long-tems malades de la fievre quarte.

XXXVII. Le pylore, & le duodénum qui lui est attaché, sont parsemés d'une grande quantité de glandes, d'un usage important, qui sont quelquefois attaquées de scirrhe, dont on s'apperçoit au tact, quand la tumeur est assez grande, par la résistance qu'on remarque dans le côté droit de l'épigastre, qui ne cede point sans douleur à la compression des doigts. Cette tumeur environnant, & resserrant, le pylore, & le commencement du duodénum, ou même le

fermant entierement, la masse des alimens digerés dans l'estomac ne peut descendre dans les intestins, ni se distribuer dans le corps, ce qui cause l'amaigrissement; & la masse des alimens devenue acide par le séjour, excite l'estomac à les rejetter par le haut. Outre ces accidens la tumeur de ces membranes extrêmement sensibles leur cause une extension qui produit une douleur vive, & continuelle, pendant quelques mois, à la région de l'estomac, douleur qui ôte le sommeil, & épuise les forces.

XXXVIII. Il n'y a gueres de partie dans le bas ventre qui devienne plus aisément scirrheuse que la vessie, viscere composé de membranes parsemées de glandes. C'est ordinairement vers le col que se forment les scirrhes intérieurement, & extérieurement. Les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature parlent d'un scirrhe extérieur de la vessie si considérable, qu'il remplissoit tout le bassin. (*a*) On reconnoît l'existence de cette tumeur à la douleur gravative qu'on sent à la région du

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Cent. I. & II. Obs.* 186.

pubis, à la difficulté d'uriner accompagnée de tenesme, à la difficulté de rendre les excrémens grossiers; à quoi se joint dans les femmes un écoulement de fleurs blanches mêlées de sang. Il n'est pas nouveau qu'il se forme une tumeur scirrheuse à l'intérieur de l'orifice de la vessie, ou que le contour intérieur de cette ouverture acquere une grande épaisseur. Dans ce cas l'urine a beaucoup de peine à sortir; elle se supprime même si exactement quand le gonflement est considérable, qu'elle ne peut sortir de la vessie, & que cette partie, & les uretheres gonflés jusqu'à la grosseur d'un cervelas, causent par le tiraillement qu'ils souffent, une vive douleur, avec tension du bas ventre, & la fievre. C'est un accident dont nous avons un exemple dans le Comte de Harrach, mort aux Eaux de Carles-Bade. La marque que l'orifice de la vessie est bouché par une tumeur scirrheuse, est que la sonde n'y peut entrer. Il se forme aussi quelquefois à l'extérieur du col de la vessie une excroissance glanduleuse qui empêche l'urine de sortir, & l'introduction de

la sonde, ce qui produit un gonflement du bas ventre. On peut consulter à ce sujet les Observations de Riedlin. (a)

XXXIX. Il arrive quelquefois que la tumeur scirrheuse n'est point au col de la vessie, mais aux prostates. Cet accident est ordinairement la suite d'une gonorrhée mal traitée, & fait non seulement obstacle à la sortie de l'urine, mais cause souvent une telle compression du col de la vessie, qu'il en empêche totalement l'excrétion. Alors on n'y peut introduire la sonde; les remedes extérieurs, & intérieurs ne peuvent faire sortir l'urine, & la mort survient après le vomissement, & les convulsions. On peut connoître l'existence de la tumeur des prostates, à la dureté qu'on sent à la racine de la verge après une gonorrhée. Car il arrive très-communément à la suite d'une gonorrhée virulente, mal traitée dans le commencement, des vices très-fâcheux aux prostates, & un endurcissement scirrheux, qui à la fin, souvent après un long-tems,

(a) Riedlin. *Obs.* 2. *Ann.* 1697. *Mens. Februar.*

s'ulcerent, & forment une fistule, qui corrode les parties voisines; ce qui cause une gonorrhée chronique, & opiniâtre, qui fait bien de la peine aux Médecins, & aux Chirurgiens, & plus encore aux Malades.

XL. Le grand nombre de glandes qui se trouvent au centre du mésentere, rend cette partie très-propre à devenir le siege de tumeurs très-considérables. Ceux qui tombent dans l'atrophie, outre l'enflure du bas ventre, qu'on remarque de tems en tems chez les enfans, ont des obstructions, & des gonflemens notables, des glandes du mésentere, comme les Observations Anatomiques le font connoître; obstructions qui, empêchant la libre circulation du chyle, causent l'épuisement, & la maigreur du corps, & remplissent les intestins d'humeurs qui deviennent des causes de diarrhée, & de déjections fréquentes. Il arrive quelquefois qu'il se forme un grand scirrhe, ou plusieurs, dans les membranes du mésentere, qui produisent une enflure du bas ventre si considérable, qu'on la prendroit pour une grossesse, une mole,

ou une hydropiſie. Pendant ce tems le reſte du corps eſt quelquefois ſi maigre, qu'il n'y a que la peau étendue ſur les os. Les Obſervations Médicinales fourniſſent nombre d'exemples de cette maladie. Il faut dans ce cas beaucoup de circonſpection au Médecin pour ne pas faire tort à ſa réputation par un prognoſtic dont l'événement feroit connoître la fauſſeté. On diſtingue de la groſſeſſe le gonflement du bas ventre cauſé par la tumeur ſcirrheuſe des glandes du méſentere par ſa grandeur conſidérable, qui augmente de jour en jour ; par l'amaigriſſement des autres parties ; parce que l'enflure ne ſe répand pas tant vers les iles, & le dos, qu'au milieu du ventre, & parce que les femmes groſſes ſentent un mouvement vif de leurs enfans. On le diſtingue de l'hydropiſie, en ce qu'au dernier cas il y a tumeur œdémateuſe des pieds, couleur du viſage livide, & plombée, peu d'urine, qui eſt en même tems rougeâtre, que l'eau deſcend dans le ſcrotum, & que l'impreſſion des doigts reſte ſur le bas ventre ; ce qui n'arrive pas dans le ſcirrhe de

cette partie. Mais il eſt bien plus difficile de le diſtinguer de l'eſpece de mole, que les Auteurs nomment faux germe, qui eſt plûtôt une excroiſſance fongeuſe de l'utérus. On connoît cependant l'exiſtence de cette eſpece de mole charnue à la grande peſanteur que ſentent les femmes dans la région du pubis, à la difficulté qu'elles ont à ſe vuider des gros excrémens, & de l'urine, & enfin à la ſortie d'une humeur étrangere teinte de ſang, qui ſuinte des pores, & glandes de l'utérus; ce qui n'arrive pas communément dans le ſcirrhe du méſentere.

XLI. C'eſt ſurtout dans le foie, & la rate, ces deux grands viſceres ſitués dans les hypochondres, que ſe forment aiſément des tumeurs ſcirrheuſes. En effet la fonction ſinguliere que fait la veine porte, en ſervant de vaiſſeau artériel dans le foie, la rend très-propre aux engorgemens, obſtructions, & ſchirrhes, qui en ſont les ſuites; à quoi ne contribue pas encore peu la ſtructure vaſculeuſe de ces viſceres. Lors donc que le foie eſt devenu ſcirrheux, du moins en

grande partie, on sent une douleur gravative dans l'hypochondre droit, & souvent une tumeur dure, & qui résiste, se laisse remarquer extérieurement sous les fausses côtes, & à la fossette du cœur, surtout quand le Malade est couché sur le ventre. De plus la couleur du visage est jaune, & plombée ; le visage, & les ïeux sont enflés, aussi-bien que les pieds ; la respiration est embarrassée ; enfin il y a des inquiétudes dans le voisinage du cœur, qui augmentent après avoir pris des alimens, surtout de nature venteuse.

XLII. Lorsque la rate s'est gonflée, & est devenue scirrheuse, on sent dans le côté gauche vers le dos sous les fausses côtes une douleur gravative, & comprimante qui s'étend jusqu'à la région épigastrique ; le visage devient cachectique, on est incommodé de rots, & de vents, l'appetit languit, & l'on a peine à respirer. S'il survient quelque douleur, ou contraction spasmodique, à l'occasion de quelque passion violente, ou par quelque autre cause que ce soit, il arrive un vomissement de sang

noirâtre, ou ſeul, ou accompagné de déjections de même couleur, maladie qu'Hippocrate appelle maladie noire, qui eſt ordinairement funeſte. C'eſt ce que j'ai ſouvent remarqué dans des femmes plus qu'adultes, d'un tempérament ſanguin, qui avoient été long-tems dans le chagrin. Je l'ai même remarqué à la ſuite d'une paralyſie du côté gauche, à laquelle avoient ſuccedé un atonie, & un engorgement de la rate. Les Obſervations atteſtent auſſi que l'utérus devient quelquefois entierement ſcirrheux, ou pour mieux dire, n'eſt plus à la fin qu'un ſcirrhe. C'eſt ce qu'on peut voir dans une Obſervation rapportée dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature. (*a*) Voici les accidens de cette maladie. La compreſſion de la veſſie, & de l'inteſtin rectum, cauſe une ardeur d'urine, une ſtrangurie, une évacuation des gros inteſtins, une vive douleur, fixe, & ſtable, vers la région du pubis, & des reins, le vomiſſement, le dégoût, & des inquiétu-

(*a*) Miſcell. Nat. Curioſ. *Cent. I. Obſ.* CXX.

des dans le voiſinage du cœur.

XLIII. Nous paſſons à d'autres cauſes de maladies, qui, pour n'être pas ſi ſenſibles, ne laiſſent pas de tourmenter cruellement les Malades de diverſes manieres, & même de leur cauſer la mort. Telles ſont les maſſes ſolides, compoſées de différentes pellicules, & fibres, qui s'attachent aux cavités du cœur, & des grands vaiſſeaux principalement, concrétions auſquelles les Médecins ont donné le nom de polypes. Ils rendent preſque toujours incurables les maladies auſquelles cette cauſe ſe complique, ſoit qu'elles ſoient de la nature des aigues, ou des chroniques; & l'examen exact des corps morts de maladie nous apprend qu'il ſe trouve à peine quelques ſujets qui en ſoient entierement exempts. Leur domicile eſt ordinairement les ventricules du cœur, & le commencement de l'aorte, & de l'artere pulmonaire. Il eſt très-rare d'en voir dans la veine de ce nom. Je ne puis penſer à cette matiere ſans me rappeller l'hiſtoire du Séréniſſime Duc d'Holſtein, mort il y a environ un an. Il ſe plaignoit d'une douleur fixe

comprimante dans le côté droit de la poitrine au-dessus de la mammelle, avec inquiétudes, & difficulté de respirer, inégalité du pouls, & palpitation de cœur, accidens ausquels se joignit une enflure œdémateuse des pieds. Aiant été consulté par lettres à ce sujet un an avant la mort, je répondis que ces accidens étoient causés par un polype, & qu'il seroit très-difficile de sauver ce Prince. L'événement justifia le prognostic, & le diagnostic. Le Prince aiant été ouvert, on lui trouva quatre polypes, deux dans le ventricule droit du cœur, un dans le gauche, & un quatriéme dans la grande artere. Lorsqu'une concrétion polypeuse se forme dans les sinus du cerveau, le Malade est tourmenté de violentes douleurs de tête, & le chemin s'applanit vers l'hémiplegie, & même l'apopléxie. Ils causent encore d'autres maux, comme la mort subite, quand ils bouchent les calibres des vaisseaux, de ceux surtout qui sont attachés au ventricule droit; & des hémoptysies très-dangereuses, & souvent funestes, des catarrhes suffocans, des asthmes

convulsifs, & même des hydropisies de poitrine, lorsqu'ils s'attachent aux vaisseaux des poumons.

XLIV. Il est donc très-important aux Médecins de connoître, & de découvrir, ces ennemis cachés, si dangereux, & si funestes. Pour y réussir, il faut commencer par savoir qu'un tempérament sanguin, une habitude du corps formée de vaisseaux étroits, & de fibres mollasses, un genre de vie destitué de travail, & d'exercice, trop peu de boisson, l'usage des alimens d'un suc gluant, & aisé à coaguler, le trop grand usage d'un vin acide, & des liqueurs spiritueuses, les soupes trop amples, contribuent beaucoup à la production de ces hôtes pernicieux. On les connoît dans le commencement par une compression de la poitrine, & une douleur fixe auprès du cœur. Mais lorsqu'ils ont pris des accroissemens, il se joint à ces accidens des palpitations de cœur fréquentes, ou qui reviennent à la moindre occasion, des inégalités, & des variations étonnantes dans le pouls, qui souvent a des intermittences extrêmement marquées.

Alors un exercice un peu fort, quelque remede qui met le ſang en mouvement, quelque violente paſſion de l'ame, cauſe une difficulté de reſpirer, accompagnée d'incroiables inquiétudes du cœur. Enfin de fréquentes défaillances, ſans cauſe évidente, ou produites par une certaine maniere d'être couché, ſont un ſigne des plus caractériſtiques de cette maladie, ſur le diagnoſtic de laquelle on n'aura rien à deſirer, ſi le ſang tiré dans l'eau chaude, ſe coagule ſur le champ comme de la gelée, & forme des concrétions mucilagineuſes ſemblables à des filets.

XLV. Il ſe forme quelquefois de ces concrétions charnues, & membraneuſes, dans les vaiſſeaux de la matrice, qui produiſent des accidens inſolites dans cette partie, & dans l'écoulement des regles. On apprend en Pathologie qu'il y a une eſpece d'hydropiſie, qui attaque ſurtout le bas ventre, & dont on attribue la naiſſance à la matrice, & avec raiſon. Car ſi le ſang n'a pas la liberté d'y circuler, ce qui arrive très-promptement, lorſque des concrétions po-

lypeuſes rempliſſent les vaiſſeaux, il eſt impoſſible qu'il ne ſe ſépare pas une grande quantité de ſéroſité dans la cavité de la matrice, ou celle du bas ventre. Peyer rapporte dans ſes hiſtoires Anatomiques, qu'il a diſſequé une femme hydropique, qui avoit les vaiſſeaux de la matrice obſtrués par des maſſes charnues. (*a*) Il y a quelques années qu'une femde diſtinction de Berlin fut attaquée d'une maladie ſinguliere. Il lui coula pendant quelques mois de l'utérus une eau très-lympide, quelquefois juſqu'au poids d'une livre en vingt-quatre heures. Elle mourut enfin d'épuiſement, & de fievre. Aiant été ouverte on lui trouva la plus grande partie de la matrice ſcirrheuſe, & les vaiſſeaux du reſte embarraſſés de polypes. Il arrive encore que la ſéroſité épanchée forme des hydatides, ou de grandes veſſies pleines d'eau, leſquelles venant à s'ouvrir dans la cavité de l'utérus, occaſionnent un écoulement aqueux par l'orifice de cette partie, & produiſent une hydropiſie aſcite, quand elles s'ouvrent

(*a*) Peyer. *Hiſtor. Anatom. p.* 127.

dans

dans le bas ventre. Telle étoit cette femme d'Ausbourg dont parle Vesale dans son Anatomie, dont la matrice se trouva remplie de plus de soixante mesures d'eau, le reste des visceres étant totalement exempt de cette inondation. Cet Auteur parle en témoin oculaire. (*a*) Maurice Cordæus dans son Commentaire sur Hippocrate rapporte une Histoire remarquable d'une femme dont la matrice, & d'autres parties, se trouverent pleines de vésicules remplies d'eau citrine. (*b*)

XLVI. Je ne fais aussi aucun doute que les polypes de l'utérus ne soient causes de pertes de sang très-abondantes, comme ceux des vaisseaux pulmonaires causent une hémoptysie incurable. Il est très-ordinaire aux femmes qui regorgent de sang, & font des fausses couches, de faire sortir avant l'avortement, & avec de grandes douleurs de reins, d'abord du sang, puis plusieurs masses charnues de la grosseur d'un œuf de poule. La

(*a*) Vesal. *De Corp. Human. Fabric. Lib. V. Ch.* 9.

(*b*) Maurit. Cordæ. *Comment. in Lib. I. Hipp. de Morb. Mulier.*

ſortie de ces maſſes eſt ordinairement précédée d'une perte de ſang énorme, avec défaillances, & cette perte eſt ſuivie de la ſortie du fétus. Mais c'eſt mal-à-propos qu'on regarde ces maſſes comme des moles. Ce n'eſt autre choſe que des concrétions polypeuſes formées dans les veines de l'utérus par la ſtagnation d'un ſang mucilagineux; dont la ſortie, laiſſant ces vaiſſeaux trop étendus, & ouverts, eſt néceſſairement ſuivie d'un abondant écoulement de ſang. Il arrive cependant quelquefois que quelques petits placentas avortifs reſtent dans la cavité de l'utérus, ou, prenant de l'accroiſſement, & s'endurciſſant, ils cauſent divers accidens que les Médecins attribuent communement aux moles, & dont voici l'énumération. Le bas ventre s'enfle, mais l'enflure eſt plus peſante, & plus dure; elle ne s'étend point vers le nombril, & s'arrête dans l'aîne; on ne ſent aucun mouvement de l'enfant, c'eſt-à-dire, qu'on ne ſent ni mouvement véritable, ni mouvement des pieds, qu'il ne ſe ſent de mouvement ni vers la région ombilicale, ni à l'extérieur; ce n'eſt qu'un

mouvement ſenſible au dedans, un mouvement tremblottant, à qui ſe joignent de grandes inquiétudes dans les hypochondres, & des douleurs tenſives. Quelquefois ces ſortes de moles, qui ne ſont, comme je l'ai déja dit, que des concrétions membraneuſes, ſont pouſſées dehors par des douleurs de travail très-cruelles, & ſur le champ le ventre ſe déſenfle totalement.

XLVII. Nous paſſons à d'autres cauſes de maladie, qui bien qu'elles ſemblent devoir être de peu de conſidération ne laiſſent pas de produire des accidens très-cruels, & même mortels. Tel eſt ſans contredit une concrétion de matiere tartareuſe, terreuſe, & mucilagineuſe, connue ſous le nom de calcul, ou pierre, lorſque, par malheur, elle vient à obſtruer des canaux, des cavités de quelque conſidération. Nous commencerons par le calcul des reins, & d'abord nous remarquerons, comme il eſt très à propos de le faire, que tant qu'il eſt dans la ſubſtance de ce viſcere, il ne cauſe aucun ſentiment incommode, mais que d'abord qu'il ſe met en mouvement, & ſe préſente pour entrer

dans l'urethere, on ſent une douleur inexprimable dans les lombes, puis dans les côtés vers les os des iles, en ſuivant la direction de l'urethere, douleur ordinairement accompagnée de nauſée, de vomiſſement, de grandes inquiétudes, de froid des extrêmités, de ſtupeur de la partie malade, d'ardeur d'urine, de chaleur contre nature, de conſtipation du ventre, de contraction du teſticule, & de veilles. Il ſe complique quelquefois à ces accidens des douleurs cruelles du bas ventre, qui deviennent inſupportables, lorſque le calcul paſſe bruſquement par les ureteres, de ſorte que les Médecins peu experts, & qui traitent cette maladie pour la premiere fois, prennent plûtôt cette maladie pour une colique convulſive, & funeſte, que pour une douleur de calcul; en quoi ils ſont aſſez excuſables. Car il faut convenir qu'il y a bien des accidens ſemblables dans ces deux maladies. On les diſtingue cependant en ce que la douleur de calcul eſt ſubite, & vive, commence par les lombes, excite la nauſée, & le vomiſſement,

& que l'urine dépoſe un gravier aſſez groſſier. Il ne faut pas oublier de remarquer en parlant de cette maladie, que quand le rein eſt mal diſpoſé, ou rempli de pierres, il s'arrête des vents dans la partie du colon qui eſt du côté malade, qui cauſent au rein une douleur aſſez cuiſante, ſoit parce qu'ils ébranlent la pierre, ſoit que le contact mutuel de ces parties, ou le choc de l'inteſtin gonflé contre le rein malade, en ſoit la cauſe.

XLVIII. Ces accidens, tout fâcheux qu'ils ſont, ne ſont point comparables à ceux que cauſe un calcul que la petiteſſe du canal de l'urethere y reſſerre, & y retient long-tems. Car interceptant le paſſage de l'urine dans la veſſie, il s'en enſuit une ſuppreſſion opiniâtre, & mortelle de cette excrétion. Or on connoît l'endroit de l'urethere où le calcul eſt arrêté par des ſignes, & des indices certains, qu'il eſt à propos de ne pas omettre en cet endroit. Lorſque l'urine eſt ſupprimée par une pierre qui obſtrue le canal de l'urethere, la veſſie eſt vuide, & la ſonde qu'on y fait entrer ne fait ſortir que peu de liqueur.

Il y a auſſi vers les os des iles une douleur ſi cruelle, que la contraction convulſive d'un urethere ſe communique à l'autre ; mais lorſque le calcul, ou même un grumeau de ſang s'arrête vers l'orifice de l'urethere, à l'endroit où il perce obliquement les membranes de la veſſie, elle eſt également vuide d'urine, mais la douleur qui eſt auſſi cruelle ſe fait ſentir dans l'aîne.

XLIX. Comme le calcul des reins a ſes ſignes diagnoſtics certains, celui qui eſt renfermé dans la veſſie, & empêche l'urine d'en ſortir, a auſſi les ſiens. Les malades ſe plaignent d'une tumeur, & d'une douleur dans la région du pubis ; l'urine coule goutte à goutte, quelquefois avec des douleurs inſupportables, & ſouvent elle dépoſe un ſédiment épais, & ſemblable à du pus, mêlé de molecules qui tantôt reſſemblent à de la laine cardée, & tantôt à des vermiſſeaux. Il arrive quelquefois qu'on rend une grande quantité d'urine, quelquefois qu'elle ſe ſupprime entierement avec conſtipation du ventre ; le ventre devient dur comme une pierre avec une

douleur très-aigue vers le pubis, & un friſſonnement incommode. Quelquefois le ventre ſe décharge avec des vents, & une abondante excrétion de l'urine. Dans les vives douleurs on perd l'appetit, il y a fievre, & conſtipation, l'urine ſort en petite quantité, pâle cependant, & avec grand effort, & incommodité. Ces accidens ſe font principalement ſentir lorſqu'une pierre raboteuſe de groſſeur moienne, & de figure platte, ou ovale, couvre, & bouche, l'orifice de la veſſie, & ces accidens ſont l'effet des ſpaſmes douloureux que cauſent les inégalités, & les frottemens de la pierre. Les perſonnes attaquées de cette maladie en ſont plus incommodées, & ſentent une plus grande peſanteur en certains tems, ſurtout quand le vent eſt au Nord, quand ils ont des vents, & qu'ils ſont reſſerrés; alors l'urine eſt ſouvent purulente. Chez les vieillards il ſe joint à ces accidens un teneſme, une démangeaiſon du membre viril, ſuppreſſion d'urine, & conſtipation du ventre, quelquefois même la chute de l'anus. Les changemens de ſituation

du corps procurent du ſoulagement.

L. La véſicule du fiel n'eſt pas exempte de concrétions calculeuſes. Il arrive même aſſez ſouvent que ſa cavité ſe remplit entierement de pierres d'une grandeur conſidérable. Quelquefois il n'y en a qu'une, quelquefois on en trouve pluſieurs. Leur forme, & leur figure ſont entierement incertaines, mais les accidens qu'elles cauſent ſont toujours très-conſidérables, bien qu'ils varient ſuivant que la véſicule eſt plus irritée par une groſſe pierre, ou le canal choledoque par l'effort que pluſieurs font à la fois pour paſſer. Lorſque la véſicule du fiel eſt totalement remplie de ces pierres, il y a jauniſſe opiniâtre de l'hypochondre droit, avec un ſentiment de peſanteur, & douleur continuelle, qu'aucun remede ne ſoulage, le corps entier jaunit à la fin, & ſi la maladie eſt longue, ordinairement la jauniſſe parvient au dernier degré. Il s'y complique dans quelques ſujets des nauſées, ou même des vomiſſemens continuels; dans d'autres une cruelle douleur ſciatique, & un aſthme chronique. Ceux qui ſont

attaqués de cette maladie, lorſque la pierre eſt grande, ſont expoſés à des accidens extraordinaires, quand ils ſe livrent à la colere. Car cette paſſion venant à cauſer une contraction ſpaſmodique des canaux biliaires, comme il arrive ordinairement, la bile ne peut plus couler librement dans le duodénum, & elle regorge vers les vaiſſeaux biliaires, & la véſicule du fiel; ce qui, attendu que la véſicule eſt déja remplie de pierres, cauſe une extenſion des canaux biliaires, très-ſenſibles de leur nature, &, à cauſe de la correſpondance de ces parties avec pluſieurs autres, produit une douleur très-aigue dans le bas ventre, & ſurtout dans l'hypochondre droit, & une ſi grande difficulté de reſpirer, qu'elle menace de la ſuffocation. Pendant ce tems le ventre ſe reſſerre, & les extrêmités ſe refroidiſſent.

LI. Quand la pierre paſſe par le canal cyſtique, & choledoque, dont le dernier ſe coule entre les membranes du duodénum, on ſent une douleur fixe, & inſupportable, à l'endroit où ce canal s'inſere dans le

duodénum, c'eſt-à-dire, dans l'hypochondre droit, avec nauſée, efforts très-incommodes pour vomir, perte d'appetit, jauniſſe foncée de tout le corps, laſſitude dans les membres, & conſtipation, accidens qui diſparoiſſent entierement, & ſubitement, ainſi que la jauniſſe, après qu'on a rejetté par l'anus de petites pierres très-legeres. Alors la peau reprend ſa couleur naturelle. J'ai vû un exemple mémorable de cette maladie. Une perſonne reſpectable, plus que ſéxagénaire, ſentit pendant longtems dans l'hypochondre droit une douleur obtuſe, & comprimante; puis il fut attaqué de difficulté de reſpirer, peu après d'une tumeur œdémateuſe des pieds, enfin d'un enfle hydropique des cuiſſes, du ſcrotum, & du bas ventre, qui durerent pendant quelque tems. Le Médecin qui le traitoit lui ordonna une infuſion purgative, dont la baſe étoit l'écorce moienne du ſureau; ce qui le purgea bien, & lui fit rendre par les ſelles plus de vingt pierres, noirâtres, & légeres, de figure applatie, aigue, & héxagone; après laquelle évacua-

tion l'aſthme s'évanouit, la tumeur s'affaiſſa, & il parut revenir en ſanté. Mais ſoit à cauſe de ſon âge, ou de l'épuiſement cauſé par la maladie précédente, elle fut fort inconſtante, & peu de tems après il redevint hydropique, & en mourut.

LII. Nous paſſons à des cauſes de maladies, qui ne paroiſſent pas devoir être bien ſérieuſes, & qui cependant produiſent des accidens ſi fâcheux, qu'il n'eſt preſque pas poſſible d'être tourmenté plus cruellement. J'entens parler de divers inſectes, ou vers, différens en figure, & en grandeur, qui habitent, & nichent, principalement dans le ventricule, & le canal inteſtinal. Les accidens qu'ils cauſent different ſuivant la nature de ces inſectes, & les parties où ils ſéjournent. S'ils ſont ronds, armés d'une trompe, & de pattes qui ſont comme autant de crochets, ils rongent, & piquent violemment; quelquefois même ils percent les membranes qui les renferment. Lorſqu'ils habitent le ventricule, ils cauſent une cardialgie inexprimable, avec les plus vives douleurs, inquiétudes, agitations in-

volontaires, nausée, salivation : l'haleine devient puante, le visage est tantôt rouge, tantôt pâle ; le nez demange ; il y a envie de vomir, de tems en tems toux seiche, & continuelle, & souvent des défaillances.

LIII. S'ils nichent dans les intestins, & surtout dans l'iléum, où ils se plaisent beaucoup, parce qu'ils ne peuvent supporter l'amertume de la bile, on les connoît aux signes suivans. Le ventre se gonfle si condérablement, surtout dans les enfans, qu'on diroit qu'ils sont attaqués de tympanite ; le ventre est quelquefois trop libre, & les excrémens qu'on rend sont très-fœtides, d'une couleur cendrée, & semblables à la fiente de vache, les parties supérieures s'amaigrissent si fort, malgré le grand appetit des malades, que ce n'est plus qu'un squelette revêtu de peau. Le visage est ordinairement pâle, & gonflé, & ils jettent avec les excrémens des especes de raclures qui ressemblent à des semences de concombre, ou de citrouille. Les Auteurs Latins appellent *Lumbrici* les vers qui habitent dans cet intestin. Ils sont ordinaire-

ment plats, & longs, & se replient d'une maniere surprenante, mais ils ne sont pas aussi vifs que les ronds. Quelquefois la toux, la fievre, & le mal de côté qu'ils causent, font regarder cette maladie comme une pleurésie; mais elle s'en distingue par les accidens vermineux, la douleur sous les fausses côtes, la fievre aigue, & la toux sanglante.

LIV. Quant aux ascarides, on les reconnoît à des marques qui ne sont pas équivoques. Ces vers séjournent par préférence dans les gros intestins. Souvent ils se trouvent, & en grand nombre dans le rectum. Ils ressemblent aux tignes, & se vuident quelquefois par pelotons. Il n'est même pas rare qu'ils sortent de l'anus, & qu'ils se glissent dans les parties naturelles des femmes, d'où l'urine les entraîne dans le pot de chambre; ce qui en impose quelquefois aux Médecins peu attentifs, qui s'imaginent qu'ils sont sortis de la vessie. Ces vers causent plusieurs symptômes pareils à ceux des autres, comme l'enflure du bas ventre, la maigreur, la nausée; mais on les distingue à une

grande démangeaiſon à l'anus, en ce qu'on eſt plus ſouvent excité à aller à la ſelle, & à l'odeur très-fœtide des excrémens. Ces eſpeces de vers attaquent même les perſonnes faites, & ſurtout les femmes qui menent une vie oiſive, & voluptueuſe.

LV. Les accidens dont nous venons de faire l'énumération ne ſont pas les ſeuls des maladies vermineuſes. Elles ſont quelquefois accompagnées de fievres qui ſont de la nature des lentes, & putrides, & reſſemblent aux quotidiennes, n'ont aucun type déterminé, & ſont vraiment erratiques avec inégalité, fréquence, & concentration du pouls. Il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne ſoient cauſées par la corruption fœtide dans laquelle ſe réſolvent les vers. Il faut encore obſerver que quand des vers, ſurtout les petits que j'ai vû quelquefois avec une tête noire, & ſix pattes, picotent conſidérablement, ou rongent les membranes des inteſtins, ils cauſent des accidens étonnans, & extraordinaires, que le vulgaire mal inſtruit a coutume d'attribuer aux enchantemens; comme ſont, par exem-

ple, des contractions convulsives des membres, qui vont jusqu'à la stupeur, des extensions, & des contorsions étonnantes. Tantôt les Malades perdent la parole, tantôt ils perdent le jugement, & leurs idées sont mal assorties, ils grincent des dents, ils entrent en fureur, ils assurent qu'ils voient des diables; cependant ces symptômes s'adoucissent souvent, lorsque les vers cessent de les tourmenter. J'estime que cet étrange assemblage de symptômes terribles n'a d'autres causes que la corrosion violente des membranes des intestins, qui cause des mouvemens déréglés de tout le genre nerveux, à cause de la correspondance intime que les parties nerveuses ont entre elles.

LVI. En fesant le détail des causes cachées des maladies, il ne faut pas oublier les vents, qui, bien qu'ils paroissent mériter peu de considération, causent cependant des inquiétudes, des tourmens, & des accidens si étranges, dans des parties même éloignées, qu'on croiroit la vie dans un danger imminent. Ils sont ordinairement causés par une matiere te-

nace, & vifqueufe, remplie de beaucoup d'air, que la chaleur réfout en exhalaifons qui ont beaucoup de force expanfive. Une autre caufe cependant concourt à leur formation, c'eft l'atonie, ou réfolution paralytique des membranes de l'eftomac, & des inteftins, qui fait que les vapeurs qu'elles renferment leur caufent une extenfion trop violente, & que les filets nerveux dont elles font compofées font tiraillés dans différens endroits; ce qui produit par la correfpondance de ces parties avec le refte du corps les accidens les plus fâcheux. Ces accidens different cependant fuivant les parties que les vents fatiguent. Quand l'eftomac en eft gonflé, & fortement étendu en tous fens, il s'en enfuit de grandes inquiétudes dans les environs du cœur, une difficulté de refpirer qui va jufqu'à la fuffocation, avec un refferrement du gofier; la partie inférieure de l'eftomac qui répond au côté droit près de la foffette du cœur, eft enflée comme une veffie, & paroit à l'œil, & au tact, de la groffeur d'un œuf de poule; il furvient enfin des rots qui diffipent

les

les inquiétudes avec les vents. Ce gonflement d'estomac est ordinaire aux hypochondriaques, & aux hysteriques, chez qui il a quelquefois un tel degré de force, qu'attendu que le diaphragme ne peut plus descendre, les malades restent sans mouvement ni sentiment, & qu'à peine remarque-t-on le mouvement alternatif de la poitrine qui caractérise la respiration.

LVII. Il arrive aussi très-souvent que les intestins sont tourmentés par les vents. Quand tout le canal intestinal en est considérablement rempli, il s'ensuit un grand gonflement de tout le bas ventre, accompagné de douleurs cruelles, & de constipation, affection connue sous le nom de colique venteuse. Quand une espece de paralysie des intestins, & un amas abondant de matiere visqueuse attachée à leurs parois, prolonge la durée de ce gonflement, le bas ventre est tendu comme un tambour, la cachéxie, & l'amaigrissement, se mettent enfin de la partie, & la maladie s'appelle tympanite. Le plus ordinaire cependant est que les vents ne gon-

flent que certaines parties d'un inteſtin ; ce qui arrive ſurtout au colon, & ſe remarque notamment vers les hypochondres, parce que le colon en ces endroits forme deux courbures qui empêchent que les vents, & les matieres qui y ſont contenues, ne paſſent ſi promptement, & qui les obligent même de s'arrêter. Cet accident eſt commun aux hypochondriaques ; & c'eſt très-mal-à-propos que des Médecins qui ignorent l'anatomie en accuſe la rate. En effet ils devroient ſavoir que dans l'homme la rate n'eſt pas dans l'hypochondre, mais qu'elle eſt attachée au dos ſous le diaphragme. Les Obſervations font encore foi qu'on ſent quelquefois vers l'os des iles une grande tumeur douloureuſe, qui moleſte long-tems le Malade par accès, & s'aigrit par l'uſage des alimens venteux, par la ſeule raiſon que le commencement du colon qui a aſſez de capacité, & qui eſt fourni de membranes vigoureuſes, afin qu'il puiſſe faire monter les excrémens, eſt aſſez gonflé pour pouſſer au dehors les tégumens avec une douleur très-vive, & même avec

danger qu'ils ne crevent, comme il eſt arrivé quelquefois, ſi l'on en croit les Obſervations Anatomiques, & Pratiques. On connoît ces tumeurs venteuſes lorſque la ſortie de quelques vents, ou de beaucoup de matiere viſqueuſe par le haut, diminue l'enfle, & la douleur. Il y a ſouvent des douleurs dans les lombes, des intermiſſions dans le pouls, des enflures édémateuſes des pieds, produites par le gonflement que les vents cauſent aux inteſtins, & la compreſſion des nerfs, comme le prouve l'effet des carminatifs, & des lavemens.

LVIII. Il nous reſte à parler d'une autre cauſe occulte des maladies, dont le ſiege eſt dans les inteſtins, & le ventricule, cauſe qu'on remarque rarement, & qui cependant eſt cauſe de la mort, & de terribles maladies; je veux dire l'éroſion des membranes de l'eſtomac, ou des inteſtins, ſoit qu'elle ſoit cauſée par une abondance d'acides corroſifs, comme dans les hypochondriaques, ou par des accès de colere violents, & fréquens, ou par l'uſage du poiſon, des émétiques, ou des purgatifs violents, ou enfin

qu'elle ſurvienne au cholera-morbus, à la dyſenterie, ou à la diarrhée. C'eſt une maladie chronique qu'il faut bien diſtinguer de l'inflammation, qui eſt la principale des paſſions aigues. Lorſque l'eſtomac, ou le duodenum, ſont corrodés, il y a douleur continuelle, & fixe, dans les environs du cœur, avec tenſion, & tiraillement, quelquefois avec un ſentiment d'ardeur, qui s'étend juſqu'au dos, & cauſe de grandes inquiétudes dans les hypochondres, & ſe prolonge même juſqu'au goſier, qui abbat prodigieuſement les forces, cauſe la nauſée, & donne une diſpoſition au vomiſſement. Cette douleur s'aigrit par l'uſage de tout aliment qui a quelque qualité dominante, comme ſalure, chaleur, acidité, volatilité, âcreté. Les purgatifs ſurtout l'augmentent extrêmement; au contraire les adouciſſans, les humectans, les émolliens, la ſoulagent, & principalement les médicamens compoſés de camomille, & de melilot. Lors enfin que le pouls devient vîte, & ſemblable à celui des hectiques, c'eſt fait du malade. Si l'éroſion ſe trouve

dans un inteftin, on eft de même tourmenté de douleurs du bas ventre, & du dos, qui s'aigriffent toujours extrêmement par l'ufage des alimens chauds, falés, acides; les déjections deviennent très-fréquentes; le corps eft expofé à des viciffitudes de chaud, & de froid; tantôt l'urine eft déliée, & aqueufe, tantôt elle eft rouge, & épaiffe. Cette maladie ainfi que la précédente, eft longue, mine les forces, épuife le corps. Elle demande un traitement fort long; & un régime adouciffant y fait fouvent plus que les remedes, furtout ceux qui font actifs. Cette affection n'eft fort rare aux vieillards dont les hémorrhoïdes ceffent de couler.

Fin du fixiéme Volume.